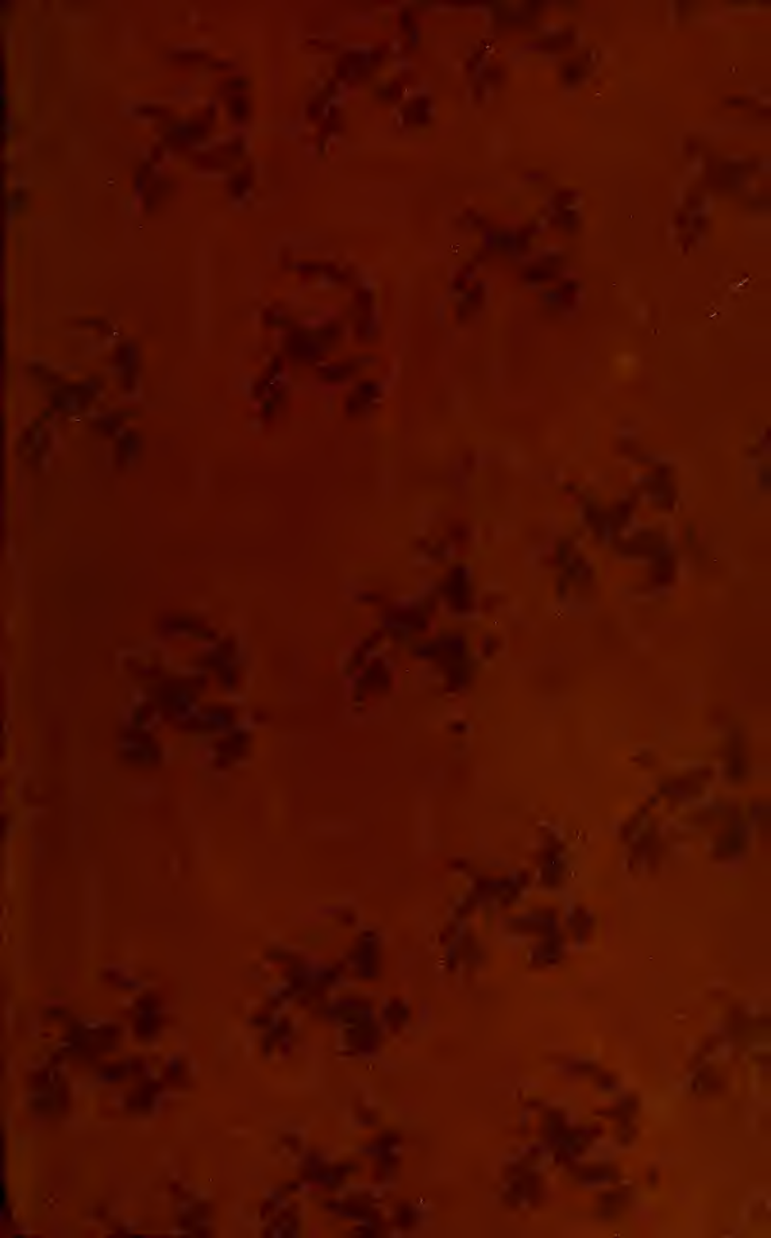
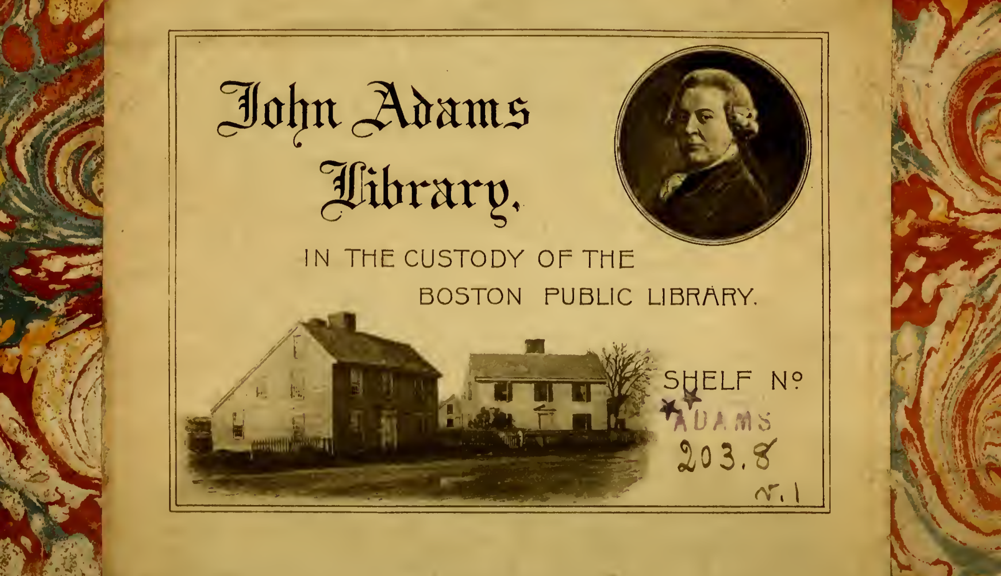




John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No



HISTOIRE
DU
STADHOUDERAT.
TOME I.

HISTOIRE
DU
STADHOUDERAT
DEPUIS SON ORIGINE

JUSQU'A PRÉSENT.

Par M. l'Abbé RAYNAL.

SIXIEME ÉDITION.

TOME I.



M. DCC. L.

A MONSIEUR
LE MARQUIS
DE B***

Monsieur,

Je vous ai vû balancer les intérêts des Nations avec tant d'impartialité, ſuivre le fil des affaires publiques avec tant de pénétration, développer le génie des peuples avec tant de fineſſe, que je me ſuis cru autoriſé à vous adreſſer un Ecrit qui a quelque rapport à ces connoiſſances. Les

évenemens ſinguliers ; mais ſans principes ; les faits curieux, mais ſans liaiſon ; les révolutions étonnantes, mais ſans but, peuvent amuſer, & amuſent ſouvent la multitude. Les Philoſophes comme vous, MONSIEUR, *exigent quelque choſe de plus. L'Hiſtoire ne les intéreſſe que par de grandes ſcenes, occaſionnées par de grandes paſſions, traverſées par de grands obſtacles, ſoûtenues par de grands intérêts, compliquées par de grands reſſorts, conduites par de grands génies. L'Hiſtoire du Stadhoudérat m'a paru réunir ces avantages. Vous y verrez une Maiſon puiſſante & fertile en*

grands hommes , ſe former un ſyſtème d'élévation , & ne le jamais perdre de vûe. Guerres étrangeres, guerres civiles, guerres de religion, émotions populaires, alliances ; les Princes d'Orange ont tout rapporté au projet qu'ils avoient formé d'uſurper la Souveraineté des Provinces-Unies. Tous les Stadhouders n'ont pas marché d'un même pas vers ce but : le premier y tendoit par l'inſinuation, le ſecond par la hauteur, le troiſiéme par la modération, le quatrieme par l'emportement, le cinquième par l'intrigue ; la voix publique nous apprendra ce que nous devons pen-

ſer du ſixième. Je me ſuis proposé de marquer la marche de ces différens caractères. Si c'étoient des vertus que j'euſſe eû à peindre, la choſe auroit été plus aiſée ; j'en aurois trouvé le modéle dans vous.

J'ai l'honneur d'être avec un très-reſpectueux attachement.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
***

AVERTISSEMENT.

UN Ecrivain célébre par les Ouvrages qu'il a donnés sur le droit public & les intérêts des Princes, a fait réimprimer à Amsterdam mon Histoire du Stadhoudérat; & c'est d'après lui qu'a été faite la traduction Hollandoise. Son édition est remarquable par des augmentations, des retranchemens, des notes critiques, & des piéces justificatives. Les augmentations sont tout-à-fait étrangeres au su-

jet; les retranchemens peuvent paroître ſages en Hollande; les notes ſont d'un ton qui ne plaira pas aux honnêtes gens : pour les piéces juſtificatives, elles m'ont paru utiles & bien choiſies; on les trouvera à la fin de mon édition. Elle a encore ſur les autres éditions pluſieurs avantages conſidérables : les dates y ſont plus exactes, les faits mieux circonſtanciés, les évenemens liés avec plus de ſoin, les raiſonnemens plus lumineux, les portraits enfin mieux placés & plus ap-

profondis. J'ai tâché de diminuer le nombre des défauts, & d'augmenter celui des choſes qui avoient paru ne pas deplaire.



TABLE

Des TITRES *qui ſont en tête de l'Hiſtoire, de chacun des Stadhoudérats.*

TOME PREMIER.

HISTOIRE



HISTOIRE
DU
STADHOUDERAT,

Depuis son origine jusqu'à présent.

LES contrées qui forment aujourd'hui la République des Provinces-Unies, ou du moins une partie de ces contrées, fut connue dans

les ſiécles les plus reculés ſous le nom de Batavie. Les Cattes déchirés par les horreurs des guerres civiles, quitterent en foule la Heſſe leur patrie, & porterent dans la Batavie qui étoit déſerte, avec des mœurs qui leur étoient particulieres, la Religion, la Langue, le Gouvernement des Germains.

En recueillant les traits épars dans l'antiquité ſur ce Peuple, on s'en forme une idée avantageuſe. Il avoit le corps robuſte, les membres bien ramaſſés, l'air du viſage menaçant. On lui trouvoit plus de pénétration dans les affaires, plus de ſolidité dans les alliances, plus de prévoyance dans les entrepriſes, plus de fermeté dans les périls, qu'aux autres Germains. Il choiſiſ-

ſoit ſes Chefs avec ſageſſe, & les écoutoit avec ſoumiſſion. Les occaſions de conquérir étoient attendues ſans impatience, préparées avec dextérité, ſaiſies avec bonheur. La fortune étoit miſe au nombre des choſes douteuſes : on ne comptoit sûrement que ſur la vertu; &, ce qui eſt rare, mais qui marque un Peuple diſcipliné; on faiſoit plus de fond ſur le Général que ſur l'Armée. Les autres Germains couroient au combat, les ſeuls Cattes faiſoient la Guerre. Les partis n'étoient pas de leur goût, parce qu'ils ne décidoient rien : ils étoient pour les grands évenemens qui font un Vainqueur. On n'avoit point vû des nageurs qui leur fuſſent comparables; &

l'Hiſtoire obſerve que des Eſcadrons entiers de cette Nation traverſoient à la nage les fleuves les plus rapides ſans perdre leurs rangs. Il étoit d'uſage que leurs jeunes gens laiſſaſſent croître leurs cheveux & leur barbe, juſqu'à ce que par la mort d'un ennemi de la Patrie ils euſſent acquis le droit de dépouiller ces glorieuſes marques d'un dévouement volontaire à la vertu. Teints de ſang & chargés de dépouilles, ces Héros naiſſans coupoient enfin ces longues & épaiſſes treſſes. Ce n'eſt qu'alors qu'ils croyoient avoir payé leur naiſſance, & qu'ils ſe jugeoient dignes de leurs Pays & de leurs ayeux. On peut croire que ce portrait n'eſt point flatté, puiſqu'il vient des

Hiſtoriens Romains, qui traitoient tous les peuples de Barbares, & que nous l'avons tracé principalement d'après Tacite, qui pour ſe tromper moins ſouvent, diſoit le plus de mal qu'il pouvoit des hommes.

Les Cattes établirent dans leur nouvelle Patrie un Gouvernement qui étoit un mêlange de Monarchie, d'Ariſtocratie, & de Démocratie. Ils avoient un Roi qui n'étoit proprement que le premier des Nobles & le Miniſtre de la Patrie. Il donnoit moins des ordres que des conſeils à la Nation. Les Grands, ſous les titres de Comtes, partageoient entre eux la Juriſdiction des quartiers de la Batavie. La paix & la guerre leur donnoit une égale au-

torité. Ils jugeoient des différends & commandoient les troupes. Ils étoient élus comme les Rois dans les Aſſemblées générales ; & le choix tomboit le plus ſouvent ſur des hommes qui joignoient à une naiſſance diſtinguée un mérite extraordinaire. Le Peuple avoit part au Gouvernement. Cent perſonnes priſes dans la multitude ſervoient comme de ſurveillans à chaque Comte, & de Chefs aux différens Hameaux. La Nation entiere étoit en quelque ſorte une armée toujours ſur pié. Chaque famille y compoſoit un corps de milice qui ſervoit ſous le Capitaine qu'elle ſe donnoit, & où les femmes mêmes compagnes des travaux & des dangers de leurs maris ou de leurs

amans, imitoient leur valeur, & la redoubloient par leur préſence.

Telle étoit la ſituation de la Batavie lorſque Céſar paſſa les Alpes. Tandis que les Gaulois oppoſoient à des armes toujours victorieuſes une réſiſtance qui auroit déconcerté un autre Général que Céſar, & rebuté d'autres Soldats que les Vainqueurs du Monde ; le Batave offrit ſon amitié aux Romains, & en mérita l'eſtime par ſes exploits. Il pouvoit peut-être arrêter le cours de leurs conquêtes ; il aima mieux en devenir l'inſtrument. Sa valeur acheva la défaite des Gaulois, & lui mérita la confiance du Conquérant des Gaulois. Les Bataves furent toujours depuis ſes Soldats d'élite : ils le dégagerent ſur les frontieres des

Lingons, déterminerent en sa faveur la fortune incertaine & chancelante à Pharsale, ramenerent la victoire sous ses drapeaux à Alexandrie. Pour prix de tant de services, le Tyran de Rome respecta la liberté de la Batavie. Ses successeurs continuerent à cultiver l'amitié d'un allié si généreux, & assurerent de plus en plus son indépendance. L'Univers avoit subi le joug Romain, & les Bataves conservoient leurs Loix, étoient gouvernés par leurs Magistrats, ignoroient l'usage des Tributs, ne portoient aucune marque de servitude. Une distinction si flateuse leur servit également de récompense & d'encouragement. C'étoient eux qui commençoient les victoires ou qui les achevoient,

qui ſoutenoient la dignité de l'Empire & faiſoient la ſûreté des Empereurs, qui retenoient le Romain dans l'ordre, & le Barbare dans la ſoumiſſion. Les Légions & les Hiſtoriens leur rendoient à l'envi cet honorable témoignage.

La liberté de la Batavie reçut, il eſt vrai, quelque atteinte ſous ces Regnes odieux, qui firent tout gémir juſqu'à Rome même: des Géraux eſclaves tout enſemble & Miniſtres des Tyrans leurs maîtres, violerent l'alliance qu'ils avoient avec les Bataves, & pouſſerent l'injuſtice aux plus grands excès. Mais les Romains ne tarderent pas à ſentir quels hommes ils avoient offenſés; & ils ſe hâterent de racheter leur amitié par une paix honora-

ble & par la reftitution de leurs priviléges.

Les deftins de la Batavie parurent depuis attachés aux deftins de Rome. Après avoir long-tems partagé fa fortune, elle eut part à fes difgraces. Les Francs foumirent les Bataves, avant que de chaffer les Romains des Gaules ; & la Hollande fit partie du vafte & brillant Royaume, que ces Conquérans fonderent avec tant de gloire.

La décadence de la Maifon de Charlemagne influa fur le fort de la Hollande, & la rendit feudataire de l'Empire d'Allemagne. Les Comtes, qui en gouvernoient les différens Quartiers, faifirent cette occafion pour étendre leurs priviléges. Ils augmenterent leurs petits

Etats par les armes, par les mariages, par les conceſſions de Empereurs, & parvinrent inſenſiblement à ſe rendre Souverains héréditaires. Cependant ils étoient gênés dans l'exercice de leur autorité par les Nobles, qui prétendoient être indépendans de leurs fiefs. Ils ſe faiſoient la guerre ſans l'aveu du Comte, & oſoient la lui faire aſſez ſouvent à lui-même. Il n'obtenoit guère de ſes fiers Vaſſaux que de vains reſpects, qu'il étoit forcé d'acheter par de pénibles complaiſances, & quelques ſecours de troupes, dont le plus ordinairement on ne lui laiſſoit pas la diſpoſition entiere. Pluſieurs étoient tout à la fois les oppreſſeurs du Peuple & les ennemis du Prince. Les Comtes

s'occupoient avec ſuccès du ſoin d'abbattre ces petits tyrans, en leur oppoſant les Villes dont ils étendirent les priviléges : mais ils travailoient, ſans le ſavoir & ſans le vouloir, pour la Maiſon de Bourgogne qui engloutit la Hollande avec le reſte des Pays-Bas. Le mariage de Marie, derniere Princeſſe & héritiere de cette Maiſon, avec l'Empereur Maximilien I. annexa la Bourgogne à l'Autriche. Philippe I. Roi d'Eſpagne leur fils, gouverna paiſiblement après eux les Pays-Bas : mais Charles-Quint leur petit-fils en augmenta la gloire.

Ce Prince plus admiré que connu, feroit parvenu à la Monarchie Univerſelle, ſi ſes talens avoient égalé ſon ambition. L'Europe ſe

trouvoit dans un cahos horrible, qui ne lui permettoit de faire que de foibles efforts pour ſa liberté. La France étoit gouvernée par François I. Prince brave & généreux; mais dont la bravoure dégénéroit en imprudence dans les armées, & la généroſité en ſimplicité dans les conſeils. L'Angleterre, agréablement flatée par l'humiliation de la France, favoriſoit plutôt qu'elle ne traverſoit les projets de l'ennemi commun. Les Couronnes du Nord n'étoient encore connues que par leur pauvreté, leurs diviſions, leur barbarie. L'Italie n'auroit pû oppoſer que des fineſſes, des intrigues, des trahiſons; talens de peu de reſſource dans un ſiécle, où l'épée terminoit plus d'affaires que

les négociations. Le Portugal moins puiſſant qu'il n'eſt aujourd'hui, & enclavé dans les terres d'Eſpagne, n'oſoit faire que des vœux ſecrets pour la liberté. Les Turcs voyoient diminuer tous les jours la terreur de leur nom & le poids de leur puiſſance; ils n'avoient jamais été des politiques fort déliés, & ils ceſſoient d'être des guerriers redoutables. Chaque Puiſſance priſe ſéparément pouvoit peu de choſe; & il ne ſe trouva point de puiſſant génie, qui imaginât ou qui proposât un ſyſtème pour les réunir.

La foibleſſe de l'Europe étoit augmentée par la puiſſance de Charles-Quint. Ce Prince voyoit dans les anciens ſujets de la Maiſon

d'Autriche, des Peuples formés aux combats, endurcis à la faim, accoûtumés à l'obéiſſance ; dans les Eſpagnols, des hommes qui aimoient la gloire, & qui trouvoient dans les tréſors d'un nouveau monde, des facilités pour en acquérir ; dans les Flamands de quoi menacer & peut-être envahir l'Empire & la France ; dans les Allemans, des fanatiques, qui affoiblis par des fureurs religieuſes alloient au-devant du joug.

En liſant avec attention l'Hiſtoire de Charles-Quint, on entrevoit au moins les raiſons qui firent échoüer ſes vaſtes projets dans des circonſtances ſi favorables. Ce Prince n'entendoit que médiocrement la guèrre ; & il ne la faiſoit que pour

préparer le ſuccès des traités où il excelloit. Sa paſſion étoit de conduire à la fois un grand nombre d'affaires importantes, moins par beſoin que par vanité ; & parce qu'il avoit plus d'étendue que de préciſion dans l'eſprit, elles ſe nuiſoient le plus ordinairement l'une à l'autre. L'inquiétude qui lui fit paſſer ſa vie en voyages, l'empêcha de ſuivre ſon plan avec conſtance, &, ſi j'oſe le dire, avec tout l'acharnement qui étoit néceſſaire ; content trop ſouvent d'un demi-ſuccès, il laiſſoit aux vaincus le tems & la facilité de ſe rétablir. Il ne ſentit pas aſſez que l'abbaiſſement de la France, qu'il lui étoit aiſé de procurer, auroit entraîné la ſoûmiſſion des autres Puiſſances ;

&

& il perdit un tems précieux à asser-vir l'Empire, qui seroit assez tombé de lui-même.

S'il manquoit quelque chose à ce Prince pour en faire un Conquérant du premier ordre, il avoit, ce qui est plus précieux, tout ce qu'il faut pour faire un grand Roi. Lss Historiens ne lui ont pas fait assez d'honneur, ce me semble, de la diversité des caractères qu'il savoit prendre selon le différent génie de ses sujets. Il ne paroissoit pas le même homme en Espagne & en Flandre, en Italie & en Allemagne; il n'avoit dans ces divers pays ni les mêmes manieres d'agir, ni les mêmes principes de gouvernement; c'est par-là qu'il étoit devenu l'idole de tous ses peuples. Il étoit sur-

tout adoré des Flamands qu'il distinguoit lui-même. Bruxelles étoit le lieu de tous ses Etats où la Cour étoit plus belle, plus libre, plus nombreuse; & c'étoit le centre de sa puissance, où les Allemans, les Italiens, & les Espagnols se trouvoient en égale considération & sans aucune prééminence. Charles avoit senti de bonne heure, que les Flamands étoient incapables de s'accommoder au génie de leurs maîtres, & il avoit trouvé l'art de s'accommoder au leur.

Philippe second dédaigna de se plier à cette condescendance. Il ne montra en Flandre que des talens, un caractère, des vertus même, si l'on veut, qui n'étoient pas de ce pays-là. Revêtu de la meilleure par-

page 19
30

tie des dépouilles de Charles-Quint, plutôt qu'il ne l'eſpéroit, & plus tard qu'il ne le ſouhaitoit, ce Prince voulut régner en Europe, comme il eût régné en Aſie. Il confondit l'orgueil du Diadème avec ſa grandeur, ſes droits avec ſes uſurpations. Dans ſes manieres comme dans ſes projets, il pouſſa trop loin le génie de ſa Nation qui eſt porté au grand, & il ne fit ni n'imagina preſque rien que d'outré. Il avoit le viſage toûjours tranquile, & l'eſprit toûjours agité; tant de ſérénité ne cacha jamais tant de trouble. Il ne ſe permettoit en apparence ni joie ni douleur, en apprenant les ſuccès ou les déſaſtres; la gloire lui tenoit lieu de récompenſe, & les affaires de conſolation. On ne peut

guères aimer davantage le travail, ni plus haïr l'action qu'il le faisoit. Il parut peu à la tête de ses armées, & ne s'absenta pas une seule fois de son Conseil. Ses Ministres lui préparoient tout au plus les affaires, mais ils ne les régloient pas; il se réservoit même à lui seul le secret & le détail des grandes opérations. Ses trésors lui servirent à corrompre les confidens de tous les Princes, & à faire des rebelles dans tous les Etats : mais il se montra plus habile à former des factions & à allumer des incendies, qu'à en profiter. L'ordre qu'il avoit établi dans ses Conseils étoit admirable, & il forçoit ses Ministres au devoir : mais il les assujettissoit presque nécessairement à une lenteur d'opé-

tation ſouvent plus dangereuſe que l'imprudence. Les annales des ſiécles n'offrent point de Monarque qui ait été plus ambitieux que lui. D'une probité ſcrupuleuſe dans les affaires indifférentes, il ne craignit jamais les crimes qui étendoient ſon autorite. Rien ne put jamais prévenir ou calmer ſes défiances : il fut toûjours le martyr des ſoupçons auxquels il ſe livroit; & des ſujets innocens & vertueux en furent ſouvent la victime. Il étoit extrèmement attaché aux devoirs extérieurs de la Religion : mais s'il l'honora comme particulier, il la dégrada comme Souverain. Son abord étoit difficile, ſa gravité glaçante, ſon ſilence profond, ſa fierté auſtère, ſes répon-

ſes ambiguës, ſa haine implacable.

Les Flamands eurent occaſion d'approfondir ce caractère ; & le ſouvenir de ce qu'ils avoient vû, contribua à leur rendre ce qu'ils voyoient plus inſupportable. Ils avoient admiré dans Charles-Quint un Héros fameux dans tout l'univers, par ſes combats, par ſes exploits ; ils mépriſoient dans Philippe II. un Prince ſans talent pour la guerre, ſans eſtime pour les faits héroïques. L'Empereur les avoit charmés par une bonté majeſtueuſe & acceſſible ; le Roi les révoltoit par un orgueil oriental qui le rendoit inviſible à ſon peuple. Le premier parloit la langue du pays où il vivoit, & témoignoit de l'eſtime pour ſes uſages : le ſecond parloit

Eſpagnol dans Bruxelles, & vivoit à Anvers comme il auroit vécu à Madrid. L'un avoit travaillé à s'attacher les cœurs : l'autre ne ſongeoit, ce me ſemble, qu'à les aliéner.

Philippe entrevit ces ſentimens, & il en fut offenſé. Il alla trouver des ſujets plus courtiſans ou plus ſoûmis en Eſpagne : mais avant que de quitter les Pays-Bas, il falloit pourvoir au gouvernement de ces Provinces, & remettre l'autorité en des mains ſûres, habiles & heureuſes, capables de la maintenir, & même de l'étendre.

Le Comte d'Egmont étoit celui que la voix publique proclamoit Gouverneur général. Il étoit brave, généreux & populaire. Il

étoit également devenu l'idole des Grands, de la multitude, & du soldat, par une certaine franchise noble & éclairée, qui dédaigne plutôt les artifices qu'elle ne les ignore. Il aimoit la gloire & l'éclat, & son pays plus que l'un & l'autre. Jamais l'espérance de la faveur ni les caresses de la Cour ne pûrent l'engager à dissimuler ses sentimens, ou à applaudir à des arrangemens qui lui paroissoient injustes ou funestes à la Flandre. Ses mains étoient ouvertes à tous les indigens, son cœur sensible pour tous les malheureux, son Palais le rendez-vous de tous les bons Citoyens. L'Espagne devoit à sa valeur & à sa conduite les fameuses victoires de Saint-Quentin & de Gravelines; & elle

n'avoit pas encore payé des services si signalés, ni par les honneurs ni par la confiance.

Si quelqu'un eût paru aussi digne de l'honneur du Commandement, que le Comte d'Egmont, c'étoit le Prince d'Orange. Issu d'une Maison qui avoit figuré autrefois en Allemagne avec la Maison d'Autriche, & long-tems honoré de l'estime & de la tendresse de Charles-Quint, il ne voyoit rien au-dessus de lui. La Nature l'avoit préparé aux entreprises que la fortune lui destinoit. Il étoit souple & dissimulé, adroit & insinuant, éloquent & fin, d'une ambition extrème & d'une modération feinte, aussi propre à lever des armées qu'à former des ligues, hardi dans les conseils &

prompt dans l'exécution ; eſtimé dans ſon pays & accrédité chez les étrangers, trouvant aiſément des expédiens dans les affaires difficiles & des reſſources dans les déſeſpérées, chaud dans la bonne fortune & conſtant dans la mauvaiſe, eſpérant beaucoup & ne craignant rien, regardant la Religion comme une choſe indifférente, & la guerre comme un talent qui lui manquoit, & qu'il ne pouvoit remplacer que par la politique la plus rafinée.

Le Comte de Horn de l'illuſtre Maiſon de Montmorency, étoit le troiſiéme Seigneur Flamand qui formoit des prétentions. C'étoit l'homme de ſon tems le plus brave, le plus hardi, le plus téméraire. Il avoit l'eſprit faux, turbulent, agité. Il

étoit ennemi de tout repos, du ſien par inquiétude, de celui des autres par ambition. Il avoit de l'aigreur dans le caractère, de la biſarrerie dans les idées, de la ſingularité autant ou plus que d'élévation dans les projets. Il ne reſpiroit que troubles, que factions, que révoltes pour y trouver ſon élévation. Il fut jaloux de ſes ſupérieurs, fier envers ſes égaux, ſuperbe avec ſes inférieurs, inégal pour tout le monde.

Le Comte d'Egmont étoit célébre par ſes victoires, le prince d'Orange admiré par ſa ſageſſe, le Comte de Horn redouté par ſon crédit. Le premier avoit plus de réputation, le ſecond plus d'autorité, le troiſiéme plus de richeſſes.

On étoit dans l'attente de la résolution que Philippe alloit prendre, lorſqu'on apprit que Marguerite d'Autriche, Ducheſſe de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, étoit partie d'Italie pour venir prendre poſſeſſion du Gouvernement des Pays-Bas. Cette Princeſſe ne fut proprement deſtinée qu'à repréſenter; le Roi laiſſa à Granvelle le ſecret de ſes projets & le ſoin de ſa vengeance.

Ce Cardinal qu'un génie étendu, l'école de ſon pere, & le cabinet de Charles-Quint avoient rendu capable des plus grandes choſes, parut bien-tôt tout ce qu'il étoit : ambitieux, violent & altier. Il aimoit à faire une ſuperbe oſtentation de ſon crédit, à braver l'en-

vie qu'on portoit à ſa fortune, à humilier les grands qui n'étoient que grands. Il ne diſſimula jamais d'injure, ne pardonna jamais d'offenſe, n'oublia jamais de bienfait. Il paroiſſoit le Miniſtre de tous les Princes par la connoiſſance qu'il avoit de leurs intrigues ; le membre de tous les Etats, par l'habileté avec laquelle il peſoit leurs différens intérêts ; le Citoyen de tous les pays, par la facilité qu'il avoit à parler toutes les langues ; l'homme de toutes les profeſſions, par l'univerſalité de ſes connoiſſances. Charles-Quint avoit une ſi haute idée de ſon mérite, qu'il le recommanda à ſon ſucceſſeur comme l'homme le plus eſſentiel de ſes Royaumes ; & Granvelle fut ſi adroit courtiſan, que

cette recommandation ne lui nuisît point dans l'esprit de Philippe : il fut le confident du fils, comme il l'avoit été du pere.

On n'a pas de peine à se persuader qu'un Ministre de ce caractère n'épargna aux Flamands aucune des humiliations qu'on leur destinoit. Philippe qui se défioit de l'empire naturel qu'a la Religion sur le mensonge, voulut qu'on combattît l'erreur avec d'autres armes que celles de la vérité : Granvelle employa la violence. Philippe avoit ordonné qu'on les traitât à peu près comme les Indiens, & que leur ruine affermît sa puissance : Granvelle travailla avec succès à les affoiblir. Philippe avoit souhaité qu'on fît perdre à la Noblesse l'habitude qu'elle

avoit formée de se mêler du Gouvernement : Granvelle la dégoûta peu à peu du Conseil. Philippe aspiroit à dépouiller les Provinces de leurs priviléges, qu'un longue suite de Souverains avoit respectés : Granvelle les viola avec audace. Philippe avoit formé le dessein d'établir le despotisme en engageant ses sujets dans des démarches criminelles : Granvelle les força à la rébellion. Philippe avoit résolu d'assujettir ces peuples aux rigueurs de l'inquisition, au xreglemens gênans du Concile de Trente, à de nouveaux Evêques nommés par la Cour, qui devoient remplacer les Abbés du pays choisis par leurs inférieurs : Granvelle entama tous ces projets avec une vivacité & une hauteur

qui révolta les plus froids & les plus foûmis.

Les Moines craignirent pour leurs intérêts, les Proteſtans pour leur Religion, le peuple pour ſa liberté, les nobles pour leur crédit. Ils unirent bientôt leurs mécontentemens, & porterent leurs plaintes au pied du trône. Ils firent plus : ils inviterent Dom Carlos à venir ſe mettre à leur tête, pour les garantir des procédés violens & précipités de leurs ennemis.

Ce jeune Prince étoit né avec cette grandeur d'ame, cette paſſion pour la gloire, cette élévation de courage, cette compaſſion pour les malheureux, qui font les Héros : mais il avoit un goût décidé pour les choſes extraordinaires & ſingulieres :

lieres, qui fait ſouvent des aventuriers. Le projet qu'on lui avoit communiqué, lui parut noble, parce qu'il étoit extravagant, & il s'y livra. Il paya de ſa tête le conſentement qu'il avoit donné à une idée ſi biſarre; & le Duc d'Albe fut envoyé en Flandre pour réduire ou pour exterminer les mécontens.

Ce grand Capitaine joignoit à une naiſſance diſtinguée des biens immenſes. Il avoit les yeux vifs, mais ſéveres; le regard aſſûré & quelquefois terrible; la démarche grave & le maintien auſtere; l'air noble & le corps robuſte; le diſcours meſuré & le ſilence éloquent. Il étoit ſobre, dormoit peu, travailloit beaucoup, écrivoit lui-même toutes ſes affaires. Toutes les cit-

conſtances de ſa vie offrent un ſpectacle intéreſſant. Son enfance fut raiſonnable, & l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni foibleſſe. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occaſion de diſſipation; ce fut dans la licence des armes, qu'il ſe forma à la politique. Lorſqu'il opinoit dans le Conſeil, il n'avoit égard ni aux deſirs du Monarque, ni aux intérêts des Miniſtres; il ſe déclaroit toûjours pour le parti qu'il croyoit le plus juſte; ſouvent il ramenoit ceux qui l'écoutoient, à la probité, il ne les ſuivoit pas au moins dans leur injuſtice. Son intrépidité n'étoit pas bornée à un jour d'action, il la portoit partout; & ſes amis ont frémi mille fois, en lui voyant défendre, avec

une eſpéce de fierté, la mémoire de Charles-Quint contre les invectives de Philippe II. Sa maiſon avoit un air de grandeur qu'il n'avoit copiée de perſonne, & que malheureuſement perſonne n'a imitée de lui; il la rempliſſoit de jeune Nobleſſe, qu'il ſe plaiſoit à former à la guerre ou aux affaires; ſes éleves remplirent long-temps toutes les premieres places de l'Eſpagne, & augmenterent ſa réputation. On ne trouve point dans les faſtes de ſa Nation un ſeul Capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes, à ruiner les plus fortes armées ſans les combattre, à donner le change à l'ennemi & à ne le jamais prendre, à gagner la confiance du ſoldat, & à étouffer

ſes murmures. On prétend que dans ſoixante ans de guerre ſous divers climats, contre différens ennemis, durant toutes les ſaiſons, il n'a jamais été ni battu, ni prévenu, ni ſurpris. Quel homme! s'il n'avoit terni l'éclat de tant de talens & de vertus par une ſévérité outrée, qui dégénéroit en barbarie & en cruauté.

Le Duc d'Albe, par ordre du Roi, s'éloignant de ſon caractère, qui n'étoit pas porté à la diſſimulation, affecta d'abord des intentions pacifiques. Il invita à une conférence tranquile les Seigneurs que leur naiſſance, leurs richeſſes, leur crédit, leur mérite, rendoient plus odieux & plus redoutables au Monarque qu'il repréſentoit. Le Prince

d'Orange ne fut pas du nombre: inſtruit par ſes eſpions des réſolutions ſanguinaires de la Cour d'Eſpagne, ou prévoyant, par la connoiſſance qu'il avoit du génie de Philippe, l'orage dont les Pays-Bas étoient menacés, il avoit tenté de trouver ſa ſûreté dans un ſoulevement général. Le Comte d'Egmont qui aimoit trop ſincerement ſa patrie, pour conſentir aiſément à la voir en feu, avoit empêché qu'un conſeil ſi violent ne fut écouté. Inutilement le Prince lui avoit répété que tant de ſécurité lui deviendroit funeſte, & *qu'il feroit le pont ſur lequel les Eſpagnols paſſeroient en Flandre:* le Comte n'avoit pas été ébranlé; & il n'avoit regardé ces diſcours que comme les conjectures

d'un esprit timide ou inquiet. Bien plus il avoit travaillé avec zéle à rassûrer un ami illustre qu'il croyoit prendre à tort le parti d'un désespéré. N'y ayant pu réussir, & voyant que le Prince d'Orange seroit sûrement dépouillé de ses terres, pour s'être éloigné ; il lui dit en prenant congé de lui : *adieu Prince sans terre.* Le Prince lui repliqua : *adieu Comte sans tête.* L'évenement justifia la derniere prédiction.

Les Comtes d'Egmont & de Horn, enhardis par une innocence au moins équivoque, trahis par de faux sermens, séduits par des éloges flateurs, entraînés par des promesses solemnelles, se rendirent presque sans défiance auprès du Général Espagnol. Il les sacrifia, sans

balancer, aux ſoupçons ou au reſſentiment de ſon maître, & peut-être auſſi à ſon axiome favori qui étoit : *que peu de têtes de ſaumon valent mieux que pluſieurs milliers de grenouilles.*

Le Duc d'Albe ne tira pas de ſa barbare politique le fruit qu'il s'en étoit promis. Une exécution ſi précipitée & ſi injuſte, inſpira plus de haine que de terreur, aliéna ſans retour le cœur des Flamands, & plaça le Prince d'Orange ſans concurrent à la tête des affaires. De tous les grands de ce pays-là, Granvelle n'avoit jamais craint que Guillaume, ſeul capable à ſes yeux de former & de ſoûtenir un parti. Auſſi ce Cardinal retiré à Rome où il apprit le déſaſtre des Pays-Bas, de-

manda-t-il avec empreſſement ſi le taciturne étoit pris, nom qu'il avoit donné au Prince d'Orange. Quand on lui eut dit que non, il ajoûta que le Duc d'Albe n'avoit rien fait.

En effet, Guillaume I. étoit aſſez hardi pout concevoir de grands deſſeins, aſſez ambitieux pour s'y livrer, aſſez heureux pour les exécuter. Il tenoit à la gloire plus qu'au plaiſir, plus qu'à ſa famille, plus qu'à ſa vie. Rien ne lui paroiſſoit auſſi héroïque que de briſer le joug qui aſſerviſſoit ſa patrie, & de cimenter la liberté publique du ſang Eſpagnol. Cependant ſa paſſion n'aveugla pas ſa ſageſſe, & il ſentit que ſa partie n'étoit pas aſſez bien liée pour éclater. Il ſe retira dans

le cœur de l'Empire, où il traça à loiſir le plan de la révolution qu'il méditoit. Guillaume, entr'autres talens, avoit celui de ſéduire tous ceux qu'il entretenoit. Il gagna ſi bien l'eſtime & la confiance des Princes Proteſtans d'Allemagne, qu'ils lui prodiguerent leurs vœux, leurs conſeils, leurs troupes, &, ce qu'on aura quelque peine à croire, leurs tréſors.

Avec ces ſecours, & ceux qu'il tira des Proteſtans de France, de la Reine d'Angleterre, des fugitifs que la tyrannie réduiſoit à chercher un aſyle auprès de lui, le Prince d'Orange entra deux fois dans les Pays-Bas. On liſoit ſur ſes drapeaux ces mots énergiques : *pro lege, pro grege, & rege ; pour la loi,*

pour le peuple, & *pour la patrie*. Des armées formées à la hâte, mal équipées, mal disciplinées, mal payées; conduites par un Général qui avoit plûtôt le génie des affaires que celui de la guerre, ne pouvoient pas avoir des succès contre ces vieilles bandes Espagnoles, qui avoient fait trembler plus d'une fois toute l'Europe, & qui joüissoient de l'avantage d'avoir à leur tête un Chef que la victoire avoit toûjours couronné. Guillaume, on peut l'assûrer, prévit qu'il seroit battu : mais dans la situation où il se trouvoit, l'inaction étoit plus funeste qu'une défaite. L'imagination des Flamands étoit échauffée par les fuites, les bannissemens, les confiscations, les emprisonnemens, les

ſupplices, les torrens de ſang qui avoient ſignalé les premiers jours de l'adminiſtration du Duc d'Albe : il falloit entretenir ce feu qu'il eut été trop difficile de rallumer ; & cet objet étoit aſſez important pour lui ſacrifier toutes les autres conſidérations. Après tout, cette expédition ne fut pas en tout ſens malheureuſe : ce Prince en emporta la conſolation ſavoir que les peuples avoient fait des vœux pour lui ; qu'ils lui ſavoient gré des efforts qu'il faiſoit pour briſer leurs fers, & qu'ils étoient diſpoſés à ſe joindre à lui, quand ils le pourroient faire ſans trop haſarder.

Cependant Guillaume, après ſa déroute, s'étoit retiré en France. François Duc de Guiſe, & l'Amiral

de Coligni, deux des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu, y partageoient alors les eſprits. Tous deux étoient ſincérement zélés pour la religion; le Duc pour l'ançienne, & l'Amiral pour la nouvelle : tous deux libéraux; l'un par grandeur d'ame, l'autre avec deſſein : tous deux entreprenans; le premier par caractère, le ſecond par néceſſité : tous deux exacts à maintenir la diſcipline; celui-là par douceur, celui-ci par ſévérité : tous deux paſſionnés pour la gloire; l'un par des actions plus brillantes, l'autre par de plus vertueuſes : tous deux adorés des troupes; le Lorrain par affection, le François par eſtime : tous deux extrêmement célebres; le premier par l'éclat de ſes victoires, le

ſecond par ſa reſſource après les défaites : tous deux devinrent de grands hommes ; le Duc en ſuivant ſes inclinations, l'Amiral en forçant les ſiennes.

Le Prince d'Orange ne balança pas entre ces deux concurrens : il s'attacha à celui dont la conformité de religion, de vûes, & de caractère lui permettoit d'eſpérer un plus grand retour. L'union entr'eux fut bientôt intime : l'infortune lie peut-être plus fortement les hommes que le beſoin. Coligni devenu l'aſyle d'un illuſtre exilé, en fut bientôt la reſſource. Ce grand homme n'étoit pas ſi fort occupé des malheurs de ſa Patrie, qu'il ne portât les yeux ſur les Etats voiſins. Il fit remarquer à ſon ami que les Eſpa-

gnols n'avoient point de marine dans les Pays-Bas, qu'il étoit possible de les attaquer avec avantage par mer ; & facile ensuite de conserver, d'étendre même les conquêtes qu'on auroit faites sur eux.

Le Prince d'Orange n'étoit pas de ces politiques, qui trouvent dangereux ou impraticables tous les projets qu'ils n'ont pas formé : la lumiere qu'on faisoit luire à ses yeux le frappa vivement. Il prit pour devise un plongeon, qui paroît toûjours sur le haut des vagues, avec ces paroles : tranquile au milieu de l'orage, *mediis tranquillus in undis* ; & Lumay son plus secret confident & le commandant de ses vaisseaux, eut ordre d'insulter les côtes de la Hollande. Cet officier

qui déshonnoroit les nouvelles opinions par ſon fanatiſme ; la liberté naiſſante, par ſes cruautés ; l'autorité qu'il avoit uſurpée, par ſon avarice, fut aſſez heureux pour ſurprendre le port de la Brille le premier d'Avril de l'an 1572, & pour ſe rendre enſuite maître de la Ville.

Cette nouvelle répandue dans les Provinces y cauſa de grands mouvemens. Ces peuples, qui s'étoient laiſſés dépouiller de la plûpart de leurs priviléges preſque ſans murmurer ; qui avoient vû tranquilement couler le ſang de leurs Gouverneurs & de leurs Magiſtrats ; qui avoient conſtruit de leurs propres mains les citadelles érigées pour les aſſervir : ces mêmes peuples ne pouſſerent qu'un cri ; & ce

fut celui de la liberté. Ils parurent humiliés d'avoir tardé ſi long-tems à ſecouer le joug Eſpagnol, & diſpoſés à ne le plus ſouffrir. Plus on avoit redouté le Duc d'Albe, plus on prit plaiſir alors à l'inſulter; & le nom de *la Brille*, qui ſignifie *Lunettes*, fourniſſant la matiere de pluſieurs plaiſanteries, bonnes ou mauvaiſes, on le repréſenta avec des lunettes ſur le nés, comptant l'argent du dixiéme denier qu'il avoit impoſé, & que beaucoup d'Ecrivains regardent comme le grand pivot ſur lequel porta la révolution. Le Prince d'Orange, dont les diſgraces n'avoient pas diminué la réputation, entretenoit ces diſpoſitions par tous les moyens qu'un politique accomplie peut imaginer.

En

En répétant ſans ceſſe les noms impoſans de Religion, de patrie, d'indépendance, il alluma un incendie preſque général; il n'y eut dans toute la Hollande qu'Amſterdam, & Middelbourg dans toute la Zélande, qui reſterent dans l'obéiſſance.

Les confédérés n'avoient pas des ſuccès auſſi brillans dans les autres Provinces, mais pourtant ils en avoient. Le Comte Louis frere du Prince d'Orange, venoit de ſurprendre Mons par un ſtratagème aſſez ſingulier. Il introduiſit dans cette place où il avoit des intelligences, des ſoldats François déguiſés en Marchands qui conduiſoient ſur des charrettes des tonneaux doubles; le tonneau extérieur étoit

rempli de vin : mais le tonneau intérieur étoit plein de bayonnetes, de courtes épées, & de carabines brisées Le Corps de garde les arrêta d'abord, & fit la visite des tonneaux : mais comme on ne perça que le tonneau extérieur, les faux Marchands furent admis ; & s'étant armés pendant la nuit, ils tuerent la sentinelle qui veilloit à une des portes, massacrerent tout ce qui se trouva dans le Corps de garde, & introduisirent dans la ville le Comte Louis avec un corps suffisant pour s'en rendre maître.

Toutes ces mauvaises nouvelles arriverent à peu près dans le même tems au Camp Espagnol. Le Duc d'Albe ne se trouvant pas assez de force pour les diviser, & pour atta-

quer en même tems les confédérés aux deux extrémités des Pays-Bas, prit ſagement le parti de voler à Mons avec toutes ſes troupes; ſurprit & déconcerta le Prince d'Orange qui conduiſoit des ſecours aux aſſiégés; reprit la ville qui ouvroit les Pays-Bas aux François; ſoumit toutes les autres places qui s'étoient revoltées; marcha à grandes journées vers la Hollande, où ſes conquêtes ne furent interrompues que par ſes incommodités. Son fils Frédéric prit ſa place, & il mit le ſiége devant Harlem.

Cette ville fut attaquée avec tout le courage que donnoit alors le ſang Eſpagnol, & défendue avec la fureur qu'inſpire la rébellion dans tous les temps. Toutes les reſſources étoient

épuifées de part & d'autre ; & le bonheur paroiffoit devoir décider déformais du fuccès de cette entreprife, lorfque la faifon devint contraire aux Efpagnols. Frédéric abbattu avec fon armée par ce contre-tems, fit folliciter auprès de fon pere la permiffion de lever le fiége, & de renvoyer la prife de la place à un autre tems. « Je m'étonne de » votre peu de réfolution, lui ré- » pondit le Duc d'Albe ; les diffi- » cultés de l'entreprife augmentent » la gloire du fuccès : achevez le » fiége fi vous ne voulez pas vous » montrer indigne du fang Efpagnol » & du mien : penfez à l'importance » de la victoire, & non au nombre » des jours qui vous font néceffai- » res pour l'obtenir. La foumiffion

» des Pays-Bas dépend de la prise
» de Harlem. Si je vous croyois en-
» core capable d'une lâcheté, je me
» ferois porter au camp tout mala-
» de que je suis ; & si ma maladie
» qui augmente tous les jours ne
» me laissoit pas assez de force pour
» conduire le siége, je ferois venir
» d'Espagne la Duchesse d'Albe
» pour tenir la place du pere & du
» fils. »

Cette lettre communiquée au conseil de guerre raffermit toutes les résolutions. Les travaux du siége furent pressés plus vivement que jamais. Plusieurs malheurs arrivés coup sur coup aux Confédérés, vainquirent leur obstination au bout de huit mois : ils demanderent enfin à capituler au Général Espagnol, qui

ne répondit que ce mot terrible: A DISCRETION.

Riperda qui commandoit dans la place, profita de l'horreur qu'avoit causé cette réponse, pour proposer un coup de désespoir. Il dit qu'il falloit armer tout ce qui étoit capable de combattre; en former un bataillon quarré; placer au milieu les vieillards, les enfans, les femmes; ouvrir à l'entrée de la nuit une des portes de la ville; & l'épée à la main se faire un passage au-travers du camp ennemi.

Cette proposition fut reçûe avec applaudissement: une femme d'environ cinquante ans, qui s'étoit signalée durant le siége par plusieurs actions éclatantes qu'on auroit admirées dans les hommes les plus

courageux, demanda des armes pour elle & pour les perſonnes de ſon ſexe qui en pouvoient porter: toutes les femmes s'offrirent à ſon exemple, & promirent de faire leur devoir.

Frédéric inſtruit de cette réſolution, accorda par crainte des conditions raiſonnables qu'il auroit dû accorder par humanité; il les viola depuis avec une barbarie, qui fixa ſans retour les Hollandois dans l'horreur qu'ils avoient du joug Eſpagnol. Heureuſement pour eux le Duc d'Albe manquoit alors de l'argent néceſſaire pour les pourſuivre. Il eſt vrai que quelque tems auparavant, la Cour de Madrid avoit emprunté des Génois quatre cens mille écus qu'elle avoit envoyés

dans les Pays-Bas pour payer ses troupes : mais les Vaisseaux Espagnols qui les portoient, ayant été poursuivis par des armateurs, furent obligés de relâcher en Angleterre. Elizabeth, qui cherchoit à rendre à Philippe une partie du mal qu'il lui avoit fait, fit naître mille difficultés pour empêcher de sortir de ses ports, & l'argent & la flotte dont elle savoit qu'on avoit un égal besoin en Flandre. Enfin après mille détours, elle leva le masque. Feignant de croire que cet argent n'appartenoit pas au Roi d'Espagne, mais à des Banquiers Italiens qui vouloient le prêter, elle dit qu'elle l'empruntoit pour elle-même, & le fit en effet porter dans ses coffres.

Cet évenement qui paroît d'abord peu de chose, décida pourtant du sort des Confédérés. Après un examen réfléchi & désintéressé, je ne balance pas à croire que ce fut l'heureuse époque de leur liberté. Ils firent des progrès & conserverent leurs conquêtes, parce que le Général Espagnol étoit trop haï, & le Roi son maître trop décrié, pour trouver des Vaisseaux à crédit, ou de l'argent pour en acheter. Le Duc d'Albe demanda l'un & l'autre à l'Espagne, avec cette liberté que lui avoient acquise ses talens & ses exploits : mais il ne reçut de Philippe que des lettres pleines d'aigreur & de mépris. Outré d'un traitement si peu mérité, il demanda à son fils ce qu'il croyoit

qu'il dût faire en cette occasion : *demander la permission de vous retirer*, répondit-il, *afin que les fautes, l'ignorance, la lâcheté de votre successeur, donnent un nouveau relief à votre gloire, & la mettent dans tout son jour; que toute la terre, que le Roi lui-même connoisse quel homme il a méprisé, & ceux qu'il lui a préférés. Les auteurs des mauvais conseils & vos envieux verront à regret que la gloire des Espagnols, qui étoit votre ouvrage, tombera par votre retraite. Il est tems, mon pere, de vous reposer. Après soixante & dix ans, il ne faut plus penser à cueillir des lauriers, il faut seulement se reposer à l'ombre de ceux qui vous entourent, & joüir tranquillement de cette gloire, que vous avez acquise par tant de belles actions. La ruine de ces Pro-*

vinces, qui va ſuivre votre départ, vous élevera des trophées, qui ne périront qu'avec l'Univers.

L'enflure de ce diſcours fut un peu juſtifiée par les évenemens qui ſuivirent le départ du Duc d'Albe. Louis de Requeſens, Grand-Commandeur de Caſtille, ſon ſucceſſeur, étoit poli, humain, obligeant, libéral & magnifique : mais ſes talens guerriers ou politiques ne répondoient pas aux vertus civiles. Il commença pourtant ſon adminiſtration par un trait de ſageſſe & de courage tout enſemble, qui pouvoit avoir des ſuites heureuſes.

Son prédéceſſeur s'étoit érigé à lui-même, dans la place de la citadelle d'Anvers, un trophée qui rappelloit moins le ſouvenir de ſes vic-

toires, que celui de ſon orgueil. C'étoit une ſtatue de bronze qui le repréſentoit armé de toutes piéces, la tête nue, tenant d'une main le bâton de commandement, étendant l'autre ſur la ville comme pour la menacer : ſous ſes piés étoient les images de la rébellion & de l'héréſie, accompagnées de divers ſimboles. Sur la baſe de ce monument, on liſoit cette inſcription latine en lettres initiales.

F. A. A. T. A. D. PH. II. H. A. B. P. Q. E. S. R. P. R. P. J. C. P. P. F. R. O. M. F. P.

Ce qui ſignifioit :

Ferdinando Alvarez à Toledo, Albæ Duci, Philippi II. Hiſpaniarum apud

Belgas Præfecto, quod extinctâ seditione, rebellibus pulsis, religione procurata, justitia culta, Provinciarum pacem firmavit, Regis optimi Ministro fidelissimo positum.

C'est-à-dire :

A Ferdinand Alvarez de Toledé, Duc d'Albe, Lieutenant en Flandre de Philippe II. Roi d'Espagne, pour avoir appaisé les troubles, chassé les rebelles, rétabli la Religion, fait fleurir la justice, assûré la paix dans les Provinces, très-fidéle Ministre du meilleur de tous les Rois.

Il y avoit quelques devises sur les autres côtés de la base ; & au bas on lisoit le nom du Sculpteur avec ces mots insultans, *ex ære cap-*

tivo, qui vouloient dire que cette ſtatue étoit faite de la dépouille des ennemis.

Requeſens fit abbattre ce monument ſuperbe de la fierté Eſpagnole. Cette action qui étoit une eſpéce de déſaveu de la conduite du Duc d'Albe, n'eut pas pourtant l'effet qu'on s'en étoit promis, & il fallut continuer la guerre. Les Eſpagnols y perdirent bientôt cet aſcendant qui les rendoit formidables. La réputation de capacité ou de valeur du Commandeur étoit ſi mal établie, que la plûpart des Officiers demanderent à ſe retirer; & que le Soldat ſervant à regret, ſe ſignala plus par ſes déſordres que par ſes exploits. Ces troupes diſciplinées, aguerries & infatigables,

ne montrerent plus d'ardeur que pour le pillage. Leur valeur dégénéra en brutalité ; & elles ne parurent redoutables qu'aux gens désarmés, ou aux villes dont on leur confioit la défense. Accoûtumées à pousser les rebelles, elles plierent devant eux. Une victoire signalée qu'elles remporterent à Mock sous les ordres de Davila, sur le Comte Louis, pouvoit leur rendre toute leur supériorité : mais elles déshonorerent leur triomphe par leur rébellion.

Il y avoit près de quatre ans, que ces troupes victorieuses n'avoient été payées. Une dureté si marquée avoit affoibli peu à peu les liens qui les unissoient à leurs Chefs & à leur patrie. L'aigreur & le dépit avoient

pris insensiblement dans leur cœur la place de l'émulation & de l'amour de l'ordre. Les gens sages prévoyoient depuis long-tems qu'un mécontentement si général auroit bientôt des suites funestes : mais les gens en place, ou ne le vouloient pas voir, ou n'y pouvoient point remédier. L'orage éclata enfin sur le champ même de bataille ; la voix de l'autorité y fut méconnue & même méprisée.

Chez toute autre Nation, un pareil soûlevement eût plutôt tenu du tumulte que de la conspiration réglée ; le Soldat Espagnol phlegmatique & sage jusques dans ses écarts, mit de l'ordre & de la suite dans sa révolte. Il déposa ses anciens Officiers, mais il en créa de nouveaux.

nouveaux. Le Chef qu'on ſe donna propoſoit ce qu'il jugeoit utile; & la multitude le confirmoit ou le rejettoit par ſes ſuffrages. La diſcipline fut mieux obſervée dans cette étrange République, qu'elle ne l'avoit été ſous les Généraux les plus célébres, ou ſous les Légiſlateurs les plus reſpectés.

Les mutins étant convenus d'un point fixe, dont ils ne s'écarterent point, s'approcherent d'Anvers; la Garniſon qui auroit pû les arrêter, leur ouvrit les portes & ſe joignit à eux. Ils marcherent enſemble ſous leurs drapeaux à la place d'armes, & menacerent la Ville du pillage, ſi on ne leur donnoit pas tout l'argent qui leur étoit dû. Ils dreſſerent même un Autel où ils jurerent en-

tre les mains de leur Aumônier de ne ſe jamais départir de la réſolution qu'ils avoient priſe, qu'ils n'euſſent auparavant obtenu la juſtice qu'ils demandoient.

Requeſens n'appaiſa la ſédition qu'en payant les troupes : il trouva dans la vente de ſa vaiſſelle, & dans les emprunts qu'il fit aux Marchands d'Anvers, de quoi acheter la tranquillité. L'idée qu'il avoit de ſa Nation lui fit croire, qu'il valoit mieux fournir aux mutins l'occaſion de réparer leur faute, que de la punir : il les envoya au ſiége de Leyde, que malgré toute leur valeur, il fallut lever. On croit que cet évenement malheureux avança ſes jours.

La mort du Grand-Commandeur arrivée en 1546, devint fu-

neſte aux Pays-Bas, qui ſe trouverent ſans Chef, & où il ſe forma trois partis. Celui du Prince d'Orange, que les Provinces de Hollande & de Zélande avoient mis à leur tête, & à qui elles avoient confié une autorité preſque ſouveraine. Celui des Flamands qui étoient irrités, que ſous prétexte de punir une partie de la Nation qui étoit revoltée, on eût dépouillé l'autre de ſes priviléges; ils dominoient dans le Conſeil d'Etat. Celui des Eſpagnols, qui étant tous ſoldats, & n'étant pas payés, ſe choiſirent un Général, ravagerent les campagnes, & pillerent les villes. Le premier étoit celui des rébelles, le ſecond celui des Etats, le troiſiéme celui de l'Armée.

Le Prince d'Orange saisit l'instant où les Espagnols étoient le plus odieux, pour réunir contre eux toute la Nation. Les Provinces firent entr'elles un traité d'union en 1546, qu'on appella *la Pacification de Gand*, où les rébelles furent admis, & où il n'y eut que la Province de Luxembourg qui refusa d'entrer. Les Espagnols y furent déclarés ennemis de l'Etat, & il y fut arrêté qu'on armeroit sans délai, pour les chasser des citadelles dont ils étoient les maîtres. Les Pays-Bas avoient commencé à devenir le théatre de la guerre civile, la plus cruelle dont on ait jamais entendu parler, lorsque Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, désigné Gouverneur géné-

ral, arriva dans le Luxembourg.

Ce jeune Prince étoit célébre en Europe par les victoires qu'il avoit remportées ſur terre & ſur mer, en Eſpagne & en Afrique contre les Mores, & contre les Turcs à Lépante. Il avoit du feu & de la douceur dans les yeux ; de la fineſſe & de la pénétration dans l'eſprit ; de la dignité & de l'agrément dans les manieres ; de la franchiſe & de la généroſité dans les procédés ; de la fidélité & de la conſtance dans ſes amours. Son courage étoit au-deſſus des plus grands périls ; ſa capacité au-deſſus des plus grands obſtacles, ſa fermeté au-deſſus des plus grands revers, ſon ambition au-deſſus des plus grandes places, ſon activité au-deſſus de tout. Il

étoit fier à l'égard des Grands, affable avec les ſoldats, libéral pour ſes courtiſans, homme de parole envers tout le monde.

Ces vertus ou ces talens, qui rendoient Dom Juan les délices de la Chrétienté, en firent la terreur des Flamands; ils craignirent un mérite trop éclatant, dont l'impreſſion pourroit influer ſur leur liberté. Ce jeune Prince à qui on fit entrevoir ces allarmes, n'oublia rien pour les diſſiper. A peine ſe fut-il rendu à Luxembourg, qu'il écrivit aux Etats pour leurs donner avis de ſon arrivée, & pour leur faire part de ſes pouvoirs & de ſes projets: il enchaîna en même temps la valeur ou le reſſentiment des Eſpagnols, & leur défendit de continuer les hoſtilités.

Les Etats ne voulurent point hasarder de réponse, sans avoir consulté le Prince d'Orange qui étoit retourné en Hollande. Il leur fit dire, *qu'il n'y avoit que deux partis à prendre : le premier, de ne pas reconnoître l'autorité de Dom Juan, & de ne pas exposer encore aux caprices d'un nouveau Maître, une liberté qui leur avoit coûté tant de sang : le second, de ne le recevoir qu'après qu'il auroit fait sortir toutes les troupes étrangeres, & qu'il auroit fait serment de maintenir tous les articles de la pacification de Gand.* Il ajoûta *qu'il valoit beaucoup mieux s'en tenir au premier, qui n'étoit pas sujet à autant d'inconvéniens que le second, parce que les Espagnols n'étoient pas scrupuleux sur l'article des promesses, & qu'ils étoient aussi infidéles à garder*

leur parole, que faciles à la donner.

Cette alternative tint quelque tems les esprits en suspens. Ils se déterminerent enfin à reconnoître Dom Juan pour Gouverneur, à condition qu'il ratifieroit la pacification de Gand, & qu'il délivreroit les Pays-Bas du joug des armées étrangeres. Le soin de porter cette résolution fut confié à Ischius, qui craignoit également de ne pouvoir s'acquiter de sa commission dans toute son étendue sans offenser le Prince, ni déguiser le sentiment des Etats sans se rendre coupable d'infidélité. *Voulez-vous*, lui-dit un de ses amis témoin de sa peine, *que je vous indique un moyen sûr de vous tirer de votre embarras, armez-vous d'un poignard; & lorsque vous serez seul avec Dom Juan,*

immolez-nous cette victime : les Etats récompenseront la main intrepide, qui les aura délivrés d'un tyran qui ne vient ici que pour tromper.

Ischius rejetta avec horreur un conseil qui peint d'un seul trait la haine des Flamands pour les Espagnols, & alla trouver le Prince qui ne parut pas s'offenser des conditions proposées par les Etats. Le vainqueur de Lépante se prêta à des arrangemens qui auroient été honteux, si la politique & les ordres du Roi Philippe ne les eussent annoblis. Il consentit à laisser au Conseil une autorité dont le bon usage auroit fait sa gloire, & à la sortie des troupes étrangeres dont la présence faisoit sa force & sa sûreté.

Les Espagnols eurent beaucoup

de peine à quitter les Pays-Bas. Les Flamands au contraire, qu'ils avoient vû tant de fois fuir devant eux, témoignoient une joie extrème de leur départ, & alloient en foule les attendre ſur les chemins pour les inſulter. Ils ſouffroient impatiemment ces affronts de la part d'un peuple qu'ils avoient toujours mépriſé. L'antipathie des deux nations parut alors plus que jamais; il fallut cependant que les Eſpagnols remiſſent toutes les citadelles entre les mains des Officiers Flamands nommés par les Etats, & ils ne le firent qu'avec une extrème répugnance.

Dom Juan avoit eſpére que les Flamands, gagnés par cette confiance, ſe relâcheroient inſenſiblement de leurs prétentions: il s'étoit

trompé ; & bientôt l'orgueil de ces rébelles qu'il s'étoit engagé *à étouffer dans leur beurre*, ſelon l'expreſſion du Duc d'Albe, laſſa ſa patience. Honteux d'un perſonnage qui ne convenoit ni à ſa naiſſance, ni à ſon caractère, ni à ſa place, Dom Juan ſurprit le Château de Namur, où les troupes Eſpagnoles qui étoient paſſées en Italie, eurent ordre de l'aller joindre, tandis que les Etats de leur côté appelloient à leur ſecours le Prince d'Orange, qui, non plus que les Provinces de Hollande & de Zélande, n'avoit jamais voulu entendre parler d'accommodement. La guerre commença alors entre les deux partis. Celui de l'autorité prévaloit par-tout ; ſes armes victorieuſes menaçoient la Flandre d'une

ruine totale, lorſque le poiſon immola le vainqueur aux ſoupçons & à la jalouſie de l'Eſpagne. Ce jeune Prince avoit oſé aſpirer autrefois à la Couronne de Tunis ; les vœux du Saint Siége l'avoient appellé depuis au Trône d'Angleterre ; il prenoit alors des meſures avec la ligue pour s'aſſûrer la ſouveraineté des Pays-Bas ; c'étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour pouſſer Philippe à la plus baſſe, à la plus cruelle, à la plus implacable vengeance.

La mort tragique de Dom Juan d'Autriche éleva au premier rôle un acteur admirable, qui n'avoit encore joüé qu'en ſecond, je veux dire, Alexandre Farneſe Duc de Parme. La jeuneſſe de cet homme

célébre n'avoit rien présagé de grand ; ſes premiers pas vers la gloire furent tardifs, mais rapides. De l'obſcurité d'un lâche & honteux repos, il paſſa avec une célérité qu'on n'imagine point, à l'éclat d'une réputation qui éblouit les yeux vulgaires, & qui étonne les cœurs magnanimes. Un viſage ouvert, des manieres aiſées, certain air de candeur qui trompoit juſqu'aux plus éclairés & aux plus défians, couvroit dans lui les ſecrets d'un caractère diſſimulé & enveloppé. Il mêloit avec tant d'art la douceur qui pardonne, & la ſévérité qui punit, qu'il étoit tout enſemble l'idole & la terreur des armées qu'il commandoit, & des peuples qu'il étoit chargé de ſoûmettre. Son ta-

lent fut égal à unir les ſiens & à déſunir les ennemis : ſes ſourdes pratiques, ſes intrigues cachées, ſes manéges politiques, étoient un flambeau favorable ou fatal qui allumoit à ſon gré l'amour ou la haine. Comme la modération étoit chez lui inſéparable de la victoire, & la douceur du commandement, il vint à bout de faire chérir l'eſclavage à des ames républicaines qui avoient goûté les plaiſirs de la liberté. L'Hiſtoire ne l'accuſe pas d'avoir jamais ſacrifié les occaſions à ſes plaiſirs, les ſoldats à ſa gloire, le devoir à ſon ambition : ami de l'ordre, il étoit dans tous les tems ce qu'il falloit être ; & il avoit ſur-tout le mérite de la circonſtance, qui eſt le plus rare & le plus précieux de tous les

mérites. Avant de rien arrêter, il demandoit, il ſouhaitoit même des conſeils: mais il étoit plus que ferme dans un parti lorſqu'il l'avoit pris; & on étoit sûr de ſa haine, quand on oſoit être alors d'un ſentiment différent du ſien. Son cœur étoit plus fort contre le ſuccès, qu'il ne l'étoit contre la diſgrace: il ne fut jamais corrompu par l'un, & il ſe laiſſa toûjours abbattre par l'autre. Il eut un ménagement aſſez rare pour ſon Souverain: ſa jalouſie & ſa défiance lui étoient connues: pour les ménager, il tempéra l'éclat de ſa gloire, & il diſſimula l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit des peuples. Sa maniere de faire la guerre étoit plus ſavante que hardie, plus raiſonnée que tranchante, plus

défenſive qu'offenſive : il ne procédoit dans ſes opérations militaires que par diſcuſſion, par ſyſtème, par démonſtration ; maniere lente, mais sûre, qui ne fait pas ordinairement les conquérans, mais qui fait les citoyens & les grands Capitaines. Ce Prince eut peu de défauts perſonnels : mais il eut ceux de l'Italie qui l'avoit vû naître, de l'Eſpagne où il fut élevé, des Pays-Bas où il faiſoit la guerre, & enfin du ſiécle où il vivoit.

Lorſque le Duc de Parme prit le timon des affaires publiques dans les Pays-Bas, l'Eſpagne n'y poſſédoit proprement que les Pays de Namur de Luxembourg, de Limbourg : tout le reſte étoit réuni contre elle, & ne ſe trouvoit par-

tagé

tagé que sur l'article de la Religion. Le nouveau Gouverneur fit adroitement valoir ce motif, pour ramener à l'obéissance, l'Artois, le Hainaut, la Flandre Françoise, & il attaqua avec succès les Provinces qui parurent plus affermies dans leur révolte.

Il eut à combattre dans ses expéditions le Prince d'Orange, dont les défaites continuelles n'avoient ni diminué l'audace, ni affoibli l'autorité: l'Archiduc Mathias frere de l'Empereur Rodolphe, que les rébelles avoient choisi pour leur Gouverneur par politique, & qu'ils renvoyerent par mépris; il n'avoit ni argent, ni troupes, ni capacité: le Prince Casimir fils de l'Electeur Palatin, que le goût des aventures

avoit conduit dans les Pays-Bas ; que l'orgueil y rendit inutile, & que le dépit en fit ſortir : le Duc d'Alençon, qui après avoir fait le perſonnage de rébelle en France, celui de duppe en Angleterre, finit par celui de tyran en Flandre.

Tandis que le Duc de Parme faiſoit des progrès rapides, & qu'il déconcertoit la rébellion juſqu'alors ſi audacieuſe, il vit borner ſes ſuccès par la Cour d'Eſpagne, qui ſe laiſſa perſuader, qu'il n'y avoit pour finir les troubles, qu'à faire ſortir toutes les troupes étrangeres des Pays-Bas. Cet ordre imprudent, dont il ne fut permis, ni d'empêcher, ni de ſuſpendre l'exécution, mit le comble aux fautes énormes, qu'avoit fait Philippe II. dans le

cours de cette ſanglante révolution. Il l'avoit en quelque ſorte préparée, en confiant d'abord à une femme & à un Prêtre déſarmés un Gouvernement, où l'autorité affoiblie & déteſtée avoit beſoin d'un appui ſolide, d'un Miniſtre qui eût la force en main. Ce premier faux pas fut ſuivi d'un autre : les eſprits rentrés d'eux-mêmes, dans une eſpéce de calme, pouvoient être entierement ramenés au devoir par une conduite douce ; & il leur donna un homme cruel, qui dans ſix ans de Gouvernement envoya dix-huit mille perſonnes ſur l'échafaut, & qui ſe reprochoit encore de n'en avoir pas fait périr davantage. Lorſque la guerre fut allumée de tous les côtés, & qu'elle ne pouvoit être heureu-

ſement terminée que par un Capitaine tel que le Duc d'Albe, ce grand Général fut obligé de céder ſa place à un honnête homme ſans talens & ſans expérience. La mort de Requeſens occaſionna, s'il ſe peut, un plus mauvais choix. On ne conteſtoit point à Dom Juan un mérite brillant, ſolide, & éprouvé: mais il avoit des vûes de fortune & des prétentions d'indépendance, qui ne s'accordoient pas avec la place qu'on lui faiſoit remplir. L'élévation du Duc de Parme pouvoit peut-être remédier à tous ces malheurs : mais Philippe fut encore trahi par ſa politique, lorſqu'il interrompit par le rappel des troupes Eſpagnoles le cours des exploits de ſon Général.

Le Prince d'Orange profita de ce tems de relâche pour mettre la derniere main à l'important ouvrage qui l'occupoit depuis environ vingt ans. Juſqu'alors les rebelles avoient mis le nom du Roi à la tête de leurs Ordonnances ; & ils n'avoient pû ſe réſoudre à ne pas tenir à leur Souverain, du moins par quelque formalité. Leur guide repréſenta ſi bien le danger & l'inconſéquence de cette conduite, qu'ils renoncerent publiquement à l'obéiſſance de l'Eſpagne, & dreſſerent l'Acte de leur liberté à Utrecht le 29 Janvier 1579. Cette Aſſemblée ſe trouva composée des Etats de Hollande, de Zélande, de Gueldres, de Friſe, & d'Utrecht, auxquels ſe joignirent depuis Over-

Confederation 1579.

Iſſel & Groningue. Cette union a été le berceau & la baſe fondamentale de la République des Provinces-Unies. Leur ſituation étoit alors ſi fâcheuſe, qu'elles ſe firent repréſenter ſous l'image d'un vaiſſeau ſans voile & ſans gouvernail, pouſſé au haſard par les flots, avec cette inſcription : *Incertum quò fata ferant.* Mais bien-tôt du ſein de tant d'orages devoit ſortir une puiſſante République, aſſez heureuſe pour naître, pour s'accroître, & pour s'affermir en moins d'années qu'il n'a fallù de ſiécles pour jetter les premiers fondemens des moindres Etats.

Pour fixer, s'il étoit poſſible, leur deſtinée, les Confédérés convinrent entr'eux de la forme de Gouver-

nement qui ſubſiſte encore aujourd'hui. L'union qu'on forma, reſſemble à celle de pluſieurs Puiſſances qui ſe liguent pour leur sûreté commune, ſans perdre leur Souveraineté ni leurs droits. Chaque Province, ſans ceſſer d'être une République indépendante, compoſe avec les ſix autres une même République, qui n'a qu'un ſeul & même intérêt. Les Etats-Généraux, compoſés des Députés de toutes les parties de la confédération, repréſentent la majeſté de l'Etat : mais ils n'en ſont ni les maîtres ni les arbitres. Ils ne peuvent rien arrêter que du conſentement des Etats de chaque Province, qui ne ſont en droit de le donner qu'après avoir obtenu celui des Villes. De cette ſorte

l'extérieur éblouïssant de la Souveraineté réside dans les Etats-Généraux, & l'autorité réelle & législative dans les seules Villes. Il est vrai que chaque Province s'est sagement dépouillée du droit de faire la guerre & la paix, & de conclurre des alliances particulieres : mais on s'est trompé en accordant la voix négative à chaque Ville ; si les deux tiers pouvoient conclure pour tout le corps, le Gouvernement en seroit plus sûr & plus fort. Ce sont les Provinces qui envoyent les Députés à l'Assemblée générale, & celles-ci en envoyent autant qu'elles jugent à propos ; cette liberté ne peut pas entraîner d'inconvénient, parce que les affaires s'y réglent, non par les suffrages des personnes, mais par

ceux des Provinces. La durée de la députation n'eſt pas uniforme. Quelques Députés ne le ſont que pour un an ; d'autres pour un plus long tems ; il y en a qui le ſont pour toute leur vie. Le Gouverneur, le Capitaine Général ni aucun Officier de Guerre n'ont ſéance dans les Etats-Généraux. Chaque Province y préſide une ſemaine par tour ; & c'eſt à celui des Députés qui précéde les autres de ſa Province, à qui l'on défére cet honneur. On crut devoir terminer tous ces arrangemens, par intéreſſer perſonnellement le Prince d'Orange à la conſervation de l'édifice qu'il avoit lui-même conſtruit : il fut élu Stadhouder.

GUILLAUME I.

Prince d'Orange, premier Stadhouder, Capitaine, & Amiral-Général en 1579.

LA dignité de Stadhouder n'eſt pas différente de celle de Gouverneur, & ces deux termes ſont ſynonimes. Guillaume l'avoit été de Hollande & de Zélande ſous Charles-Quint & ſous Philippe II. il continua à l'être ſans oppoſition dans les tems de troubles; & l'union d'Utrecht le revêtit du même titre dans les autres Provinces. Cet honneur ne fut pas un honneur ſtérile; & il y trouva les plus brillantes prérogatives. Les plus flatteuſes étoient,

1°. D'accorder grace aux criminels. 2°. D'être Préſident de toutes les Cours de Juſtice, & de faire mettre ſon nom à la tête de tous leurs Jugemens. 3°. De choiſir les Magiſtrats des Villes ſur quelques ſujets qu'on lui préſentoit : dans plus d'un lieu, il avoit même la diſpoſition entiere des Charges. 4°. D'envoyer en ſon nom & pour ſes intérêts des Plénipotentiaires dans les Cours Etrangeres, & de donner audience particuliere aux Ambaſſadeurs des Puiſſances Etrangeres auprès des Etats-Généraux. 5°. De procurer l'exécution des Décrets portés par la République. 6°. D'être arbitre des différends qui ſurvenoient entre les Communautés, les Villes ou les Provinces.

Outre le Stadhoudérat, Guillaume obtint les Charges de Capitaine & Amiral-Général, qui lui donnoient le commandement en chef des armées & des flottes de la République, avec la diſpoſition de tous les emplois qui en dépendoient; tous les Officiers de Guerre étoient obligés de lui prêter ferment, après l'avoir prêté aux Etats de la Province & au Conſeil d'Etat. Rien à l'armée ne lui faiſoit ſentir ſa dépendance de la République, que la préſence de quelques Députés qui l'accompagnoient, & ſans l'avis deſquels il ne devoit rien entreprendre de fort important. Ces trois grandes places ſont devenues depuis comme inſéparables.

Le Prince d'Orange ne joüit pas

long-tems paiſiblement de tant de faveurs. Les progrès rapides du Duc de Parme firent ſentir aux plus préſomptueux l'impoſſibilité de ſe ſoutenir avec les ſeules forces d'un Etat naiſſant. Ces eſprits républiquains auroient bien ſouhaité de trouver des ſecours déſintéreſſés : mais l'Europe n'en offroit point de ce genre ; & on ſe vit réduit à ſe donner au Duc d'Alençon, de l'aveu, à la perſuaſion même du Prince d'Orange. Guillaume ſe perſuada qu'il continueroit à régner, ſous le nom d'un jeune Prince ſans expérience, qui lui devroit ſa Souveraineté : eſpérance frivole ! De ſi grands ſervices excitent plutôt la jalouſie & la haine, qu'ils n'attirent la reconnoiſſance & l'attachement.

Le Duc d'Alençon fut proclamé Duc de Brabant, de Gueldre, & de Luxembourg, Comte de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Hainaut, de Frise, & d'Oweriſſel, Marquis d'Anvers, Seigneur d'Utrecht & de Malines : multitude de titres qui ne le rendoient pas plus puiſſant. En l'appellant à leur ſecours, les Flamands avoient moins ſongé à ſe donner un Maître, qu'à ſe ſervir de ſes forces pour n'en avoir aucun.

Le nouveau Souverain des Provinces-Unies paſſa en Flandre avec dix mille hommes de pié, & quatre mille chevaux. Son premier exploit fut de délivrer Cambrai aſſiégé par le Duc de Parme ; & enſuite il força Cateau-Cambréſis de ſe rendre à compoſition. Il eût fait de plus

grands progrès s'il eût reçû à tems des ſecours de ſon frere Henri III. qui ne l'eſtimoit point, ou des Etats du pays qui ſe défioient de lui.

Tandis que le foible Prince gémiſſoit ſur le malheur de ſa ſituation, ſes favoris auſſi méchans, mais plus hardis que lui, lui perſuaderent d'opprimer des ſujets qu'il ne pouvoit réduire, & de violer le ſerment qu'il avoit fait de conſerver leurs priviléges, puiſqu'ils n'obſervoient pas eux-mêmes celui qu'ils avoient fait de lui obéir. Il crut réaliſer la brillante chimere du Gouvernement deſpotique dont on l'avoit enivré, en ſurprenant à la fois ſept ou huit Villes importantes qui entraînaſſent la deſtinée de toutes les autres. Ce jour fut fixé au 18

Janvier 1583. L'entreprife réuſſit fur Dandermonde, Dunkerque, Dixmude, Aloſt, & Menin : mais elle manqua ſur Bruges, ſur Oſtende, & ſur Anvers.

Cette conſpiration rendit les François ſi odieux en Flandre, qu'on les auroit tous exterminés, ſi on n'avoit craint que le Duc qui tenoit des places ne les vendît aux Eſpagnols. Le Prince d'Orange conſulté ſur la ſituation où on ſe trouvoit, repréſenta qu'il n'y avoit que trois partis à prendre. Le premier, de ſe réconcilier avec l'Eſpagne en lui ſacrifiant leur haine, leurs ſuccès, & leur liberté. Le ſecond, d'oublier tout ce que la légereté, l'ambition, & la vengeance du Duc d'Alençon avoient déja cauſé de malheurs,

heurs, & de s'expofer à ceux qui en pouvoient naître. Le troifiéme de fe foûtenir avec les feules forces de l'Etat, & contre la puiffance de l'Efpagne, & contre le reffentiment des François; ce qui paroiffoit impoffible. Après qu'on eut pefé mûrement les inconvéniens de chaque parti, on fe détermina à fe raccommoder avec le Duc d'Alençon. A juger de la réconciliation par les évenemens qui la fuivirent, elle ne fut pas fincére de la part des Flamands. Inutilement le Prince d'Orange leur répéta cent fois, que dans les affaires capitales, les reffentimens devoient être fubordonnés à l'intérêt: il ne fut pas le maître de l'imagination des peuples qui confondoient dans leur efprit, au moins

dans leur cœur, les François & les Espagnols.

Le Duc ne tarda pas à pénétrer ces dispositions : elles le déterminerent à quitter un pays où il se voyoit l'objet de l'exécration publique. La France où il avoit passé ses jours à faire la guerre, sans la savoir, à se mêler dans les intrigues sans aucune finesse, à former des factions sans vûes & sans politique, le revit avec peine, & se consola aisément de sa mort qui fut violente & peut-être avancée.

Le Prince d'Orange le suivit de près au tombeau. Il fut assassiné en 1584, âgé de 51 ans, par Balthazar
1584. Gerard Franc-Comptois, qui n'avoit point de querelle personnelle à venger, & qui ne pouvoit être

animé que par l'or & les promeſſes de l'Eſpagne, ou peut-être par un fanatiſme qui fut malheureuſement à la mode dans ce tems-là. Les Eſpagnols étoient portés à faire des réjoüiſſances publiques à la mort d'un ennemi ſi acharné & ſi redoutable : mais le Duc de Parme avoit une idée trop juſte des bienſéances pour le ſouffrir. Il ſavoit que ces noires trahiſons ne faiſoient point d'honneur à l'Eſpagne ; & il empêcha qu'on ne donnât dans ſon camp aucune marque de joie pour un évenement qui le couvroit encore plus de honte, qu'il ne lui apportoit d'utilité.

Guillaume I. comptoit des Héros parmi ſes Ancêtres, & il les ſurpaſſa tous. Sans aſyle, il eut la har-

dieſſe de s'expoſer au reſſentiment d'un Prince violent & ſoupçonneux, qu'on caractériſoit par le nom odieux de *Démon du Midi.* Sans forces, il eut le courage d'attaquer la Puiſſance la plus formidable qui fût alors en Europe. Sans expérience, il eut l'habileté de triompher des plus grands Généraux qu'ait peut-être produits l'Eſpagne. Sans Conſeils, il eut l'adreſſe d'amuſer quelquefois la Nation la plus politique, & de ne s'en laiſſer jamais ſurprendre. Sans tréſors, il eut le ſecret de mieux payer ſes Soldats que les Maîtres du nouveau Monde, & d'attirer par-là ſouvent dans ſon camp leurs propres troupes. Sans autorité, il eut le bonheur de régner preſque deſpotiquement ſur des

cœurs altiers qui prodiguoient leur tranquilité, leur fortune, leur ſang pour éteindre la tyrannie. Perſonne ne ſut mieux que lui diſpoſer les eſprits à ce qu'il vouloit, ou les faire changer d'opinions; donner un tour favorable à un projet, ou le faire trouver abſurde; hâter les réſolutions, ou les tirer en longueur; prendre le caractère du lieu, du tems, de la circonſtance.

Après tout, le chef-d'œuvre du Prince Guillaume eſt d'avoir ſu perſuader aux peuples qu'il n'étoit occupé que de leur liberté, tandis qu'il ne travailloit qu'à devenir leur Maître. Toutes ſes démarches, quand on les ſuit avec attention, décelent viſiblement ſes projets, ſes vûes, ſa politique. C'eſt lui qui

prépara de loin la révolution, en introduisant ou favorisant de nouvelles opinions qu'il savoit être désagréables à la Cour de Madrid : c'est lui qui sous de frivoles prétextes souffla le feu des guerres civiles ; il fut le flambeau qui alluma de tous côtés la discorde : c'est lui qui divisa irréconciliablement les esprits & les cœurs, en formant & en exécutant le plan d'une guerre barbare : c'est lui qui successivement Luthérien, Catholique, Calviniste, & par-là même sans Religion, proscrivit le culte Romain comme l'unique lien par lequel on pouvoit tenir encore à l'Espagne : c'est lui qui par ses hauteurs, ses trahisons, ses conseils, renvoya tous les Princes étrangers, dont l'autorité lui faisoit ombrage :

c'eſt lui qui rompit trois fois les négociations ſi avancées, qui alloient terminer toutes les querelles. Tous ces pas vers la tyrannie lui avoient réuſſi ; & il touchoit peut-être au terme de ſes deſirs, quand un fer meurtrier termina ſes jours, ſon ambition, & ſes eſpérances.

MAURICE,

Prince d'Orange, ſecond Stadhouder, Capitaine & Amiral Général en 1587.

A la mort de Guillaume, les affaires ſe trouverent dans une confuſion horrible, où il les avoit jettées à deſſein. Il s'étoit toûjours flaté de les tirer de ce cahos, quand

il trouveroit quelqu'intérêt à le faire. Philippe II. crut devoir profiter de la consternation qu'un évenement si imprévu avoit répandu dans les Pays-Bas, pour faire jetter des propositions d'accommodement. Il avoit toujours pensé que l'aversion des Provinces-Unies pour la domination Espagnole étoit l'ouvrage du Prince d'Orange; & c'étoit autant par politique que par vengeance, qu'il avoit mis à prix la tête d'un ennemi si dangereux & si opiniâtre. Il croyoit éteindre la rébellion dans le sang du Chef des rebelles: mais il éprouva que la véritable disposition des esprits avoit échappé à sa pénétration & à sa sagesse. Envain pour appuyer la négociation, & pour en abréger les

lenteurs le Duc de Parme exécuta-t-il en peu de mois d'aſſez grandes choſes pour illuſtrer plus d'un Général, & pour faire la matiere de pluſieurs guerres; les Etats paroiſſoient réſolus à périr plûtôt qu'à reconnoître leurs anciens maîtres. Pour éviter ce joug, qui leur paroiſſoit le plus grand des maux, ils ſe déterminerent à ſe ſoumettre à une autre Puiſſance. On balança quelque tems entre les Anglois & les François: mais enfin la France dans le tems de ſa plus grande humiliation, parut préférable à l'Angleterre, qui étoit au comble de ſa gloire.

Henri III. ne ſavoit ni régner tranquillement ſur ſes peuples, ni ſemer la diviſion chez ſes ennemis,

ni préparer des évenemens, ni profiter de ceux qui se présentoient. Sa dissipation le rendoit incapable des affaires; & sa molesse, ennemi des périls & des inquiétudes de la guerre. Il étoit surchargé de sa Couronne, il refusa de l'agrandir d'une partie des Pays-Bas; & les vœux de tous les bons François furent étouffés par les clameurs des flateurs, & sur-tout par le désordre des guerres civiles qui commençoient alors à troubler la France. La ligue suscitée par la politique de Philippe II. conduite par l'habileté du Duc de Guise, fomentée par l'ambition de la Cour de Rome, exécutée par le fanatisme des Catholiques, força le Roi à refuser la proposition des Provinces confédérées. Les Hollandois

ayant perdu tout eſpoir de ce côté-là, tournerent leurs vûes vers l'Angleterre.

Eliſabeth, dont la conduite a toûjours été admirée de ceux-là mêmes qui avoient le plus d'intérêt à la décrier, régnoit alors dans cette iſle. Cette Princeſſe nommée le Roi Eliſabeth pour ſon courage, comme le Roi Jacques ſon ſucceſſeur fut appellé la Reine Jacques pour ſa foibleſſe, reçut d'abord les Députés des Etats aſſez froidement: ſoit qu'elle fût offenſée de n'être recherchée qu'après la France; ſoit qu'elle délibérât ſur le parti qu'elle prendroit; ſoit enfin que par des difficultés ménagées avec adreſſe, elle voulut ſe faire acheter plus chérement ſes bienfaits, elle ne déclara

que tard ſes intentions. Il lui parut dangereux d'accepter une Souveraineté, qu'il faudroit défendre & contre toutes les forces de l'Eſpagne, & contre l'ambition de ceux qui la lui offroient. Elle aima mieux accorder de l'argent & des troupes, & s'aſſûrer de la reconnoiſſance des Provinces-Unies, en exigeant la garde des trois ports de Hollande & de Zélande, qui étoient le plus à ſa bienſéance. Ces places furent depuis reſtituées pour trois millions. Le Comte de Leyceſtre, favori de la Reine, fut chargé de conduire ces ſecours.

Ce Seigneur avoit ſéduit le cœur d'Eliſabeth par une taille avantageuſe, un air grave & modeſte, une contenance aiſée & majeſtueuſe,

une phisionomie vive & ingénieuse, une adresse singuliere à tous les exercices, des manieres caressantes & affectueuses; & peut-être aussi par les services qu'il avoit été à portée de lui rendre durant les persécutions qui avoient éprouvé sa jeunesse. L'air de la Cour & une autorité presque souveraine corrompirent bientôt cet homme heureux, ou plutôt développerent son ame toute entiere.

La faveur de la Reine lui inspira de l'orgueil, & les bassesses des courtisans lui donnerent de la présomption. Il se crut également propre pour le cabinet & pour la guerre: mais il échoüa dans les affaires, parce qu'il étoit décrié du côté de la probité; & dans les armées, par-

ce qu'il manquoit de ſang-froid & d'expérience. Son étude ordinaire étoit d'approfondir les hommes : quand une fois il les avoit connus, il ſe défioit des honnêtes gens par goût & des méchans par réflexion. Il eut un talent ſingulier pour former des factions, pour les ſoûtenir ou les anéantir, ſelon qu'il les jugeoit contraires ou favorables à ſes intérêts. On lui a toûjours vû opprimer ſans ménagement ceux qui avoient de la complaiſance pour ſes volontés, & perdre ſans reſſource ceux qui oſoient ſoûtenir leurs droits. Son amitié & ſa haine étoient également dangereuſes : l'exil le délivroit de ſes amis que ſon inconſtance lui rendoit bientôt incommodes, & la mort terminoit

ordinairement la carriere de ſes ennemis. Pluſieurs, dit un Ecrivain contemporain, tomberent de ſon tems, ſans avoir ſu qui les avoit fait tomber; & pluſieurs moururent ſans connoître la main qui les faiſoit mourir. L'aſcendant qu'il avoit pris ſur Eliſabeth, mit toute l'Angleterre dans la néceſſité de rechercher ſa bienveillance, ou de craindre ſon reſſentiment. Comme la Cour étoit gouvernée par ſes intrigues, & que les Provinces l'étoient par ſes parens, il falloit ſe ſoutenir par ſa faveur, ou tomber par ſa haine. L'Hiſtoire l'accuſe d'avoir amolli ſa Nation par ſon luxe, de l'avoir familiariſée avec les injuſtices par ſes véxations; ſur-tout de l'avoir accoûtumée à l'eſclavage par les hom-

mages qu'il exigeoit. Il aſpira longtems à l'honneur d'épouſer la Reine. Lorſqu'il ſe vit déchû de ſes eſpérances, il ſe détermina à s'éloigner. Le commandement des troupes qu'on faiſoit paſſer en Hollande, lui parut propre à couvrir la diminution de ſon crédit, & peut-être auſſi à le rétablir.

L'expérience prouva que ce choix étoit très-mauvais. Honoré du titre de Gouverneur ſuprème, & d'une autorité ſupérieure à celle des Stadhouders, Leyceſtre ne ſe fit remarquer que par une fierté révoltante, une ambition ſans bornes, des perfidies multipliées. Il joüit peu de cette dignité, parce qu'il en étoit incapable, qu'il trahiſſoit les Etats, & qu'il vendoit leurs meilleures places.

Maurice

Maurice fils de Guillaume, fut mis à la tête des affaires dans ces circonſtances critiques. Revêtu du caractère de Gouverneur de quelques Provinces d'abord après la mort du Prince ſon pere, il fut fait Stadhouder, Capitaine, & Amiral général au départ du perfide & ſuperbe Anglois. On oublia d'abord par tendreſſe, & il fit bientôt oublier par ſes ſervices, qu'il n'avoit que vingt ans. Toutes les forces de l'Eſpagne terraſſées, & preſque détruites à Nieuport : une grande partie du Brabant & de la Flandre conquiſe : la République reconnue libre & ſouveraine par ſes anciens Maîtres : les Hollandois heureux dans l'intérieur de l'Etat par leur opulence, & redoutables au dehors par leurs for-

ces & par leurs alliances : trois victoires remportées en bataille rangée : trente-huit Villes priſes après une attaque réguliere : quarante-cinq Châteaux emportés d'aſſaut : douze plàces importantes délivrées d'un ſiége meurtrier ; tout cela n'eſt qu'une foible exquiſſe de ſa brillante adminiſtration.

Les ſuccès de ce grand homme furent tous glorieux, parce que tous furent difficiles. Il les remporta ſur un Duc de Parme, qui avoit paru auſſi ſavant dans les batailles que dans les retraites ; qui s'étoit toûjours maintenu dans la brillante poſſeſſion de combattre ou de ne combattre pas à ſon gré ; qui avoit gagné du côté de l'expérience, ce que les années lui avoient ôté de viva-

cité : ſur un Archiduc Albert, qui à la piété la plus tendre, à la douceur la plus inſinuante, à l'équité la plus rigide, qui lui avoient érigé des trônes dans tous les cœurs, joignit une capacité plus que médiocre, une valeur héroïque, une prudence conſommée : ſur un Spinola, le ſeul Général depuis Lucullus, qui ait ſû la guerre ſans l'avoir faite ; qui ait gagné des batailles ſans s'être trouvé à aucune ; qui ait formé admirablement des ſiéges ſans en avoir vû ; qui ait excellé dans la conduite des armées ſans avoir ſervi. On demandoit à Maurice quel étoit le premier Capitaine de l'Europe, il répondit que Spinola étoit le ſecond : réponſe ingénieuſe & un peu détournée, qui renferme deux jugemens

que je crois tous deux vrais.

La vie du Stadhouder fut une chaîne rarement interrompue de combats, de siéges, de victoires. Henri IV. disoit ordinairement *qu'après lui, il n'y avoit point de plus grand Capitaine au monde que le Prince Maurice.* Médiocre dans tout le reste, il posséda la guerre en grand maître, & la fit toûjours en Héros. Son camp devint l'école universelle de l'Europe : ses éleves ont soûtenu, & peut-être augmenté sa réputation. Comme Montecuculli, il possédoit l'art si peu connu des marches & des campemens : comme Vauban, le talent de fortifier les places, & de les rendre imprenables : comme Eugène, l'adresse de faire subsister de nombreuses Ar-

mées dans les Pays les plus ſtériles ou les plus ruinés : comme Vendôme, le bonheur de tirer dans l'occaſion du ſoldat plus qu'on a droit d'en attendre : comme Condé, ce coup d'œil infaillible qui décide du ſuccès des batailles : comme Charles XII. le moyen de rendre les troupes preſque inſenſibles à la faim, au froid, à la fatigue : comme Turenne, le ſecret, qui paroît s'être perdu, de ménager la vie de hommes. Au jugement du Chevalier Folard, Maurice fut le plus grand Officier d'Infanterie qui ait paru depuis les Romains.

L'ambition n'étoit pas moins héréditaire que le mérite dans le Sang d'Orange. Comme Guillaume, Maurice voulut vaincre plus pour lui que

pour la Patrie. Ses injuftes deffeins éclaterent après une longue diffimulation, à l'occafion de la paix qui fut propofée en 1607 entre les Efpagnols & les Hollandois.

Tout fembloit devoir rendre cet évenement néceffaire à la République. Quelques particuliers s'étoient enrichis pendant la guerre : mais l'Etat s'étoit obéré. La gloire des conquêtes qu'on avoit faites, avoit été chérement achetée par un fang précieux. L'Efpagne confentoit à reconnoître la liberté & l'indépendance des Provinces-Unies. On épargnoit enfin aux Etats la honte des premieres démarches, & on s'abbaiffoit à lui demander la paix.

Un Cordelier nommé Jean de Neyen, fut chargé d'entamer cette

importante négociation : il eût été difficile de faire un meilleur choix. Ce Religieux né dans Anvers, & originaire de Zélande, joignoit un grand ſens naturel à une expérience conſommée ; une douceur inſinuante à une gravité reſpectable ; une franchiſe hardie à une familiarité commode ; une éloquence ſéduiſante à des expreſſions ſimples ; les ſoupleſſes de la Cour au manége du Cloître ; le talent de s'accommoder à l'humeur des autres à l'avantage de n'en point avoir. On peut ajoûter qu'il avoit été nourri dans l'intrigue, qu'il connoiſſoit parfaitement les intérêts de l'Eſpagne, qu'il étoit d'une profeſſion qui le rendoit moins ſenſible aux rebuts inſéparables de l'affaire dont il étoit

chargé ; & pour dire quelque chose de plus, c'étoit le Négociateur le plus agréable qu'on pût envoyer aux Hollandois, puisque le Prince d'Orange l'avoit honoré de son estime & de son amitié.

L'adroit Cordelier ne tarda pas à s'appercevoir que le projet de faire la paix entre les deux Puissances étoit chimérique. On avoit des deux côtés des prétentions si opposées, & on étoit si peu disposé à les relâcher, qu'il parut plus raisonnable de se borner à une simple treve. Maurice craignit un évenement qui devoit diminuer son autorité, & qui pouvoit borner sa réputation. Pour prévenir, s'il pouvoit, ce malheur, il écrivit une lettre circulaire, où étoient exposés avec beaucoup d'art,

les motifs qu'avoient les Provinces-Unies de continuer la guerre. D'un autre côté, il fit répandre par ses émissaires des libelles sanglans, où la politique des Espagnols étoit traitée de perfidie, leurs conquêtes de brigandage, leur zéle de fanatisme, leurs traités de piéges. On leur réprochoit de regarder comme nuls les contrats qui se font entre les Sujets & les Souverains ; de n'avoir député pour traiter de la paix que des Italiens qui comptent pour rien une trahison, ou des Moines qu'il est aisé de désavoüer ; & d'avoir travaillé à corrompre le Greffier des Etats, par un présent de cinquante mille écus. Ces odieuses imputations auroient fait aisément impression sur des corps encore ul-

cérés, ſi le grand Penſionnaire & ſes amis n'euſſent arrêté le mal dans ſa ſource.

Barneveld, le plus grand Magiſtrat qui ait jamais gouverné les Provinces-Unies, avoit l'air noble & aſſûré; une éloquence qui tenoit plus de l'oracle que du déclamateur; toute l'expérience que donnent les grandes affaires & les longues réflexions; un génie également propre au commerce, aux finances, aux négociations; l'art de preſſer les affaires ſans empreſſement, & de les reculer ſans indolence; un talent ſingulier pour pénétrer les ſecrets d'autrui en cachant les ſiens; le mérite d'avoir entrepris de rétablir le crédit de ſa patrie, & le bonheur d'y avoir réuſſi; ce coup d'œil qui

diſtingue ſi heureuſement un homme ſupérieur d'un homme ordinaire. Il étoit ennemi de l'injuſtice, de la brigue, des partis, des nouveautés même utiles. C'étoit un Romain : on lui connoiſſoit la vertu des Fabricius, des Catons ; il en montra la fermeté.

Maurice, qui ſavoit à quel point le grand Penſionnaire étoit citoyen, n'avoit pas ſeulement ſongé à le gagner : il eſſaya inutilement de le détruire ; & il ſe vit réduit à tenter de l'intimider. On fit arriver juſqu'à lui un billet, par lequel on le menaçoit d'une mort cruelle.

Barneveld, qui étoit un politique également hardi & ruſé, ſut tirer parti de la haine de ſes ennemis. Ayant diſpoſé ſes partiſans à le ſoû-

tenir, il entra dans l'Aſſemblée des Etats, y fit la lecture de l'écrit ſéditieux qu'on lui avoit remis; déclara qu'il étoit diſpoſé à quitter le timon des affaires, puiſque ſon autorité ſervoit de prétexte aux mécontens pour troubler l'Etat; demanda la permiſſion de ſe retirer: & ſans attendre de réponſe, il ſortit de la ſalle, pour donner le tems de délibérer.

Cette retraite cauſa un murmure univerſel dans l'Aſſemblée: ſes amis qui étoient préparés à cette ſcene, en profiterent avec beaucoup de dextérité; & ſes ennemis, dans la ſurpriſe que leur cauſoit une démarche ſi imprévûe, ſe joignirent aux autres, pour blâmer les perſécuteurs de ce grand Magiſtrat. Dans la cha-

leur même de l'évenement, on lui députa les principaux membres des Etats, pour le conjurer de ne pas abandonner dans une conjoncture si difficile, une République, qu'il avoit tant de fois soûtenue par ses conseils.

Barneveld, qui n'avoit fait cette démarche que pour s'attirer cette priere, rentra dans l'Assemblée; & prenant un ton de maître, qu'il auroit évité dans un autre tems, il fit un tableau si pathétique des horreur de la guerre & des charmes de la paix; il représenta si bien les dangers de l'une, & la nécessité de l'autre, que six Provinces se rendirent sur le champ à son sentiment. Il n'y eut que la Zélande, qui, aveuglée par les intérêts de ses armateurs, &

par ceux du Prince Maurice, continua de s'oppofer vivement à la treve, fans vouloir feulement écouter à quelles conditions on la propofoit.

Cette oppofition embarraffa extrèmement les Etats, parce qu'il étoit porté dans le traité d'Union fait à Utrecht en 1579, que l'on ne mettroit bas les armes que du confentement unanime des Provinces ; & que quand elles fe trouveroient d'un avis contraire, la conteftation feroit terminée par le fentiment particulier du Stadhouder ; ce qui étoit remettre juftement la décifion de la treve au Prince Maurice, qui ne cherchoit qu'à prolonger la guerre.

Les efprits s'échauffoient fur cet-

te difficulté. Six Provinces choquées de ce que ſous prétexte de cet article de l'union, une ſeule vouloit leur donner la loi, murmuroient hautement, & menaçoient de ſe porter aux dernieres extrémités; lorſque Jeannin & Spenſer, Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre, avertis de cette diviſion, ſe rendirent à l'Aſſemblée. Après avoir fait l'éloge de la concorde, & montré les dangereuſes ſuites des diviſions, ces deux habiles Négociateurs tomberent ſur le Traité d'Utrecht, & ils firent obſerver aux Zélandois, que dans le tems du Traité ſur lequel ils s'appuyoient, il n'étoit pas queſtion de faire une paix ou une treve propre à maintenir leur liberté, mais qu'il s'agiſſoit de ſe ſoûmettre à la domination de

leur ennemi : que quand cette loi s'interpreteroit ſuivant leur penſée, le ſalut de l'Etat, qui eſt la ſouveraine des Lois, demandoit dans cette conjoncture, ou l'abrogation ou la diſpenſe de celle qu'ils alléguoient : que quand même la néceſſité de s'accommoder avec l'Eſpagne ſeroit douteuſe, il convenoit que le moindre nombre cédât au plus grand, pour éviter des diſſenſions qui entraînent toujours la ruine des Républiques. Ils finirent par déclarer de la part des Rois leurs Maîtres, qu'il falloit conſentir à la treve, ou renoncer à leurs ſecours ; & peut-être à leur amitié.

Ces dernieres paroles frapperent les Zélandois : s'ils ne furent pas ſuffiſamment perſuadés pour concourir

courir à la paix, ils furent aſſez intimidés pour ne la plus traverſer: leur réſolution fut que leurs Députés aſſiſteroient aux Conférences, ſans apporter nul obſtacle, ni ſans donner leur conſentement à tout ce qui ſeroit conclu. Alors les négociations allerent extrêmement vîte: on conclut en 1609 une treve pour douze ans; & l'indépendance des Provinces-Unies, ſi long-tems diſputée, fut enfin reconnue dans toute l'Europe.

Quarante-deux ans d'une guerre opiniâtre n'avoient pas été capables d'éteindre l'amour de la paix dans l'eſprit des peuples. Ils ſe livrerent tous à une joie immodérée; & il n'y eut peut-être que celle du Stadhouder qui fut ſuperficielle &

diſſimulée. Ce Prince regardoit la treve comme le plus grand obſtacle qu'on pût oppoſer aux deſſeins ſecrets qu'il avoit formés d'aſſujettir les Provinces. Le refus que les Etats de Hollande & de Zélande aſſemblés à Dorf avoient fait autrefois à Guillaume I. de la Souveraineté, ne faiſoit aucune impreſſion ſur lui ; il croyoit que ſon pere avoit manqué de réſolution, ou que le tems lui avoit manqué. L'aſcendant que des ſervices eſſentiels & multipliés avoient donné à Barneveld ſur les eſprits, l'effrayoit beaucoup davantage.

Ces deux grands hommes avoient vécu long tems dans une liaiſon intime : le grand Penſionnaire l'avoit formée par ſes bienfaits, & le Stad-

houder en avoit reſſerré les nœuds par ſa reconnoiſſance : l'union de leurs talens, du phlegme de l'un dans le cabinet, de l'activité de l'autre dans les armées, avoit donné à la République un éclat dont le ſouvenir durera peut-être plus que la République même. Cette heureuſe harmonie dura juſqu'à ce que l'ambition du dernier en rompît les brillans accords. Ils uſerent pourtant tous les deux de diſſimulation durant quelques années : Barneveld, dans l'eſpérance de ramener le cœur de Maurice à la probité ; & Maurice, dans l'eſpérance de corrompre l'intégrité de Barneveld. La concluſion de la treve développa ces deux ames toutes entieres : le grand Penſionnaire montra en la procurant, qu'il

préféroit les intérêts de ſa patrie à ceux de la Maiſon d'Orange : & le Stadhouder en la traverſant, qu'il avoit d'autres vûes que celles du bien public. Ce dernier comprit alors mieux qu'il n'avoit fait encore, qu'avant de penſer à l'exécution de ſes pernicieux projets, il lui falloit ou gagner ou perdre le ſeul homme qui en pouvoit empêcher ou aſſûrer le ſuccès. Avant de recourir à la violence, on crut devoir eſſayer les careſſes ; & voici comment on s'y prit.

Louiſe de Coligni, fille de l'Amiral de France, avoit épouſé le Prince d'Orange Guillaume I. après la mort de ſa troiſiéme femme. Maurice qui avoit toujours bien vécu avec elle, lui ouvrit ſon cœur, & la

pria de ſonder celui du grand Penſionnaire. Pour lui faire goûter ſes projets d'élévation, & l'engager à les appuyer fortement auprès de Barneveld, il lui repréſenta qu'elle-même avoit le principal intérêt dans cette affaire; parce qu'ayant abſolument renoncé au mariage, Frédéric-Henri, le ſeul fils qu'elle eût eu de Guillaume, hériteroit de toute l'autorité qu'auroient acquiſe ſes prédéceſſeurs, & la tranſmettroit à ſes deſcendans.

La Princeſſe éblouïe par l'eſpérance de voir la tête de ſon fils unique ornée d'une Couronne, ne balança pas à ſe charger du rôle qu'on lui préſentoit: elle eut le courage de demander au meilleur des Citoyens ſon ſuffrage pour anéantir

tous les droits de la liberté. Barneveld, qui étoit toûjours prudent & ſincére quand il falloit l'être, ne fit point de difficulté d'inſtruire cette Princeſſe de ſes ſentimens. Il lui proteſta, „ qu'il ne ſouhaitoit rien „ avec plus d'ardeur & de paſſion, „ que la gloire & l'agrandiſſement „ de la Maiſon d'Orange: qu'il ré- „ pandroit volontiers ſon ſang, pour „ lui procurer une élévation fondée „ ſur la vertu, & accompagnée d'uti- „ lité; mais il ajoûta que Maurice, „ en ſouhaitant la ſouveraineté des „ Provinces-Unies, travailloit viſi- „ blement à ſa ruine. Les raiſons ſur „ leſquelles il ſe fonda, étoient, que „ les Hollandois & les autres peu- „ ples confédérés avoient le cœur „ trop Républicain pour aſſervir

„ leur volonté à la volonté d'autrui :
„ qu'ayant renoncé à l'obéiſſance
„ d'un Roi très-puiſſant , ils ſe ré-
„ ſoudroient difficilement à ſubir le
„ joug d'un Prince particulier : que
„ la crainte des armes de l'Eſpagne
„ leur avoit fait rechercher autre-
„ fois des Maîtres étrangers ; mais
„ que les procédés du Duc d'Alen-
„ çon les avoient guéris pour toû-
„ jours de l'envie de ſe donner des
„ Souverains : que le ſouvenir de la
„ mort des Comtes d'Egmont & de
„ Horn , de l'entrepriſe d'Anvers ,
„ de la barbarie du Duc d'Albe &
„ de ſes ſucceſſeurs, leur faiſoit haïr
„ juſqu'à l'ombre du pouvoir deſ-
„ potique : que depuis que la publi-
„ cation de la treve avoit aſſûré la
„ paix & la liberté, on ne pourroit

„ hasarder de troubler les douceurs
„ de l'une ou de l'autre, sans s'ex-
„ poser manifestement à être la vic-
„ time de la fureur du peuple : que
„ les trois Charges dont étoit revêtu
„ le Prince Maurice, lui donnoient
„ autant d'autorité, qu'en avoient
„ eu les anciens Comtes de Hollan-
„ de, les Duc de Bourgogne, &
„ l'Empereur Charles-Quint lui-
„ même : qu'il devoit se faire un
„ plaisir d'entendre dire à toute heu-
„ re, qu'*il falloit augmenter les pen-*
„ *sions & les honneurs du Prince, qui*
„ *exposoit continuellement sa personne*
„ *pour le salut public*; mais que si une
„ fois il prenoit l'odieux nom de
„ Maître, on lui envieroit jusqu'aux
„ livrées de ses valets. „
Barneveld voyant l'impression que

faisoient ses raisonnemens sur la Princesse, ouvrit les Annales de Hollande pour appuyer ce qu'il venoit de dire, par l'histoire de ce qui s'étoit passé. Il lui fit voir avec surprise, qu'il n'y avoit presque point eu de Comte, contre lequel ses sujets n'eussent conspiré ; qu'un grand nombre avoit été attaqué jusques dans leurs places fortes ; plusieurs détrônés, quelques-uns même mis à mort.

La Princesse fut si frappée de ce qu'elle venoit d'entendre, qu'elle n'oublia rien pour guérir le Stadhouder de son ambition, & pour l'engager à ne plus penser à une entreprise qui lui deviendroit funeste, quand même le succès en feroit heureux. Tant de modération ne se

trouva pas du goût de Maurice ; il n'avoit pû arriver au Trône par la faveur, il médita de s'en frayer le chemin par le ſang du grand Penſionnaire. Cette démarche étoit critique, mais elle étoit devenue indiſpenſable. Il rechercha les envieux du mérite ou de l'autorité de ce grand homme ; & l'occaſion de mettre en mouvement ſa cabale ne tarda pas à ſe préſenter.

Deux Théologiens de l'Univerſité de Leyde, diviſoient alors la Hollande par la hardieſſe ou la nouveauté de leurs ſentimens. Gomar anéantiſſoit les droits de la liberté ; Arminius affoibliſſoit les droits de la grace. Le premier faiſoit Dieu auteur du péché ; le ſecond donnoit à l'homme tout le mérite des

bonnes œuvres. L'un ſoutenoit ce qu'il croyoit être le pur ſentiment de Calvin ; l'autre défendoit ce qu'il penſoit être conforme à la raiſon. Tous deux étoient vifs, enthouſiaſtes, factieux : ils vouloient ſe donner tous deux le relief d'être chefs de parti, & ils réuſſirent. Leurs opinions enſevelies d'abord dans la pouſſiere de l'école, partagerent bien-tôt les Egliſes, les Colléges, les Conſiſtoires. La contagion devint générale ; & le public peu, ou point du tout inſtruit de ces matieres, ſuivit aveuglément le parti du Miniſtre qu'il connoiſſoit, ou qu'il aimoit le plus.

Les Etats-Généraux qui connoiſſoient le génie des Théologiens, craignirent les ſuites de ce fanatiſ-

me. Une conférence publique leur parut propre à rapprocher les esprits : elle les aigrit davantage. Les noms odieux de Gomaristes & d'Arminiens y prirent naissance, & devinrent le signal d'une haine générale & implacable. Qu'on juge de la violence de cette passion, la Réligion en étoit la source.

Il est des occasions, où les hommes les plus modérés sont forcés à embrasser un parti, pour n'être pas en butte aux deux cabales. Réduit à cette triste nécessité, Barneveld, soit conviction, soit tempérament, soit raison, se déclara pour les Arminiens, qui étoient tolérans. Maurice, à qui tous les cultes étoient indifférens, mais qui ne vouloit pas être de celui du grand Pensionnaire,

ſe tourna vers les Gomariſtes, plus turbulens, parce qu'ils étoient dogmatiques. Le vrai zéle n'inſpire pas plus d'activité que l'ambition en communiqua au Stadhouder. Careſſes, places, promeſſes, penſiòns, tout fut prodigué aux Profeſſeurs, aux Miniſtres, aux Magiſtrats, qui ſe déclaroient pour lui : ce furent là les argumens qui affoiblirent la faction oppoſée. Quand Maurice vit ſa partie aſſez bien liée, il fit demander une condamnation ſolemnelle des Arminiens par le Roi d'Angleterre qui la ſouhaitoit, & qu'on n'étoit pas en ſituation de déſobliger impunément.

Ce Monarque, que Henri IV. appelloit par dériſion *Maître Jacques*, aimoit mieux éclairer l'uni-

vers que de le vaincre, & voulut faire le Théologien où il ne s'agiſſoit que de politique. Il eut le plaiſir ſingulier d'avoir procuré le Synode de Dordrecht, où les Gomariſtes, comme les plus forts, accablerent d'anathèmes leurs adverſaires. Ces foudres ne firent pas grand mal par eux-mêmes aux coupables : mais ils fournirent l'occaſion de les accabler. Sous prétexte de faire exécuter les décrets de l'Aſſemblée, le Stadhouder parcourut l'épée à la main les ſept Provinces-Unies, & y deſtitua, empriſonna, exila tout ce qu'il avoit intérêt à croire & à trouver Arminien. Barneveld fut la derniere victime qu'il immola : il fit condamner à mort le pere de la Patrie, comme *deſtructeur de la Réligion.*

Deux fils de ce grand homme, René & Guillaume de Barneveld, formerent depuis le projet de punir ce lâche attentat. Outre le desir de venger leur sang, ils se flattoient d'assûrer la liberté de leur patrie, en terminant les jours de l'ambitieux qui vouloit l'asservir. Les chefs de la conspiration n'avoient pas assez de génie pour la conduire, ni les conspirés un courage assez réfléchi pour l'exécuter. Elle fut découverte: Guillaume & une partie des coupables, trouverent leur salut dans la fuite: Réné fut pris & condamné à mort On engagea Madame de Barneveld à implorer la clémence du Prince Maurice, que sa qualité de Stadhouder mettoit en droit d'annuler l'Arrêt. Je m'étonne, lui dit

lâchement le Prince, que vous fassiez pour votre fils, ce que vous avez refusé de faire pour votre mari. La Dame qui sentit toute l'indécence de ce discours, reprenant son caractère ferme & hardi, lui répartit avec mépris : *Je n'ai pas demandé grace pour mon mari, parce qu'il étoit innocent : mais je la demandois pour mon fils, parce qu'il est coupable.*

Maurice fut cruel & vindicatif inutilement : la mémoire du grand Pensionnaire reprit bien-tôt le dessus. Chacun avoit honte d'avoir concouru à abréger des jours précieux, qui ne couloient que pour le bien public. L'auteur d'un si noir complot fut universellement détesté ; & on ne vit plus dans le bouclier de la République, que l'assassin

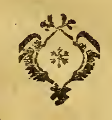
l'assassin du vertueux Barneveld.

Trois raisons se joignirent à l'indignation publique, pour écarter le Prince de la Souveraineté. 1°. Les Gomaristes sur lesquels il avoit compté, montrerent peu de reconnoissance. Ils savoient, qu'en les protégeant, Maurice n'avoit pensé qu'à ses intérêts : il avoit servi à leur élévation ; ils avoient servi à sa vengeance ; ils jugeoient à propos de s'en tenir là. 2°. La France qui avoit toujours eu de la tendresse pour la République, qu'elle régardoit comme son ouvrage, voulut finir les divisions qui la déchiroient. Elle avoit parlé en faveur de Barneveld, dont l'intégrité, la capacité, le zele lui étoient connus. Maurice rejetta avec hauteur la médiation

de cette Couronne ; & Louis le Jufte, qui comprit le motif d'un procédé ſi odieux, ne lui laiſſa pas ignorer, que s'il attentoit à la liberté publique, elle trouveroit en lui un appui. 3°. Le Stadhouder eſpéroit beaucoup, & preſque tout, de l'Electeur Palatin ſon neveu, que la rébellion venoit d'appeller au Thrône de Bohême. *Ce Roi de neige*, ainſi appellé, parce que ſa Royauté ne dura qu'un hyver, ſe vit chaſſer de ſes Etats héréditaires, & réduit à mendier un aſyle auprès de ce même Maurice, qu'il devoit un jour couronner. Les autres Princes Proteſtans d'Allemagne, frappés du même coup qui avoit abbattu Frédéric, n'eurent garde, quelques promeſſes qu'ils

eussent faites, de se dépouiller, en faveur de l'ambitieux Stadhouder, de leurs forces, qui suffisoient à peine à leur propre conservation.

Tant d'obstacles porterent le désespoir dans le cœur de Maurice : il ne compta plus que des jours tristes, chagrins, languissans. Il s'étoit familiarisé avec l'idée d'une Couronne ; & il ne sut pas gagner sur lui de savoir s'en passer. La mort seule, qui ne tarda pas à venir, mit fin à ses inquiétudes.



FREDERIC-HENRI,

Troisieme Stadhouder, Capitaine & Amiral Général en 1625.

LE Prince Maurice ne s'étoit jamais marié; ainsi il laissa Frédéric-Henri son frere, héritier de ses biens & de ses titres. Les peuples qui n'étoient pas encore bien remis des allarmes qu'ils venoient d'éprouver, étudierent avec attention le caractère du nouveau Stadhouder, pour savoir ce qu'en devoit espérer ou craindre la République. Ce Prince n'étoit pas dissimulé: on s'apperçut aisément qu'il étoit né sans beaucoup de penchant au vice, sans beaucoup d'inclination à la vertu.

Arminiens, Gomariſtes, Catholiques, Calviniſtes, tout lui étoit égal, parce qu'il étoit plus honnête-homme que devot. Il avoit l'eſprit plus droit que vif, le ſentiment plus tendre que haut, l'humeur plus tranquille que remuante, le cœur plus modéré qu'ambitieux. Maurice avoit fait l'impoſſible pour donner l'eſſor à cette ame; il n'y avoit réuſſi qu'imparfaitement. Les vices & les vertus ne font que peu de progrès où il eſt néceſſaire qu'on les inſpire. Ce n'eſt pas que Frédéric-Henri n'eût adopté les idées de ſon frere, mais rélativement à ſon naturel. Il ſouhaitoit de monter ſur le Trône, mais il vouloit y être placé par les occaſions. Il ne perdoit pas de vûe les projets de ſa Maiſon, mais il

n'étoit pas d'humeur à leur ſacrifier ſa tranquillité. Il étoit trop prudent, ou trop pareſſeux, pour ſacrifier à une Souveraineté incertaine, une vie agréable & une fortune toute faite, dont il joüiſſoit. Il n'avoit qu'une paſſion, & peut-être qu'un talent, c'étoit celui de la guerre. Les exemples de valeur qu'il avoit reçus de ſes ancêtres, il les tranſmit à ſes deſcendans. Rival aſſez long-tems de Maurice, il fut enfin ſon ſucceſſeur, & fit douter aux ennemis de la République, s'ils n'avoient pas perdu à la mort de ce grand Capitaine.

Ces illuſtres freres qui firent dans leur tems plus de bruit que tous les Rois de l'Europe enſemble, réunirent tous deux des choſes aſſez ra-

res : une naiſſance qui les appelloit aux premieres places ; des circonſtances qui les y placerent ; un mérite qui les diſtingua ; un bonheur qui les y fit réuſſir ; un caractère qui les y fit adorer ; un changement de fortune enfin qui, ſur la fin de leurs jours, éprouva leur conſtance & développa leur ame toute entiere. Ils joüerent à peu près le même rôle, mais avec des talens différens.

Maurice étoit né grand Capitaine ; & Frédéric le devint. Le premier étoit fier, mais d'une fierte noble & utile : il ſe plaiſoit à former des guerriers habiles, aſſûré qu'il ne pourroit jamais être obſcurci ni ſupplanté : le ſecond étoit modeſte, mais d'une modeſtie baſſe & nuiſible ; il regardoit trop aiſément com-

me des rivaux des hommes qui lui étoient inférieurs, & les écartoit. L'un avoit le cœur grand & généreux, l'esprit élevé & pénétrant : l'autre se distinguoit davantage par la douceur & la bonté de ses sentimens, que par la justesse & la régularité de ses idées. L'aîné inquiet, parce qu'il étoit ambitieux, cherchoit à tout brouiller pour trouver plus de facilité à tout assujettir : le cadet, content de sa situation, travailloit à tout réunir pour joüir tranquillement de ce qu'il avoit. Celui-ci prétendoit tout emporter d'autorité ; ses prieres mêmes étoient des commandemens : celui-là préféroit d'obtenir les choses par l'insinuation ; il n'ordonnoit pas, il prioit. D'un côté l'on voyoit un vi-

ſage inquiet, un air agité, des paſſions fortes & véhémentes: de l'autre, une ſérénité que rien ne troubloit, des travaux ſans empreſſement, du repos même juſques dans l'action, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. On étoit forcé d'admirer dans l'un tous les talens d'un Conquérant: on aimoit à louer dans l'autre les vertus de la ſociété. Au jugement de tout le monde, Maurice étoit un plus grand homme : mais Frédéric-Henri étoit plus aimable.

Les premiers jours de l'adminiſtration du nouveau Stadhouder ne furent pas heureux. Il ſe détermina à tenter le ſecours de Breda, dont le ſiége avoit été formé ſous ſon prédéceſſeur. Spinola qui avoit pour maxime de ne pas attendre un en-

nemi dans des lignes, chargea un de ſes Lieutenans de la défenſe de ſa tranchée, & il marcha à la tête de trente mille Eſpagnols au devant des troupes de la République. Frédéric-Henri fut déconcerté par cette audacieuſe manœuvre : le caractère plutôt réſervé que téméraire de ſon rival, lui en impoſa ; il le crut plus fort qu'il n'étoit, & il s'éloigna, quoiqu'à regret, de la place, dont les défenſeurs, après de nouveaux prodiges d'intelligence & de valeur, furent enfin forcés à ſe rendre.

La perte de Breda, qui appartenoit en propre à la Maiſon d'Orange, n'eut pas les ſuites funeſtes qu'on en devoit craindre. L'épuiſement de la Monarchie Eſpagnole borna deux

ans entiers les victorieux à une guerre purement défensive ; & le rappel de Spinola qui fut l'ouvrage de la jalousie, mit les Hollandois en état de faire peu de tems après une guerre heureusement offensive.

Frédéric-Henri profita en grand Capitaine, de l'ascendant qu'il sut prendre sur les médiocres Généraux que la Cour de Madrid eut à lui opposer. La crainte qu'il leur inspira, les empêcha de hasarder des batailles : mais elle lui facilita la prise de beaucoup de Villes. Les annales des siécles offrent peu de Conquérans, qui comptent parmi leurs exploits trois siéges aussi importans que ceux de Bois-le-Duc, de Mastricht, & de Breda. La premiere de ces places, communément appellée *la Pucelle*

du Brabant, parce qu'elle n'avoit jamais été prise, quoiqu'elle eût été souvent assiégée, fit une défense digne du nom qu'elle portoit, du Gouverneur qui la défendoit, & du Prince qui l'assiégeoit. Elle ne se rendit aux Hollandois, qu'après avoir épuisé tout ce que la situation, l'art, le génie, la valeur, presque le désespoir, fournissent d'armes pour se défendre.

Mastricht étoit d'une si grande conséquence pour les Espagnols, qu'ils ne devoient rien oublier, & qu'ils n'oublierent rien en effet pour la conserver. Si d'un côté la réputation de la place & de Frédéric-Henri, attiroit dans le camp des assiégeans les braves de divers Etats, qui vouloient se former aux armes;

de l'autre, les aſſiégés pouvoient compter ſur toutes les reſſources d'un Etat puiſſant, & de ſes Alliés. Après divers évenemens différemment honorables pour les deux partis, la Ville fut priſe par le Général Hollandois, à la vûe de trois armées venues pour la ſauver; de Flandre, ſous le Marquis de Sainte-Croix; du Palatinat, ſous Dom-Gonçales de Cordoue; & d'Allemagne, ſous le Comte de Papenheim.

La réduction de Breda fut auſſi difficile & plus utile: elle rétablit la ſûreté du Commerce ſur la côte de Zélande, & ſur les frontieres de la Hollande. Elle délivra un pays aſſez étendu des incurſions des Garniſons Eſpagnoles: elle rétablit la liberté de la navigation ſur le Wa-

hal, la Meuſe, & les bouches de l'Eſcaut. Elle couvrit le vainqueur d'une gloire ſupérieure à celle qu'avoit acquiſe le Prince Maurice en la prenant ſur les Eſpagnols, & le Marquis de Spinola en la reprenant ſur les Hollandois; parce qu'il n'y employa ni la ruſe comme le premier, ni les longueurs d'un blocus & les horreurs de la famine comme le ſecond.

Les victoires de Frédéric-Henri avoient moins d'éclat que d'utilité. Ce ſage Prince conſervoit juſques dans ſes triomphes un air de modeſtie & de ſimplicité, qui empêchoit les Eſpagnols de voir l'étendue de leurs déſaſtres, & preſque de la ſoupçonner. Il évitoit avec tant de ſoin de les humilier par des hauteurs, ou

de les aigrir par des railleries, qu'ils oublioient aiſément leurs defaites paſſées, & ne ſe précautionnoient guère contre celles qui les menaçoient. Raſſûrés par la modération réelle ou apparente du Stadhouder, ils croyoient que chaque perte qu'ils faiſoient ſeroit la derniere; & cette perſuaſion étoit la cauſe & comme le garant de nouveaux malheurs. Les affaires de l'Eſpagne étoient ruinées dans les Pays-Bas; & on ne ſoupçonnoit pas qu'elles fuſſent en péril: le maſque tomba enfin. La Cour de Madrid apperçut toute l'horreur de ſa ſituation; & elle ſe jetta dans un long & difficile labirinthe de négociations, en vûe de regagner par l'intrigue, s'il étoit poſſible, la ſupériorité qu'elle

avoit perdue dans les combats.

La paix particuliere de l'Eſpagne & des Provinces-Unies étoit difficile à faire, parce qu'elle ſe trouvoit comme néceſſairement liée avec celle de pluſieurs autres Puiſſances, qu'il paroiſſoit preſque impoſſible de réconcilier. L'époque des diviſions, qui déchiroient alors l'Europe, eſt célébre dans l'Hiſtoire. L'héréſie avoit d'abord allumé le flambeau de la guerre : l'ambition du Roi de Suéde fit bientôt un intérêt de politique d'une affaire de Religion. Le Cardinal de Richelieu appuya les prétentions de ce conquérant de toutes les forces de la France, dans la vûe d'affoiblir la Maiſon d'Autriche. Les Provinces-Unies, malgré leur économie, ouvrirent

vrirent leurs thréſors à Guſtave, afin que l'Empereur occupé de la défenſe de ſes Etats, ne pût pas continuer à envoyer des ſecours à Philippe IV. contre la République. L'incendie devint bien-tôt général: lorſqu'il eut dévoré une partie de l'Europe, on ſongea enfin à l'éteindre: la France y travailla avec zéle, mais ſur le plan & ſuivant les vûes de Richelieu.

Ce politique hardi & ſublime, en s'engageant dans les périls de la guerre, avoit imaginé un moyen qu'il jugeoit infaillible, de faire une paix glorieuſe & avantageuſe: c'étoit d'engager tous les ennemis de la Maiſon d'Autriche à appuyer fortement les prétentions de la France, qui de ſon côté, appuyeroit les

leurs de tout ſon crédit. Comme le tems paroiſſoit venu de faire agir ce puiſſant reſſort, cette Couronne ſonda tous ſes alliés qui ſe trouverent dans les diſpoſitions les plus favorables : il n'y eut que les Provinces-Unies, dont les ſentimens parurent équivoques, & la conduite couverte de quelques nuages. Pour ranimer leur attachement, on imagina de renouveller avec elles les anciens traités : les Plénipotentiaires nommés pour Munſter, eurent ordre de paſſer par la Haye, & d'y négocier une nouvelle alliance avec les Etats.

MM. d'Avaux & de Servien trouverent les eſprits partagés ſur la maniere dont il falloit terminer la guerre. Les uns croyoient qu'il

ne falloit mettre bas les armes, qu'après qu'on se feroit assûré, par un traité garanti de toute l'Europe, la souveraineté des sept Provinces, & les conquêtes qu'on avoit faites sur les Espagnols. Les autres n'imaginant pas qu'on pût arracher tout-à-la-fois un si grand sacrifice à Philippe, pensoient qu'on pouvoit se contenter d'une treve qui laissât à la République le tems de rétablir ses forces, & à l'Espagne le loisir de se familiariser avec l'idée de l'indépendance de ses anciens sujets. Le Stadhouder appuyoit ce dernier sentiment : sa Maison qui s'étoit élevée par la guerre, paroissoit avoir besoin de la guerre pour la maintenir. Il étoit possible qu'on vit avec chagrin dans ses mains en un tems

de calme, une autorité dont on l'a-voit revêtu dans des tems orageux: les mêmes talens qui avoient fondé la République, pouvoient paroître propres à l'asservir; & des services passés devoient être naturellement immolés aux craintes bien ou mal fondées d'un peuple, que la constitution de son gouvernement & le souvenir des choses passées rendoient défiant. Toutes ces considérations donnoient à Frédéric-Henri, de l'éloignement pour la paix: mais, parce qu'il voyoit la République épuisée par la guerre, il prenoit le milieu d'une treve, qui donneroit à la République le tems de respirer, & qui lui assûreroit à lui-même la continuation de son crédit, par la crainte des évene-

mens qui la pourroient ſuivre.

Il étoit indifférent à la Cour de France, que les Etats fiſſent la paix ou une treve, pourvû qu'ils ne traitaſſent que de concert avec elle, & ſuivant les anciens projets. Après beaucoup de difficulté, les deux Puiſſances s'obligerent *à ne conclurre aucun traité avec l'Eſpagne, que conjointement, & à ne pas avancer leur négociation l'une plus que l'autre.*

Cette heureuſe harmonie ne dura pas long-tems; le Cardinal Mazarin déſeſpérant de finir par la force des armes la conquête des Pays-Bas, qu'on étoit convenu en 1635 de partager avec la République, imagina de les acquérir entierement à la France, par la voie de la négociation; & il crut avoir trouvé dans

la ceſſion de la Catalogne qui s'étoit donnée à la France, & du Rouſſillon qu'on avoit conquis, de quoi faire goûter ſon projet à l'Eſpagne même. Cette chimere l'avoit ſi bien ſéduit, qu'il la regardoit déjà preſque comme réaliſée. Il écrivoit à MM. d'Avaux & de Servien à Munſter : „ Les critiques & les mal „ intentionnés ceſſeront de plain„ dre le ſang qu'on a répandu, & les „ dépenſes qu'on a faites, ſi on an„ nexe à la Couronne le Royaume „ d'Auſtraſie, dont les Princes non„ ſeulement ont réſiſté à la France, „ mais lui ont cauſé de violentes „ jalouſies. Paris deviendra par-là le „ cœur de la France, & ſe trouvera „ placé dans le lieu le plus sûr du „ Royaume. On étend notre fron-

„ tiere jusqu'à la Hollande, & jus-
„ qu'au Rhin du côté de l'Allema-
„ gne, en retenant la Lorraine, &
„ en prenant possession du Luxem-
„ bourg & de la Bourgogne. Les en-
„ nemis domestiques de l'Etat,
„ n'ayant plus de retraite ni même
„ de lieu voisin où ils puissent s'as-
„ sembler, cesseront de faire des
„ conjurations & de sortir de la
„ Cour, afin d'y rentrer à main ar-
„ mée. La puissance de la France
„ deviendra redoutable à tous ses
„ voisins, & particulierement aux
„ Anglois, toujours jaloux de sa
„ grandeur; & qui, par un coup si
„ funeste pour eux, perdront l'espé-
„ rance de pouvoir lui nuire : c'est
„ pourquoi il faut tâcher de leur ca-
„ cher ce mystère avec beaucoup

„ d'art : les Etats des Provinces-
„ Unies redoubleront leur crainte
„ & leur attachement pour la Fran-
„ ce, qui s'étendra jusqu'aux portes
„ de la République : la Religion Ca-
„ tholique en recevra un grand avan-
„ tage, puisque ceux qui la profes-
„ sent, ne sont pas tant persécutés
„ à cause de leur doctrine, que par
„ leur attachement au parti d'Espa-
„ gne. La Maison d'Autriche, qui
„ ne peut nuire que du côté des
„ Pays-Bas, ne sera plus en état de le
„ faire, non-seulement parce que
„ c'est là où les Allemands assem-
„ blent & réunissent leurs forces ;
„ mais parce que quelque grands
„ que soient les avantages qu'on
„ remporte sur eux, s'ils gagnent
„ une bataille, ou s'ils surprennent

„ une place vers la Somme, ils jet-
„ tent la terreur dans Paris, comme
„ cela s'eſt vû à la bataille de Hon-
„ necourt & à la priſe de Corbie. Il
„ faut alors rappeller les troupes
„ d'Italie, de Catalogne, & des fron-
„ tieres, pour ſecourir le dedans du
„ Royaume, ou pour empêcher les
„ mouvemens impétueux des peu-
„ ples. Enfin l'acquiſition du port
„ de Mardick & de Dunkerque, le
„ plus commode qui ſoit dans la mer
„ Océanne, facilitera le Commerce,
„ approchera la France de Meſſieurs
„ les Etats, & la fera regarder de
„ l'Angleterre comme il faut. On ne
„ doit pas craindre que les dépenſes
„ augmentent par l'acquiſition de
„ tant de places; car au contraire,
„ on peut épargner par le retran-

„ chement des Garnisons de Picar„ die : d'ailleurs on rasera un grand „ nombre de places dans les Pays„ Bas ; parce qu'on n'a jamais lieu „ de craindre que la Hollande ose „ irriter une Puissance si fort au„ dessus de la sienne. Les Peuples „ Flamands qui souffrent des oppres„ sions incroyables, parce que leur „ pays est depuis long-tems le théa„ tre de la guerre, se trouvant sou„ lagés par cette réunion, on ga„ gnera infailliblement leur affec„ tion ; & ils se soûmettront avec „ plaisir à un nouveau Maître, qui „ les fera vivre dans une profonde „ tranquillité. „

Ce projet, sans parler des autres Puissances, devoit naturellement révolter les Provinces-Unies : mais

le Cardinal crut pouvoir les gagner ou les appaiſer, en faiſant entrer dans ſes vûes le Stadhouder, dont l'influence dans les affaires importantes étoit ſûre & publique. Ce Prince qui paroiſſoit n'avoir que peu de jours à vivre, voyoit avec regret les Etats diſpoſés à abbaiſſer ſa Maiſon, & il étoit tout occupé du ſoin affligeant d'en affermir l'autorité chancelante. Mazarin lui offrit Anvers, & lui fit adroitement enviſager cette Ville comme une clé du pays, qui maintiendroit ſon fils pendant la paix dans le même dégré de conſidération qu'il auroit pû avoir durant la guerre, ou comme un poſte qui lui ouvriroit une retraite honorable, en cas qu'il fût obligé de ſe retirer. A cette condition, Fré-

déric-Henri s'engagea à favoriſer l'échange, qu'il réſolut de propoſer comme une de ſes idées, pour calmer les défiances & diminuer les contradictions.

Je ne ſai ſi les ſoins du Prince auroient réuſſi ; mais ils devinrent inutiles par l'adreſſe & les artifices des Eſpagnols. Ces adroits politiques firent propoſer à la France le mariage de l'Infante, qui porteroit à Louis XIV. les Pays-Bas en dot ; & quoique des deux côtés on regardât cette propoſition comme une chimere, la Cour de Madrid s'en ſervit avec ſuccès pour répandre l'allarme dans les Provinces-Unies, comme ſi le traité eût été conclu. Quelques Hiſtoriens ajoûtent que pour aigrir davantage les eſprits, on

fit courir le bruit que la cession que l'Espagne se disposoit à faire de ses droits sur les Pays-Bas comprenoit même les Provinces-Unies.

Depuis quelque tems les Hollandois paroissoient aisés à intimider : dans la crainte d'être trompés, ils se livroient eux-mêmes à la séduction ; & susceptibles des moindres allarmes, on les trouvoit toûjours plus portés à croire les fausses terreurs qui leur venoient de leurs ennemis, que les plus sincéres assûran-rances qu'ils pouvoient recevoir de leurs alliés. Cette disposition les rendit faciles aux insinuations des Espagnols, & par une raison contraire, elle les mettoit en garde contre la France.

Toutes sortes de raisons devoient

leur inſpirer d'autres ſentimens. Les obligations eſſentielles que la République avoit à cette Couronne; la foi des traités ſi ſouvent renouvellée; la défiance qu'ils devoient avoir de leurs anciens Maîtres; l'eſpérance d'obtenir des conditions plus avantageuſes, ou du moins d'en aſſûrer l'exécution, en faiſant un traité commun avec leurs alliés. Mais une confédération comme celle des Provinces-Unies ne ſe gouverne pas comme un autre Etat. Ce grand nombre de Chefs particuliers, dont le ſuffrage influe dans les réſolutions générales, forme une multitude preſqu'auſſi ſujette aux caprices populaires que le peuple même. Un faux bruit artificieuſement répandu, ſuffit dans le tems dont je

parle pour cauſer dans toute la République une réſolution générale d'idées & de ſentimens. Ce ne furent plus les Eſpagnols ſes ennemis nés, qu'elle crut devoir redouter; ce furent les François ſes anciens amis, qui devinrent l'objet de ſes défiances; & elle parvint à ſe perſuader que ſa ſûreté exigeoit qu'elle maintînt l'Eſpagne dans ſon voiſinage pour s'en faire une barriere contre la France. Il eſt vrai qu'un ſyſtème auſſi monſtrueux n'emporta pas d'abord tous les ſuffrages: mais il faiſoit des progrès ſi rapides, qu'on devoit craindre qu'il n'entraînât bien-tôt tout l'Etat. Pour prévenir, s'il en étoit encore tems, un ſi grand malheur, M. de Servien ſe rendit à la Haye, où il employa pour cal-

mer les ſoupçons & les craintes, tout ce que la politique la plus adroite & la plus ſavante pouvoit fournir de vrai ou de ſpécieux à un grand négociateur. Il inſiſta en particulier ſur ce que l'union des deux Puiſſances qui avoit fait leurs ſuccès pendant la guerre, les rendroit encore les arbitres de la paix ; au lieu qu'un accommodement particulier, quel qu'il fût, ne leur apporteroit qu'un avantage faux ou paſſager.

Ce raiſonnement pouvoit être ſolide ; je crois même qu'il l'étoit : mais il avoit trop de préventions à détruire pour ſe faire jour. Les intrigues toûjours renaiſſantes & toûjours ſpécieuſes des Eſpagnols ; les craintes bien ou mal fondées qu'inſpiroient les progrès de la France à des

des esprits timides ou prévoyans ; les insinuations artificieuses de MM. Paw & Knuyt, deux des principaux Députés des Etats à Munster ; les avantages d'une paix actuelle, que dix ans de victoires ne pouvoient rendre ni plus utile ni plus glorieuse ; les facilités de l'Espagne à accorder toutes les demandes ; celles même qu'on hasardoit sans espérer de rien obtenir : tout cela faisoit plus que balancer l'attachement qu'on avoit aux anciens traités ; & l'éloquence du Plénipotentiaire François.

Après tout, le grand mobile dans tout le cours de cette importante négociation, ce fut la Princesse d'Orange. J'ignore les ressorts que fit agir l'Espagne pour se l'attacher. Si

ceux que rapporte l'Hiſtoire étoient véritables, cette Princeſſe ſeroit déshonorée à jamais, pour avoir ſacrifié à un vil intérêt, la réputation des Provinces-Unies, & la grandeur de ſa Maiſon, qui demandoit la continuation de la guerre. Quoi qu'il en ſoit, elle profita de la ſituation où ſe trouvoit le Stadhouder, dont l'eſprit baiſſoit ſenſiblement, pour le faire entrer dans ſes ſentimens. Ce n'étoit plus ce Frédéric-Henri qui ne reſpiroit que combats; c'étoit un homme foible, tremblant à la vûe du moindre péril, eſclave des volontés de ſa femme, jaloux de ſon propre fils, refroidi pour la France jusqu'à témoigner de l'averſion pour le nom François, paſſionné pour les Eſpagnols ſes irrécon-

ciliables ennemis, pleurant au ſeul ſouvenir de la mort dont il avoit ſi ſouvent bravé les horreurs. Son dernier acte d'autorité fut de conſentir, contre la foi des traités les plus ſolemnels, à ſe détacher de la France à Munſter, pour faire une paix ſéparée avec l'Eſpagne.

GUILLAUME II.

Quatrieme Stadhouder, Capitaine & Amiral Général en 1647.

A Peine Frédéric-Henri étoit expiré, que ſon fils Guillaume II. âgé de vingt & un ans, fut revêtu de toutes ſes Charges, dont il avoit la ſurvivance depuis long-tems. Ce jeune Prince réuniſſoit dans ſa per-

ſonne tout ce qu'il falloit pour perpétuer la gloire de ſa Maiſon : des traits agréables, réguliers, & majeſtueux; un corps robuſte, adroit, & infatigable; des manieres aiſées, ſéduiſantes & populaires; des connoiſſances qui s'étendoient aux Langues, à la Poéſie, à l'Hiſtoire, aux Mathématiques : une expérience que le génie & les réflexions avoient plus étendue que les années. Son eſprit manquoit un peu de juſteſſe; ſon cœur de modération; ſa politique de probité; ſon ambition de frein; ſa valeur de prudence; ſon ame de fermeté.

Né avec un penchant inſurmontable à l'héroïſme réel ou apparent, il crut trouver dans l'oppreſſion de ſa Patrie une grandeur qu'il

auroit apparemment cherchée dans sa défense, si la paix ne lui en eût ôté les moyens. Son caractère violent & impétueux, pour lequel l'inaction étoit le plus grand des maux; les sollicitations de la Princesse son Epouse, qui étant fille de Roi, régardoit comme une honte de n'être pas Reine; la faveur populaire qui ne pouvoit être guère plus déclarée; les fureurs de quelques Prédicateurs, qui espéroient la ruine du parti Arminien que l'indulgence de Frédéric-Henri avoit laissé renaître: ces raisons, & quelques autres moins décisives, lui firent croire que le tems étoit venu d'exécuter le projet d'élévation que ses Ancêtres avoient préparé. Tout paroissoit concourir en effet à le placer sur le

Trône, & rien, ce semble, ne le traversoit. Toutes les Puissances de l'Europe étoient, ou indifférentes sur le sort de la Hollande, ou intéressées à sa destruction.

Le Nord étoit agité par les fureurs d'une guerre sanglante, qui avoit successivement épuisé la Suéde, la Prusse, la Pologne, le Danemarck : ces Etats étoient trop occupés de leurs malheurs, pour penser à ceux d'une République presque naissante. L'Empereur dépouillé par le traité de Westphalie, du pouvoir arbitraire qu'avoit usurpé la Maison d'Autriche en Allemagne, forgeoit de nouveaux fers à l'Empire, dans le loisir d'une paix forcée. L'Espagne humiliée de se voir réduite à réconnoître l'indé-

pendance des Provinces-Unies, auroit plutôt cherché à y attiser le feu des guerres civiles qu'à l'y éteindre. L'Angleterre devenue l'esclave d'un usurpateur, épousoit sa haine contre la Hollande, qui avoit osé s'intéresser au sort de l'infortuné Charles I. La France devoit être mécontente de ces ingrats Républicains, qui venoient de préférer publiquement leurs anciens tyrans, à l'alliance d'une Couronne à laquelle ils étoient redevables de leur salut.

Guillaume étoit trop clairvoyant, pour ne pas appercevoir ce concours de circonstances heureuses, & trop ambitieux pour n'en pas profiter. Il ne lui falloit qu'un prétexte pour éclater, & il ne tarda pas à se présenter. La paix avec l'Espagne

étoit à peine ſignée, que la réforme des Troupes fut propoſée aux Etats comme néceſſaire aux Finances, à la tranquillité, au commerce; & la plûpart des aſſiſtans, dont l'économie, l'avidité & la défiance faiſoient toute la politique, la reçurent avec applaudiſſement. Corneille Bicker, le Magiſtrat de cette Aſſemblée qui avoit le plus de réputation & d'autorité, appuya la propoſition avec tant de chaleur, & par des raiſons ſi fortes, que la réforme fut réſolue, & à l'inſtant il s'en fit un Edit ſolemnel.

Le Stadhouder fut déſeſpéré d'une réſolution qui diminuoit ſon autorité, & qui anéantiſſoit ſes eſpérances. Des paroles injurieuſes, des menaces fieres, des réſolutions

violentes, annoncerent une partie des mouvemens qui agitoient ſon cœur. Tous ces éclats inutiles firent bien-tôt place à des ſoins plus importans : ce Prince voyoit les Troupes, ſur-tout les étrangeres, embarraſſées de leur deſtinée ; & en s'oppoſant à la réforme, il les intéreſſoit néceſſairement à ſa fortune & à la ruine des Magiſtrats. Pour parvenir à l'empêcher, il repréſenta avec cette éloquence mâle & rapide qui lui étoit ſi naturelle, le danger qu'il y auroit à expoſer ainſi ſans défenſe la République à la haine ſecrette des Eſpagnols, & au reſſentiment public des François. On répondit qu'on n'avoit rien à craindre de l'Eſpagne épuiſée par des guerres étrangeres ; ni de la Fran-

ce, déchirée par des guerres civiles ſous un Roi mineur.

Guillaume ſe tourna d'un autre côté : il engagea la Princeſſe ſon épouſe, qui, par fierté, n'étoit jamais allée chez perſonne, à faire quelques viſites aux Bourgeoiſes qui avoient la réputation de gouverner leur maris. Cet expédient parut d'abord réuſſir : mais l'inébranlable Bicker ſe montra ſi ferme, & parla ſi haut, répéta tant de fois les mots impoſans de Sparte & de Rome, de Citoyen & de Patriote, de bien public & d'avantage particulier, que les bons Hollandois ſe reprochant leur foibleſſe, ſacrifierent leur tendreſſe & la vanité de leurs femmes au déſir de s'immortaliſer ou de s'enrichir.

Bicker.

Cependant les Députés n'étoient pas tranquilles : ils craignirent avec raiſon que Guillaume n'employât la violence au lieu de la brigue, & qu'il ne les forçât à faire ce qu'ils lui avoient d'abord refuſé. Les plus ſages prirent le parti de ſe retirer, & laiſſerent ce Prince inconſolable d'avoir été pénétré par des hommes qu'il avoit cru pouvoir aiſément aveugler. Sa colere intimida ceux qui étoient reſtés à la Haye : ils chercherent un tempérament qui pût l'appaiſer & ſauver leur honneur : ils crurent l'avoir trouvé en lui propoſant de conſerver les vieux Corps, & de licencier ſeulement les nouvelles levées : on trouva même bon qu'il ſe rendit dans les Villes principales, pour y diſpoſer les Ma-

giſtrats à ſe conformer à ce ménagement. Ce voyage mit le comble à ſon déſeſpoir : il fut reçu froidement par-tout ; pluſieurs Provinces ne voulurent point lui accorder d'audience : Amſterdam même refuſa de lui ouvrir ſes portes.

Guillaume ſe plaignit aux Etats de l'injure qu'on avoit faite à ſa dignité. Il ne s'en tint pas là : il fit arrêter les Députés des Villes qui l'avoient le plus mal reçû, & les fit conduire au Château de Louveſtein, où ils furent enfermés. Cette entrepriſe intimida les Citoyens, & enhardit les Troupes : ſéduites par le zéle que Guillaume affectoit pour leurs intérêts, & attendries par les humiliations qu'il avoit eſſuyées en plaidant leur cauſe, elles lui firent

entendre, qu'il pouvoit diſpoſer d'elles, & employer leur valeur où il lui plairoit. Le Prince attendoit ces offres avec impatience, & ſur le champ il en profita. Par ſon ordre, les Corps diſperſés dans pluſieurs poſtes, ſe réunirent pendant la nuit aux environs d'Amſterdam, par où la vengeance & la politique vouloient qu'il commençât ſon expédition.

Cette Ville étoit ſubjuguée ſans reſſource & peut-être pillée ſans ménagement, ſi le Courier de Hambourg, qui traverſa le camp ſans être apperçu, n'avoit porté dans la Ville les premieres nouvelles du péril qu'on couroit. A l'inſtant les portes ſont fermées, les Bourgeois mis ſous les armes, le canon con-

duit ſur le rempart, les Matelots diſperſés ſur le port, les écluſes lâchées, le pays inondé. Le Stadhouder déconcerté par ces précautions, ne ſavoit à quoi ſe réſoudre; & il ne voyoit point de jour à ſortir avec bienſéance du fâcheux pas où il ſe trouvoit. Son bonheur voulut que le Magiſtrat, qui n'étoit pas encore tout-à-fait remis de ſa frayeur, lui fît propoſer un accommodement, & offrir quelque eſpéce de ſatisfaction. Le Prince ne ſe rendit pas difficile: il ſe contenta de la promeſſe qui lui fut faite, que le Bourg-Maître Bicker ſeroit dépoſé; & il fit mettre en liberté les ſix Magiſtrats qu'il avoit envoyés au Château de Louveſtein: il exigea ſeulement qu'ils fuſſent privés de leurs Char-

ges. Cependant la honte & le chagrin qu'eut Guillaume de voir ſes entrepriſes ſur la liberté déconcertées & ruinées, abrégea ſes jours: pour comble d'horreur & d'infortune, l'indignation publique le ſuivit juſques dans la nuit du tombeau.

Les Théologiens Hollandois trouverent dans la mort précipitée de ce Prince ambitieux, des marques évidentes de la colere céleſte. Les Miniſtres le dépeignirent à leurs Auditeurs ſous l'image d'un Lucifer que ſon orgueil avoit précipité. Les Poëtes comparerent dans leurs ſatyres ſon triſte ſort avec celui du téméraire Icare. Les Magiſtrats même firent battre une Médaille, pour joindre l'idée de l'en-

treprise sur Amsterdam, avec celle de sa mort : d'un côté, l'on représenta un soleil sortant de la mer, & sur le rivage un cheval fougueux qui s'élançoit dans la Ville, avec ces paroles de Virgile, *Crimine ab uno disce omnes* : de l'autre, un Phaéton foudroyé pour son audace, avec ce demi vers d'Ovide, *Magnis excidit ausis.*

5.

GUILLAUME III.

Cinquiéme Stadhouder, Capitaine & Amiral Général en 1672.

LES premiers éclats de l'indignation publique duroient encore, quand Guillaume III. fils posthume de Guillaume II. vint au monde.

La

La populace Hollandoiſe, qui ne ſait ni ſupporter la tyrannie ni conſerver la liberté, ni ſe paſſer de maître ni lui obéir, changea tout à coup de paſſion & de langage. Elle montra autant d'inclination pour le fils, qu'elle avoit témoigné d'averſion pour le pere; & les titres faſtueux qu'elle avoit déteſtés dans l'un, elle ſouhaita de les voir revivre dans l'autre. Heureuſement pour la République, elle avoit alors à ſa tête des Magiſtrats, qui, ſans mépriſer la faveur populaire ne la recherchoient pas. Ils alloient au bien par un goût décidé pour la gloire ou pour l'ordre. Ils préféroient l'honneur de ſervir leur patrie à l'avantage de ſe faire des partiſans; & ſur le plan d'une admi-

niſtration ſi ſage & ſi généreuſe, les Etats ſe réſerverent les charges de Stadhouder, de Capitaine, & d'Amiral Général.

Ce n'eſt pas que les Députés de Zélande, & quelques autres en petit nombre, ne fuſſent portés à ſacrifier leurs lumieres au zéle qu'ils avoient pour le Sang d'Orange, & aux récompenſes qu'ils en eſpéroient : mais la Province de Hollande appuya les intérêts de la liberté par des raiſons ſi fortes, qu'elle ramena tous les eſprits à ſon ſentiment. " *A-t on beſoin*, diſoit-elle, „ *d'un Général d'armée, lorſqu'on a la* „ *paix, & qu'on eſt dans le deſſein de la* „ *maintenir ? Si on veut en avoir un, il* „ *ne faut pas l'aller chercher au berceau :* „ *attendons que les inclinations du*

„ *Prince nous aient appris qu'il eſt di-*
„ *gne d'une Charge que ſes Ancêtres ont*
„ *poſſédée. Un choix fait avec précipi-*
„ *tation, & ſans connoiſſance, terni-*
„ *roit l'honneur de la République : le*
„ *Prince lui ſera obligé de la juſtice*
„ *qu'elle rendra un jour à ſon mérite ;*
„ *au lieu qu'il ne lui devroit point*
„ *de reconnoiſſance pour un amour*
„ *aveugle & précipité. On remonte ſans*
„ *raiſon à l'établiſſement de l'union ;*
„ *puiſqu'on n'a jamais mis des enfans*
„ *à la tête de nos Armées, mais des*
„ *hommes capables de les comman-*
„ *der.* „

Les partiſans de la Maiſon d'Orange virent avec chagrin, qu'on prenoit des arrangemens contraires à leurs intérêts : leur mécontentement éclata par un air chagrin, des

mouvemens tumultueux, des satyres contre le Magiſtrat, des émotions populaires, par des révoltes même déclarées. On craignoit encore quelque choſe de plus violent de la part des factieux, lorſqu'un nouvel incident anéantit ou éloigna leurs eſpérances.

Cromwel, nom conſacré à l'admiration & à l'horreur de tous les ſiécles, pourſuivoit par-tout avec fureur les infortunés rejettons du Thrône qu'il venoit d'abbattre. La Hollande leur avoit donné généreuſement un aſyle; & la Hollande dès cet inſtant étoit devenue ſon ennemie irréconciliable. Pour rendre cette compaſſion inutile, & pour ſatisfaire tout enſemble ſon ambition, l'habile & heureux uſur-

pateur conçut l'idée d'une République composée de l'Angleterre & des Provinces-Unies; & qui, sous deux différentes formes de gouvernement, agiroit suivant les mêmes vûes, dans le même esprit, & pour les mêmes intérêts. Un Conseil composé de Députés des deux Nations devoit diriger les ressorts d'un Etat aussi singulierement constitué. Les affaires auroient été réglées à la pluralité des suffrages; ce qui asservissoit visiblement les Provinces Unies à l'Angleterre, qui devoit avoir un plus grand nombre de voix, à raison de sa supériorité de puissance.

Il n'est pas naturel qu'un peuple, qui a acheté son indépendance par des ruisseaux de sang, & qui joue

un rôle considérable dans les affaires générales, goûte un projet qui ruineroit son crédit, & qui affoibliroit sa liberté. Les Etats Généraux rejetterent avec chaleur une proposition odieuse & chimérique, qu'on n'auroit osé leur faire, si on les avoit estimés: le Protecteur fut d'autant plus offensé de leur refus, qu'il avoit plus de tort de ne l'avoir pas prévu, & de s'y être exposé. La vengeance lui dicta en cette occasion un projet plus utile à la Nation qu'il gouvernoit, que tout ce que la sagesse la plus profonde & la politique la plus déliée avoient inspiré jusqu'alors à ses plus grands Rois. Ce fut un réglement qui défendoit aux vaisseaux étrangers d'introduire dans les ports Britanniques d'autres

denrées, ou d'autres marchandiſes, que celles qui étoient crûes ou fabriquées chez la Nation qui les apportoit : cet acte fut le terme des progrès rapides des Hollandois, qui s'étoient rendus les maîtres de tout le Commerce.

Cromwel avoit trop d'étendue dans l'eſprit pour n'avoir pas vû que le premier effet de ce réglement ſeroit une augmentation conſidérable de prix ſur les denrées que ſa Nation tiroit de l'étranger ; puiſque les Hollandois n'ayant, pour ainſi dire, chez eux aucune eſpéce de récolte, n'auroient plus rien à porter ; & que les autres peuples n'avoient point de marine pour porter ce qu'ils avoient : mais il avoit prévû auſſi ce qui arriva, que cette cherté

donneroit du goût aux Anglois pour un Commerce ſi utile ; que la quantité de vaiſſeaux que l'on conſtruiroit à cette occaſion, rendroit également facile l'exportation du ſuperflu, & l'importation du néceſſaire ; & que les profits de ces deux opérations enrichiroient bien-tôt le Royaume.

Ce réglement, qu'on peut regarder comme l'époque de la grandeur de l'Angleterre & de la ſupériorité de ſon Commerce, indiſpoſa fortement les Provinces-Unies contre celui qui en étoit l'auteur. Tous les Hiſtoriens s'accordent à dire que Cromwel aigrit ces premiers mouvemens, pour occuper l'eſprit remuant des Anglois, & pour ôter aux Princes de la Maiſon de Stuart l'eſ-

pérance de jamais remonter ſur le Thrône. Mais ce fameux tyran penſoit trop en grand, pour ne pas travailler à rendre ſes paſſions utiles à ſa gloire & à ſon pays. Il fit demander aux Etats Généraux une ſatisfaction éclatante, pour quelques inſultes que la populace avoit faites aux Ambaſſadeurs Anglois, malgré les précautions & la ſévérité du Magiſtrat : il exigea que la République renonçât à la pêche du hareng, qui ſe faiſoit ſur les côtes d'Angleterre, ou qu'elle achetât le droit de la faire par un tribut. Enfin il prétendit que les vaiſſeaux Hollandois devoient baiſſer le pavillon devant les Anglois, non comme une civilité qu'ils faiſoient à une Nation ſupérieure, mais comme un hom-

mage qu'ils étoient obligés de rendre aux Maîtres de l'Océan.

Les Provinces-Unies ayant rejetté avec indignation des propositions si injurieuses, on arma des deux côtés; & il n'y eut peut-être jamais de guerre qui ait été conduite avec plus d'art, de suite, d'intelligence, du fond du cabinet, que le fut celle-là par les Chefs des deux Républiques. Tout sembloit égal en eux; leur naissance qui étoit médiocre, leurs connoissances qui étoient étendues, leur santé qui étoit inaltérable, leur travail qui étoit continuel, leurs services qui étoient innombrables, leur réputation qui étoit universelle, leur autorité qui étoit immense. Cependant ils se ressembloient peu.

Cromwel étoit arrivé aux honneurs par le ſang, la trahiſon, le parjure : Jean de Wit y étoit parvenu par des talens, des ſervices, de l'expérience. Le Protecteur étoit audacieux, remuant, né, ce ſemble, pour changer le monde : le grand Penſionnaire ennemi de l'oppreſſion, de la diſcorde, de la violence. Le premier rapportoit à l'accroiſſement de ſa fortune, ſes liaiſons, ſa patrie, ſa religion : le ſecond, ſans négliger ſes intérêts, honoroit ſes amis, ſon pays, ſon Dieu. L'un avoit une fierté, une arrogance, qui faiſoit tout ployer, & qui réſiſtoit à tout : l'autre, une dignité, une autorité naturelle qui pouvoit tout, & à laquelle rien ne réſiſtoit. L'Anglois étoit également

habile à pénétrer les desseins des autres, & à cacher les siens; d'autant plus impénétrable, qu'il affectoit en public la candeur & la liberté. Le Hollandois aussi adroit, sans être fourbe, cachoit sous un air aisé & naturel, les vûes les plus étendues. Il ne manqua à la fortune du Protecteur, qu'un fils capable de lui succéder; & à celle du grand Pensionnaire, qu'une mort digne de lui.

De ces deux rivaux, le mieux secondé devoit l'emporter; & Cromwel eût cet avantage. Il profita de sa supériorité pour imposer aux vaincus le joug d'une paix tout-à-fait honteuse. La plus humiliante condition portoit: *Que les Etats Généraux des Provinces-Unies ne pren-*

droient jamais le Prince d'Orange, ni aucun de ſes deſcendans, pour Stadhouder, ou Gouverneur de la République, ni pour Chef ou Premier Préſident au Conſeil d'Etat, ni pour Capitaine général des Armées de Terre, ni pour Gouverneur particulier à aucune Province, Fort, ou autres Places que ce fût; ni pour Amiral général, Vice-Amiral, Contre-Amiral, ou Capitaine de Vaiſſeau; & qu'ils s'oppoſeroient toûjours efficacement aux entrepriſes que feroient ce Prince, ou ſes Partiſans, pour lui procurer quelque Emploi dans tous les lieux de leur obéiſſance.

Cromwel ſoûtenoit qu'il ne pouvoit ni joüir d'aucune tranquillité, ni ſe répoſer avec confiance ſur les Provinces-Unies pendant que le jeune Prince conſerveroit l'eſpoir

de parvenir aux Charges de ſes Ancêtres ; & que cette eſpérance animeroit ſes amis à exciter des mouvemens, & à faire des cabales avec Charles : il eſt viſible que cette crainte étoit chimérique. Un enfant preſqu'au berceau ne pouvoit, ni ſe rendre maître de la République, ni en conſacrer les forces au rétabliſſement du Roi d'Angleterre. Si le Protecteur portoit ſes vûes juſqu'à la majorité du Prince, il étendoit ſa prévoyance à un tems, où probablement il ne vivroit plus ; & où plus probablement encore, il ne ſeroit pas en état de forcer la République à tenir la parole qu'elle lui auroit donnée.

Quoi qu'il en ſoit, les Etats Gé-

néraux rejetterent l'article de l'exclusion avec une fermeté qu'il ne paroissoit pas possible de vaincre : le Protecteur, quoique d'un caractère à se roidir contre les difficultés, désespéra pour cette fois de les surmonter, & donna à la négociation une nouvelle face extrêmement adroite, Il savoit que la Province de Hollande continuoit à être aigrie contre la Maison d'Orange depuis les entreprises de Guillaume second : il soupçonna, peut-être même lui fit-on insinuer, qu'on seroit bien-aise d'avoir un prétexte d'exclure le fils des Charges qui avoient donné trop d'autorité au pere. Cette raison le détermina à déclarer qu'il seroit content d'obtenir de la Hollande seule ce qu'il

avoit d'abord exigé des Etats Généraux. Il n'ignoroit pas que cette Province ne pourroit pas réſiſter aux ſix autres ſans rompre l'union, & ſans expoſer la République à une ruine preſque certaine, ſi elles perſévéroient dans le deſſein d'avoir un Stadhouder, & de mettre un Capitaine Général à la tête de leurs armées : mais on peut ſoupçonner le Protecteur d'avoir jetté à deſſein cette étincelle de diviſion, pour allumer dans les Provinces-Unies un embraſement qui les empêchât de prendre part aux affaires & au gouvernement d'Angleterre.

Après tout, ce tempérament pouvoit ne pas réuſſir. Il eſt vrai que MM. de Beverning & Nieuport, qui négocioient la paix en Angleterre,

gleterre, avoient ſigné au nom de la Province de Hollande l'article ſecret de l'excluſion du Prince d'Orange : mais il falloit en obtenir la ratification, ce qui paroiſſoit extrêmement difficile. Pour y parvenir, on ſe vit obligé à développer ce myſtère, dont le ſecret n'avoit pas été ſeulement dérobé aux Provinces, mais encore aux Députés des Villes de Hollande. Avant de faire cette importante ouverture aux Etats de cette Province, M. de Wit, qui en étoit Penſionnaire, eut la précaution de faire jurer à tous les membres de ces Etats, qu'ils ne revéleroient point la propoſition qu'on leur alloit faire ; qu'ils ne diroient même à perſonne qu'on eût exigé d'eux ce ſecret.

Il étoit impossible qu'il ne se formât des avis différens sur une affaire si imprévûe. Ceux qui étoient de la confidence, après avoir paru plus étonnés que les autres, opinerent pour l'exclusion, puisqu'on ne pouvoit avoir la paix qu'à ce prix avec l'Angleterre : les autres n'oserent prononcer sur une affaire si importante, sans ordre de leurs Supérieurs ; & il leur fut permis d'en aller conférer avec les seuls Bourg-Maîtres de leurs Villes, & toujours dans le plus grand secret.

Le retour des Députés augmenta plutôt qu'il ne finit les contestations : les uns parurent plus déterminés que jamais à soûtenir l'exclusion, & les autres à la combattre. Quelques esprits conciliateurs pro-

poſerent un tempérament qu'ils crurent propre à réunir tous les partis, & qui déplut à tout le monde. Ils étoient d'avis que la Hollande s'engageât ſimplement à ne jamais élire de Stadhouder : mais cet expédient n'auroit pas été du goût de Cromwel, qui demandoit l'excluſion perſonnelle du Prince d'Orange. D'ailleurs il paroiſſoit plus raiſonnable de fermer le chemin des honneurs à quelqu'un en particulier, que de dépouiller la Province du droit de ſe choiſir un Chef lorſqu'elle le croiroit convenable à ſes intérêts.

Après de longues & de vives conteſtations, l'excluſion paſſa à la pluralité des ſuffrages. L'acte qui en fut dreſſé portoit que : *Sur les inſtances*

réitérées de son Altesse, le Seigneur Protecteur de la République d'Angleterre; & sur l'appréhension qu'elle avoit témoignée plusieurs fois, que si le Prince d'Orange ou quelqu'un de ses descendans, qui tireroient leur extraction de la Maison de Stuart, venoient à avoir les plus hauts emplois dans l'Etat, cela causât une grande défiance & de la jalousie entre les deux Nations, qui produiroient une dangereuse guerre; les Etats de Hollande déclaroient qu'ils n'éliroient jamais le Prince d'Orange, ni aucun de ses descendans, pour Stadhouder, ou pour Amiral de cette Province, ni ne consentiroient qu'aucun de leurs membres donnât sa voix pour le faire Capitaine général de la République.

Les Provinces n'eurent pas plutôt appris ce qui venoit de se pas-

ser, qu'elles s'éleverent avec chaleur contre l'acte d'exclusion : on prétendoit que cette démarche donnoit atteinte à l'union, déshonoroit l'Etat, étoit contraire à la liberté de la République & à la reconnoissance qui étoit dûe à la Maison d'Orange. Le tems & la patience ne suffisant pas pour calmer les esprits, les Etats de Hollande se déterminerent à publier leur apologie: elle commençoit par le détail des mouvemens qu'on s'étoit donnés pour engager Cromwel à se désister de l'exclusion & de la fermeté avec laquelle il avoit persisté à demander l'exécution d'un article dont il faisoit dépendre sa sûreté. Inutilement avoit-on espéré qu'après avoir obtenu ce qu'il exigeoit

avec tant de fierté, le Protecteur pourroit se relâcher lorsqu'il verroit les fermentations que ces événemens causeroient dans la République: Rien n'avoit pu le toucher: indifférent pour la tranquillité intérieure des Provinces, il avoit voulu qu'on lui remit l'acte qui la troubloit.

De la nécessité où l'on s'étoit trouvé de consentir à l'exclusion, l'apologie passoit au droit qu'on avoit eu de le faire. Chaque Province, disoit-on, est souveraine dans son ressort; & elle peut se donner un Stadhouder ou le rejetter. Dès qu'il est prouvé que les Etats de Hollande sont les successeurs de ces anciens Comtes, qui exerçoient eux-mêmes, ou qui faisoient exer-

cer à leur gré leur autorité; il eſt évident qu'ils doivent joüir des mêmes prérogatives. On convient qu'au premier coup d'œil, la conduite de la Province de Hollande paroît violer l'union qui doit régner entre les différens membres d'un même corps : mais l'excluſion eſt réellement une de ces affaires domeſtiques qu'on peut régler ſans conſulter les Provinces, & qui ne peuvent jamais influer dans les affaires générales de la République.

Le reproche d'ingratitude envers le Sang d'Orange, étoit rejetté avec beaucoup de hauteur. Les Princes de cette Maiſon, diſoit-on, ont été payés des ſervices qu'ils ont rendus, par les richeſſes qu'on leur a prodiguées, par les diſtinctions qu'on leur

a accordées, par les Charges dont on les a revêtus. La naissance ne donne nul droit aux dignités d'un Etat Républicain; & la succession de Chefs dans une même famille, a presque toûjours été funeste à la liberté publique. On abuse ordinairement d'un pouvoir dont on a joüi trop long-tems; & tôt ou tard les travaux & la considération des peres élevent par dégrés les descendans à la Souveraineté. La République s'est vûe à la veille d'être une nouvelle preuve d'une vérité, dont l'expérience de tous les tems démontre la certitude.

Le silence profond qu'on avoit gardé sur une affaire si importante, paroissoit plus difficile à justifier, & ne l'étoit guère davantage: le se-

cret, disoit l'Apologiste, étoit absolument nécessaire afin d'éviter les longueurs que la différence des avis auroit entraînées. Les lois de l'union demandent qu'on communique les alliances & les traités qui intéressent toutes les Provinces : mais l'exclusion du Prince d'Orange regardant uniquement la Hollande de qui Cromwel l'avoit exigée, il eût été dangereux de renvoyer cette affaire aux Etats, dont on connoissoit la passion pour l'élévation du Prince. La complaisance qu'ils avoient eûe pour les desseins ambitieux de Guillaume II. & le sacrifice qu'ils lui avoient accordé des défenseurs de la liberté, justifioit le mystère qu'on lui avoit fait de ce qu'on méditoit contre la Maison d'Orange.

Pendant que la Province de Hollande travailloit à regagner la confiance des autres Provinces, elle étoit déchirée dans ſon propre ſein, par l'ambition & le fanatiſme de quelques Miniſtres qui déclamoient publiquement contre l'excluſion. Vainement le Magiſtrat leur ordonna-t-il de garder le ſilence ſur ces matieres, & leur défendit-il de parler de politique dans les ſermons; leur penchant les ramenoit toûjours aux intérêts de la Maiſon d'Orange; & ce ne fut qu'avec le tems, & par la crainte du châtiment, qu'on les força à reſpecter les ordres de leur Souverain.

Le rétabliſſement de Charles II. ſur le Trône d'Angleterre, ranima quelques années après leurs

eſpérances : ils ne douterent point que ce changement de décoration n'inſpirât bientôt au parti dominant dans l'Etat, des frayeurs qu'il n'avoit pas eues du tems de Cromwel. L'excluſion de ſon neveu le Prince d'Orange, qui étoit le lien des traités qu'on avoit faits avec le Protecteur, devoit être naturellement une occaſion de rupture entre le Roi & la République. Il eſt vrai que Charles avoit juré un attachement éternel aux Provinces-Unies, où il avoit trouvé un aſyle dans ſes malheurs : mais les ſermens des Souverains ne valent pas la parole des autres hommes ; & le Roi de la Grande-Bretagne étoit d'un caractère à oublier plus aiſément qu'un autre les bienfaits qu'il avoit reçus,

& les engagement qu'il avoit contractés. Indépendamment de ſes goûts & de ſes projets, ce Prince étoit trop facile pour ſe refuſer aux empreſſemens de ſes peuples qui vouloient la guerre. Le commerce étendu & floriſſant d'un voiſin habile & heureux les avoit aigris : ils n'avoient pas réuſſi à en arrêter les progrès ni par la concurrence ni par des outrages ; ils eurent enfin recours à la force ouverte. Je ne diſſimulerai point qu'on a accuſé la France d'avoir attiſé le feu, pour affoiblir les deux Puiſſances l'une par l'autre, & s'aſſûrer ainſi de loin les conquêtes qu'elle méditoit de faire dans les Pays-Bas.

Cette guerre dont les Provinces-Unies remportoient l'honneur, fail-

lit à les perdre : il fut tramé, jusques dans leur ſein, un complot odieux pour favoriſer les armes Angloiſes. Les Conjurés étoient convaincus que des revers ménagés avec art, décrieroient le gouvernement établi, & qu'il ſe feroit des changemens favorables à leur idole, le Prince d'Orange. Le grand Penſionnaire avoit l'œil à tout : il ſoupçonna cette trahiſon, la découvrit, la publia, la punit, & inſpira ſagement ſes alarmes aux membres accrédités de la République.

Les Etats de Hollande effrayés du péril qu'ils avoient couru, publierent le fameux *Edit perpétuel & irrévocable*, qui portoit que *la Charge de Stadhouder ou Gouverneur de la*

Province, ne feroit jamais conférée à qui que ce fût. La Déclaration fut fignée par tous les Citoyens qui avoient des Charges ; & le Prince d'Orange lui-même fut obligé d'en jurer l'obfervation.

Telle étoit la fituation des Provinces-Unies, lorfque Louis XIV. commença à paroître fur la fcene comme Conquérant. Ce Monarque, dont le nom imprime d'abord dans l'efprit une idée qu'on ne remplit jamais dans les caractères qu'on en trace, porta la guerre dans les Pays-Bas, pour faire valoir les droits de la Reine Marie-Thérefe d'Autriche.

Depuis long-tems on méditoit en France la conquête de la Flandre : le Cardinal de Richelieu en for-

ma d'abord le projet. Charles premier, Roi d'Angleterre, que ce grand Miniftre avoit fait fonder, parut plutôt difpofé à traverfer qu'à favorifer l'entreprife. Le Chevalier Temple prétend que pour rendre la mauvaife volonté de ce Prince inutile, on excita dans l'Ecoffe les premiers troubles qui le menerent par dégrés fur un échafaut. Les Provinces-Unies regarderent ce deffein d'un autre œil qu'on ne l'avoit vû à Londres : elles confentirent à l'aggrandiffement de la France, pourvû que la France de fon côté contribuât à leur aggrandiffement ; & les deux Puiffances fe réunirent pour s'emparer de la Flandre après l'avoir partagée. La conquête en étoit avancée, lorfque la République crut

s'appercevoir qu'elle facrifioit fa fûreté à l'efpérance chimérique de s'aggrandir. Cette raifon la détacha de fon allié, & la réunit à fes ennemis : le Cardinal Mazarin ne travailla pas pour cela avec moins d'ardeur fur le plan que fon prédéceffeur lui avoit laiffé ; & il prit avec Cromwel des mefures fi juftes, que les Pays-Bas étoient perdus fans retour pour l'Efpagne, fi une mort prématurée n'eût fini les jours de l'ufurpateur. Soit que Mazarin fût abbattu par ce contre-tems, ou qu'il eût les vûes d'intérêt qu'on lui a prêtées, il conclut affez précipitamment la paix, lorfque Turenne ne demandoit que cinquante mille hommes & deux campagnes, pour finir les conquêtes qu'on avoit pro-

jettées

jettées. A peine Louis XIV eut commencé à regner par lui-même, qu'il reprit un deſſein qui étoit trop brillant pour ne pas ſéduire un Monarque, dont l'élévation dans l'eſprit & dans le cœur forma le caractère. Après qu'il eut mis ſes finances dans un bel ordre, raſſemblé de nombreuſes flottes, acquis Dunkerque, le meilleur port du canal, trois moyens ſans leſquels on ne croyoit pas pouvoir réuſſir ; ce Prince porta ſes armes dans les Pays-Bas Catholiques.

L'Eſpagne ſi redoutable autrefois à l'Europe, par ſa politique & par ſa puiſſance, n'étoit pas même, au tems dont je parle, l'ombre de ce qu'elle avoit été. Après avoir long-tems donné de la jalouſie aux

autres Couronnes, elle étoit parvenue à leur inſpirer de la compaſſion. Gouvernée par une Régente foible, & par un Confeſſeur (*le Pere Nitard Jéſuite*) dont la meilleure de toutes les Ecoles n'avoit pû faire un homme d'Etat; cette Monarchie ſe voyoit dans un état de langueur qui annonçoit ſa ruine. Ses Miniſtres qui avoient été juſqu'alors comme l'ame des affaires générales, n'étoient plus occupés que de petites intrigues de Cour, & des priviléges de leurs Charges. Ses Ambaſſadeurs accoûtumés à gouverner les Conſeils de tous les Princes chez leſquels on les envoyoit, ſe voyoient réduits à briguer baſſement l'appui des moindres Miniſtres; & les Conquérans, les poſſeſſeurs de l'Amé-

rique, n'avoient pas de quoi lever des armées, encore moins de quoi les payer.

Les François accoûtumés à ſurmonter les plus grands obſtacles, triompherent ſans effort de l'ennemi que je viens de peindre. Leurs conquêtes furent nombreuſes & rapides dans un pays mal fortifié, plus mal défendu. Douay, Lille, Tournai, Ath, Charleroi, pluſieurs autres Villes, tomberent en peu de tems ſous la puiſſance du vainqueur. Le reſte des Pays-Bas auroit eu le même ſort, ſi des mouvemens qui ſe faiſoient de tous côtés contre la France, n'euſſent porté cette Couronne à borner le cours de ſes victoires, & à faire la paix en 1668 à Aix-la-Chapelle.

Louis XIV. laiſſa entrevoir, ou on ſoupçonna qu'il quittoit à regret les armes: la crainte bien ou mal fondée qu'il ne les reprit, fut l'origine de la triple alliance. La Suéde s'éloigna dans cette occaſion de ſes principes, de ſes vrais intérêts, & y entra par légereté ou par complaiſance: l'Angleterre, pour ſe venger des François qui avoient pris parti contre elle dans la guerre qui venoit d'être terminée à Breda: les Provinces-Unies, pour tenir éloignée de leurs frontieres une Puiſſance offenſée & redoutable. Les Hollandois firent plus: ils inſulterent leurs anciens Protecteurs par les médailles que firent frapper leurs Magiſtrats, par les ſatyres que publierent leurs Ecrivains, par les diſcours

que tenoient leurs Ambaſſadeurs.

Louis XIV. ne put voir ſans indignation l'orgueil des Provinces-Unies : il ne ſuſpendit ſa vengeance quelque tems que pour donner à M. de Louvois ſon ſeul confident, le loiſir de travailler à la rendre plus terrible.

Ce Miniſtre qui a été pendant ſi long-tems le principal inſtrument des victoires de la France étoit digne d'un pareil choix. Quoique jeune, & naturellement porté au plaiſir, il avoit formé l'habitude de ſe livrer au travail avec une application qui n'a point d'exemple : déjà il connoiſſoit parfaitement la capacité de tous les Officiers, la valeur de tous les Régimens, la force de toutes les Places, les reſſources

de toutes les frontieres. L'ennemi n'avoit presque point de secret, qu'il ne vînt à bout de découvrir, point de forteresse où il n'eût des espions, point de vûes qu'il ne pénétrât, point d'avantage qu'il ne lui enlevât, ou qu'il ne rendît inutile. Par ses soins, la discipline avoit été rétablie dans les Armées, la subordination introduite dans les Corps, le Soldat délivré des vexations de l'Officier & des friponneries du Munitionnaire, le Royaume entier mis à couvert du pillage & de l'insolence des gens de guerre. C'est lui qui le premier fit regner l'abondance dans nos camps; qui veilla avec soin à la santé des Troupes, dont il prodiguoit peut-être d'ailleurs la vie; qui trouva le secret de lever de nom-

breuſes Armées, ſans violence & ſans injuſtice. L'eſpérance & la crainte, qui ſont les grands mobiles des actions des hommes, n'ont peut-être jamais été des inſtrumens auſſi ſûrs entre les mains de perſonne qu'entre les ſiennes : il ne laiſſa jamais d'action héroïque ſans récompenſe, ni de faute ſans châtiment : mais il n'imputoit pas à un brave homme les haſards & les caprices de la fortune. L'Hiſtoire l'accuſe d'avoir été dur envers ſes créatures, & violent à l'égard de ſes ennemis ; de s'être plus occupé de la grandeur du Monarque, que du bonheur des Sujets ; d'avoir ſacrifié à ſon ambition le répos de l'Europe, dont il pouvoit empêcher les troubles, ou rétablir plûtôt la tranquillité. Il eut

moins de génie pour former des projets, que de talens pour les exécuter; plus d'élevation dans l'eſprit, que dans le cœur; une audace qui dégénéroit en abbattement, & preſque en déſeſpoir dans les revers. Avant lui les opérations de la guerre rouloient ſur les Généraux; il énerva leur courage & retrecit leurs idées, en les tenant dans une dépendance trop ſervile de la Cour & du Miniſtère. Je ne balance pas à croire qu'il n'eut point d'égal pour les détails militaires; il étoit moins propre à la conduite d'un grand Royaume.

Dès que M. de Louvois eut le ſecret des deſſeins de ſon Maître, il chercha les moyens de les faire réuſſir, les difficultés s'applaniſſoient aiſément devant un homme

de son caractère ; cependant il s'en trouva une qu'il parut difficile de surmonter. Les dernieres campagnes, & la nécessité de munir les Places conquises, avoient épuisé tout ce qu'il y avoit de munitions de guerre dans le Royaume : les magasins étoient vuides, & on ne voyoit point de jours à les remplir, lorsque M. de Louvois proposa une idée que le succès a eu de la peine à justifier : il prétendit qu'il falloit tirer des Hollandois eux-mêmes de quoi leur faire la guerre ; & il partit secretement, suivi de deux valets de chambre intelligens & fidéles, pour réaliser un projet aussi singulier. Les valets qui représentoient deux riches Négocians étrangers, & le Ministre qui passoit pour leur Facteur,

ne se furent pas plutôt présentés ; que tous les magasins leur furent ouverts, même ceux des Places fortes. Les Hollandois qui croyoient la paix affermie, tournerent tout au profit de leur commerce, & ne balancerent point à vendre leurs munitions, parce qu'ils se tenoient assûrés de les remplacer dans la suite à un moindre prix. De cette maniere, poudre, salpêtre, méche, machine de guerre, tout fut enlevé & transporté en des lieux sûrs hors des Provinces-Unies. Les trois François avoient fait leur derniere emplette à Leyde, lorsque se promenant dans la Ville pour en voir les curiosités, ils entendirent un ouvrier qui s'écria : Voilà M. de Louvois ! Sans se déconcerter, ils ga-

gnerent le fauxbourg, prirent la poſte, & rentrerent heureuſement en France.

Le rapport du Miniſtre convainquit le Roi qu'il régnoit une confuſion horrible dans le pays qu'on ſe propoſoit de rendre le théâtre de la guerre : deux partis vifs & puiſſans déchiroient alors les entrailles de la République : l'un n'étoit attentif qu'à empêcher l'élévation du Prince d'Orange, & l'autre qu'à la procurer. Chaque faction avoit ſes Chefs, ſes enthouſiaſtes, ſes martyrs. L'incertitude de ce qui devoit arriver, cauſoit une eſpéce d'anarchie, qui étoit viſiblement la ſuite d'un vice dans le gouvernement, & qui en préparoit la ruine. L'Etat ſe trouvoit ſans guide, la loi ſans force, le Ma-

giſtrat ſans autorité, la Milice ſans diſcipline : les Gouverneurs des Places s'en croyoient les maîtres, & détournoient à des uſages particuliers les ſommes deſtinées à leur défenſe. On trouvoit un embarras égal à exiger des impôts, & à en faire uſage. Si quelque Citoyen plus tranquile ou plus éclairé, imaginoit un moyen de rétablir les affaires publiques, il étoit ſur le champ combattu par d'autres qui aimoient mieux voir périr l'Etat que de le voir ſauvé par leurs ennemis. Les deux partis avoient un point fixe, dont ils étoient réſolus de ne ſe jamais écarter; c'étoit de ne céder jamais l'un à l'autre, & de s'enſevelir plutôt s'il en étoit beſoin, ſous les ruines de la République.

Cependant le grand Penſionnaire & ſes amis joüiſſoient encore d'une grande conſidération, & entretenoient preſque toûjours la pluralité des ſuffrages: mais il étoit aiſé de voir que tout ſe diſpoſoit à un changement de ſcene, qui ébranleroit où détruiroit cette autorité. La ſageſſe profonde de M. de Wit, & les reſſorts délicats de ſon adminiſtration échappoient aux regards du vulgaire, tandis que le jeune Prince d'Orange fixoit tous les yeux ſur lui. L'éclat de ſa naiſſance, les ſervices de ſes ayeux, la magnificence de ſa Cour, des talens naiſſans, ſa jeuneſſe & ſes malheurs, tout le rendoit l'idole de la multitude. Les vœux & les cris publics le plaçoient à la tête des armées: les vieux Ré-

publicains trouvoient qu'il y avoit de l'imprudence à confier le salut de la République à un jeune Prince sans expérience, & aux fils d'un ambitieux, qui avoit voulu l'asservir. „ Peu s'en est fallu, disoient-ils, „ que ces entreprises n'ayent réussi „ dans un tems où les Provinces „ joüissoient d'un repos parfait ; & „ ce n'est que par une espéce de mi„ racle que s'est conservée cette li„ berté précieuse que nos ancêtres „ ont achetée par tant de travaux. „ Si la paix n'assûroit pas notre in„ dépendance, que ne devons-nous „ pas craindre durant le cours de „ la guerre qui va commencer ? Le „ Prince fut-il né modéré, ses fla„ teurs lui inspireroient de nous as„ servir, pour le voir en état de ré-

„ compenſer leur zele, & de n'avoir
„ point à redouter de révolutions.
„ On doit craindre qu'il ne ſe ſerve
„ de l'autorité qu'on lui aura con-
„ fiée, plutôt pour venger les inju-
„ res qu'il prétend avoir reçues, que
„ pour ſervir l'Etat qui l'aura élevé.
„ Un jeune Prince qui diſpoſe à ſon
„ gré d'une belle armée, eſt bien
„ ſéduiſant & bien dangereux. „

Ces raiſonnemens pouvoient bien retarder de quelques jours la promotion qu'on ſe propoſoit de faire; mais ils n'étoient pas capables de l'empêcher: ſix Provinces s'étoient déjà déclarées en faveur de Guillaume, & il avoit beaucoup de partiſans dans la ſeptiéme, qui étoit celle de Hollande. Ces ſuffrages entrainerent enfin celui du grand Pen-

ſionnaire, & il déclara le Prince d'Orange Capitaine & Amiral général. Deux fautes, toutes deux capitales, accompagnerent cette démarche; de Wit en premier lieu la fit trop tard. S'il eût conſenti plutôt à ce choix, il auroit gagné l'affection des peuples, qui paroiſſoit attachée à cette marque de complaiſance; attiré grand nombre de vieux Officiers qu'un bruit de guerre avoit ranimés, & qui retomberent peu à peu dans leur indolence; vaincu enfin l'oppoſition que les partiſans de la Maiſon d'Orange faiſoient à la levée de vingt-ſix mille hommes; puiſque cette oppoſition partoit de la crainte qu'on avoit d'en voir paſſer le commandement en des mains étrangeres. La ſeconde faute que fit le

le Penſionnaire, ce fut de donner des bornes trop étroites au pouvoir du nouveau Général : par là il s'en fit un ennemi irréconciliable, & il continua à être chargé lui-même des haſards auxquels ſa patrie alloit être expoſée.

Tandis que les Provinces-Unies prenoient ſi mal leurs meſures pour ſe défendre, la France multiplioit les moyens de les attaquer avec avantage. Des Géographes exacts & profonds travailloient ſans interruption à dreſſer des Cartes des terres de la République : point de ruiſſeau, de ravin, de buiſſon, de moindres choſes, s'il ſe peut encore, qui n'y fuſſent marquées avec une exactitude qui n'avoit point d'exemple. Les Hollandois pouvoient former

des alliances qui auroient ou em-pêché ou retardé leurs difgraces ; on les priva de ces fecours par des traités. On fit plus ; on arma contre eux le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munfter & l'Archevêque de Cologne : le premier fut féduit par l'argent qu'on lui donna pour fes plaifirs ; le fecond, par l'efpérance de faire des conquêtes & de les garder ; le troifiéme, par les confeils du Prince de Furftemberg Evêque de Strasbourg, qui le gouvernoit. A ces précautions on joignit de nombreufes armées, Turenne & Condé, & le plus profond fecret.

Ces préparatifs produifirent des évenemens qui étonnerent l'Europe entiere. Tous les fiécles fe fouviendront que l'an 1672, les François

se présenterent sur les bords du Rhin ; qu'ils le passerent fierement à la nage, en présence d'un ennemi retranché à loisir ; qu'ils prirent ou dissiperent tout ce qui se présenta pour retarder leur marche victorieuse ; que des Villes qui passoient pour considérables, ouvrirent leurs portes au seul nom des vainqueurs ; que trois des sept Provinces furent subjuguées en aussi peu de tems qu'il en auroit fallu pour les parcourir ; & que la République entiere seroit devenue en moins de deux mois la proie des Conquérans, s'ils avoient eu autant de conduite que de valeur.

Au lieu de marcher à Muyden, ce qui étoit décisif, avec la plus grande partie de leurs forces, ils y envoyerent le Marquis de Roche-

fort avec cinq cens chevaux, qui le manqua. On s'arrêta à prendre les Places qui ſont ſur l'Iſſel, tandis qu'on pouvoit pénétrer dans le cœur de la Hollande qui n'étoit pas encore inondée. Il falloit preſſer les expéditions, & on s'amuſa à écouter des propoſitions de paix. Les trente mille priſonniers qu'on avoit faits aux vaincus, les laiſſoient ſans défenſeurs, & ils furent relâchés pour une ſomme aſſez modique. Le bon ſens vouloit qu'on demantelât les Places, & on s'obſtina à y laiſſer des garniſons, ce qui réduiſit à rien les armées, & les mit dans l'impoſſibilité d'agir. Enfin un peu de conſtance étoit néceſſaire pour finir l'entrepriſe; & le Prince rentra dans ſes Etats au mois d'Août

avec l'élite des ſes troupes.

Jean de Wit avoit vû l'orage ; & s'il eût été crû, on l'auroit ou conjuré par des ſatisfactions convenables, ou affoibli par des précautions aſſorties aux circonſtances. Il propoſoit d'appaiſer un Monarque jeune, ambitieux, puiſſant & offenſé, ou de brûler les magaſins que la France avoit formés à Nuys ; ce qui l'auroit miſe dans l'impoſſibilité de commencer la guerre. Les Partiſans du Stadhouderat, ne voulurent ni l'un ni l'autre, parce qu'ils s'attendoient à trouver dans le malheur de la patrie, la ruine du grand Penſionnaire, & l'élévation du Prince d'Orange. Cette réſiſtance retint de Wit dans une eſpéce d'inaction qui lui fut réprochée depuis comme tra-

hiſon, & qui n'étoit qu'une ſuite de ſon caractère pacifice, & de l'eſpérance qu'il ne perdit jamais de regagner la France. Ce Magiſtrat avoit le défaut de ſe trop livrer à des ſpéculations politiques : des calculs qu'il avoit faits, lui avoient appris que les dépenſes qu'on ſeroit obligé de faire pour conquérir les Provinces-Unies, ſurpaſſeroient les avantages qui en pourroient revenir; & il en avoit conclu en Républicain intéreſſé, que Louis XIV. pourroit être déterminé par ce motif à renoncer à ſon entrepriſe. Deux paſſions vives & ardentes qui régnoient alors dans le cœur du Monarque François, l'ambition & la vengeance, n'écouterent pas les cris de l'avarice, & apprirent trop tard à de

Wit, que des raifonnemens de cabinet ne font pas toûjours de sûrs garans dans les affaires d'Etat.

Après que le grand Penfionnaire eut porté la confiance jufqu'à la témérité avant la guerre, il pouffa l'abbattement jufqu'au défefpoir après les premiers revers. Un homme de fa réputation auroit dû méprifer & braver le danger, trouver des reffources où les cœurs ordinaires n'en voyoient point, s'enfevelir, s'il le falloit, fous les ruines de la patrie, en la défendant. La République s'étoit trouvée autrefois dans de plus grandes extrémités, puifqu'elle avoit fait échoüer la politique de Philippe II. il étoit poffible qu'elle réfiftât à la puiffance de Louis XIV. L'Efpagne, malgré fa

foiblesse faisoit des efforts, & l'Empire, malgré sa lenteur, des mouvemens pour arrêter les progrès rapides du Conquérant. Il n'y a que des résolutions fermes qui garantissent les Etats attaqués de tous côtés, & menacés d'une ruine prochaine.

De Wit fit sans doute toutes ces réflexions: mais les lumieres de l'esprit sont de peu de ressource contre la foiblesse du cœur. Entierement occupé du mal, il n'osoit pas voir le reméde qui en pouvoit arrêter le cours. Accablé par les progrès des François, par la haine des peuples, par l'incertitude de ses amis, le Pensionnaire ne vit de ressource que dans la modération du vainqueur. Par son Conseil, les Etats Généraux

demanderent la paix à la France : ſi le vertueux Pomponne eût été écouté on l'auroit accordée à des conditions honorables pour la Puiſſance qui la donnoit, mais honnêtes pour celle qui la recevoit. Malheureuſement Louvois, qui étoit le Miniſtre favori, ſe livra à toute la hauteur de ſon caractère, & fit arrêter qu'on exigeroit des vaincus des choſes tout-à-fait contraires à leur honneur à leur réligion, à leur liberté.

La dureté de ces conditions déconcerta le Penſionnaire & ſes Partiſans, qui avoient eſpéré & fait eſpérer plus de généroſité : cependant ils parurent fermes dans le parti qu'ils avoient pris. " La République „ ébranlée juſques dans ſes fonde-

„ mens par les fecouffes qu'on vient
„ de lui donner, doit déſeſpérer, di-
„ ſoient-ils, de pouvoir retarder ou
„ empêcher ſa chute autrement que
„ par la ſoûmiſſion. Nous ſommes
„ dans une égale impoſſibilité, d'ar-
„ racher à l'ennemi, ce qu'il a con-
„ quis, & de conſerver ce qui nous
„ reſte. Les poſtes à garder ſont ſans
„ nombre, & nous avons peu de
„ troupes pour les défendre : atta-
„ qués au dehors par une Puiſſance
„ redoutable, & au dedans par des
„ ſéditions, comment parvenir à
„ éviter notre ruine autrement que
„ par un accommodement ? Quel-
„ que rudes que ſoient les Lois que
„ veut impoſer la France, on ne les
„ jugera pas ſi déraiſonnables, ſi l'on
„ conſidere qu'elle eſt déjà maîtreſſe

„ de trois Provinces, & qu'elle le „ deviendra de celle de Frise quand „ il lui plaira. Attendre que toutes „ nos Places soient prises l'une après „ l'autre, c'est exposer imprudemment notre patrie à être traitée „ en pays conquis. „

Quoique ces vûes pacifiques fussent les vûes de presque tous les gens en place, on fut déterminé à la continuation de la guerre par un accident heureux, mais inopiné. Tandis qu'on délibéroit à Amsterdam sur le parti qu'il convenoit de prendre, l'Hôtel-de-Ville étoit assiégé par le peuple inquiet sur une résolution dont dépendoit sa liberté. La paix entraînoit la plûpart des suffrages, lorsque Gilles Valkenier & Gerard Hasselaer, deux

Bourg-Maîtres vifs & intrepides ; menacerent d'ouvrir les fenêtres, & d'avertir le peuple qu'il étoit trahi. Le danger présent d'être mis en piéces par une populace furieuse, l'emporta sur celui dont on étoit ménacé par les conquêtes de l'ennemi. On prit le parti de la résistance ; & cette résolution portée de Ville en Ville, y causa une généreuse révolution. La République n'avoit pas changé de face depuis le vif empressement qu'on avoit témoigné pour l'accommodement ; cependant la rupture prévalut par-tout ; & s'il y eut quelques opposans, ils furent obligés de jurer comme les autres, qu'ils sacrifieroient à la patrie leurs biens & leurs jours.

Un changement si surprénant

dans les idées, étoit visiblement le triomphe du Général, & la ruine du Pensionnaire. Depuis assez long-tems les gens éclairés, le peuple même inspiré par les partisans de la Maison d'Orange, souhaitoient que toute l'autorité fût réunie dans un parti, afin qu'étant devenu le maître, il pût pousser ses desseins sans opposition, & répondre des évenemens. Durant les beaux jours de la République, les vœux avoient été pour de Wit, qu'on regardoit comme l'auteur de cette félicité: la décadence des affaires avoit inspiré d'autres sentimens; ils éclaterent pour la premiere fois à Dordrecht. Le peuple qui croyoit la République trahie ou mal gouvernée, demanda que le Prince fût rétabli dans les

Charges de ſes ancêtres : *vive Orange*, diſoient ces ſéditieux, *les de Wit & leurs Partiſans ſont la cauſe de nos malheurs ; nous voulons le Prince pour notre Stadhouder.*

Les Magiſtrats intimidés par ces cris & par les menaces qui les ſuivirent, envoyerent prier le Prince de ſe tranſporter dans leur Ville pour calmer, s'il étoit poſſible, la fureur du peuple irrité. Ce Général s'en défendit long-tems ; ou par ſcrupule de quitter l'armée, ou pour donner au feu le tems de devenir plus vif. A la fin il céda aux inſtances des Députés, que la crainte d'être mis en piéces, s'ils revenoient ſeuls, rendoit plus éloquens, que le deſir de voir dans leurs murs l'idole de la multitude, & leur ſuc-

ceſſeur dans le gouvernement.

Le Prince n'eut pas plutôt pris place dans le Conſeil, qu'il fut ſurpris de s'entendre demander quelles propoſitions il avoit à faire : il répondit qu'il étoit venu à la priere de l'Aſſemblée pour apprendre ce qu'on pouvoit ſouhaiter de lui. On ſe borna à des complimens & à la priere de viſiter les magaſins & les fortifications. Il le fit accompagné des Magiſtrats qui s'étoient flatés que cette légere ſatisfaction calmeroit peut-être les agitations du peuple, & il ſe diſpoſa enſuite à regagner ſon camp. Les ſéditieux voulurent ſavoir avant ſon départ, s'il avoit été élevé à la premiere dignité de la République : il n'eut pas plutôt dit avec une modération vé-

ritable ou feinte, qu'il n'étoit pas & ne pouvoit point être Stadhouder à cauſe d'un ſerment qui le lioit, qu'ils jurerent tous de ne jamais mettre bas les armes, qu'ils n'euſſent obtenu du Magiſtrat l'illuſtre Chef qu'il vouloient avoir. Les Régens intimidés par ces nouvelles menaces, renoncerent par un acte authentique à l'Edit perpétuel, choiſirent le Capitaine Général pour leur Gouverneur, & le diſpenſerent du ſerment qu'il avoit fait de n'accepter jamais le Stadhouderat.

Le Prince d'Orange qui outroit aſſez ſouvent les apparences de la droiture, de la religion, & de la vertu, fit difficulté de recevoir cette diſpenſe, quoique plus légitime que celle des Miniſtres dont il ſe contenta.

tenta. Comme les Eccléſiaſtiques n'ont aucun droit de rompre les ſermens publics faits au Souverain, c'étoit au Magiſtrat ſeul qui les avoit exigé, à en diſpenſer : mais le Prince fit apparemment réflexion que cette démarche le rendroit plus agréable aux Paſteurs & plus reſpectable aux peuples.

Quoi qu'il en ſoit, on n'eut pas plutôt levé ſes ſcrupules, que l'acte de ſon élection fut ſigné par tout le Conſeil, & envoyé à Corneille de Wit, ancien Bourg-Maître, & frere du grand Penſionnaire, pour qu'il le ſignât. Ce grand homme qui étoit retenu dans ſon lit par des infirmités contractées au ſervice de la République, refuſa aſſez fierement de violer un ſerment qu'il avoit fait

au Souverain, & dont il ne croyoit pas que la Régence eût droit de le dispenser. Envain les Députés lui représenterent qu'il devoit céder aux fureurs d'une populace armée qui environnoit sa maison, & qui menaçoit de le massacrer: cet intrepide Magistrat persista à dire qu'il n'estimoit pas assez ses jours pour les prolonger par la signature d'un décret préjudiciable à la liberté. On commençoit à désespérer de le gagner, lorsque son épouse éplorée, lui présenta ses deux jeunes fils, & le conjura tendrement de se conserver pour eux. Le trouvant inflexible, elle le menaça d'ouvrir toutes les portes, de se jetter avec ses enfans entre les bras des séditieux, de sauver, si elle le pouvoit,

ſa famille, & de l'abandonner, puiſqu'il le vouloit, à une opiniâtreté inutile, & à une mort inévitable. Ces paroles prononcées avec fermeté & d'un ton tragique, l'émûrent : il ſe laiſſa vaincre & ſigna. Il crut ſauver ſon honneur, & ſe réſerver un ſubterfuge pour réparer cette foibleſſe, lorſque le péril ſeroit paſſé, en ajoûtant à ſon ſein ces deux lettres, v. c., c'eſt-à-dire, VI COACTUS, *contraint par la force :* mais un Miniſtre ayant expliqué au peuple ce que ſignifioient ces deux lettres, on contraignit de Wit de les effacer, & de ſigner ſimplement comme tous les autres.

Le ſoulevement de Dordrecht fut un mal contagieux qui ſe répandit par-tout. Chaque Ville voulut

avoir le Prince d'Orange pour ſon Stadhouder; & on l'invitoit de tous côtés à venir prendre poſſeſſion de ſa nouvelle dignité. Les Etats Généraux rectifierent ce que ces élections précipitées & tumultueuſes avoient d'irrégulier en confirmant l'élévation du Prince. Cependant les émotions populaires ne diminuoient point : la multitude continuoit à n'avoir nul reſpect pour ſes Magiſtrats; & la rage fut pouſſée juſqu'à attenter aux jours du grand Penſionnaire, qui avoit été contraire à la révolution.

De Wit fortement preſſé d'intercéder pour Vander Graef, le ſeul de ſes aſſaſſins qui eût été pris, ne voulut jamais ſe laiſſer fléchir. En vain lui répéta-t-on mille fois qu'il y au-

roit de la gloire à ſauver la vie d'un homme qui avoit voulu la lui ôter, & que l'occaſion étoit favorable de regagner par un trait de clémence, le cœur de la multitude qui ſouhaitoit vivement cet acte de généroſité : il répondit toûjours qu'il falloit laiſſer à la Juſtice un cours libre, parce que l'impunité ne ſervoit qu'à rendre les ſcélérats & plus nombreux & plus hardis. Le peuple, ajoûtoit-il, me hait ſans raiſon ; je ne veux pas regagner ſon amitié par une démarche qui expoſeroit les jours de tous les gens en place, & que mes ennemis regarderoient plutôt comme une marque de ma foibleſſe, que de la force de mon cœur ou de ma raiſon. La ſuite fit voir que le parti de la douceur auroit été le

parti de la sagesse. Le peuple échauffé par le sang qu'il vit répandre, forma mille accusations injurieuses contre les deux freres : ils firent l'un & l'autre des efforts inutiles pour se justifier. Comme on est toûjours coupable quand on est haï, les preuves même de leur innocence étoient des crimes aux yeux de leurs ennemis. Cette prévention détermina le grand Pensionnaire à quitter sa place. Cet acte de grandeur d'ame ou de désespoir, fut le dernier de la vie de ce Magistrat ; il fut massacré peu de jours après, & avec lui Corneille de Wit son frere, le plus grand homme, après lui, de la République.

Je ne voudrois pas assûrer après plusieurs Ecrivains, même modé-

rés, que le Stadhouder avoit ordonné ou préparé cet attentat: il s'eſt toûjours défendu d'avoir part au crime, quoiqu'il ait conſenti à en recueillir le fruit. Son caractère ne décide pas à mon gré la difficulté que forme l'Hiſtoire; & je penſe que c'eſt un de ces problèmes politiques que le cœur des Lecteurs réſoudra toûjours.

L'inſtant de l'élévation du Prince d'Orange devint comme une nouvelle époque dans l'Hiſtoire des Provinces Unies, & preſque dans l'Hiſtoire générale. Les Puiſſances qui avoient contribué aux malheurs de la Hollande; celles qui les avoient ſouhaités; celles qui les avoient vûs avec indifférence; celles qui n'avoient fait que des vœux

pour ſa conſervation ; celles qui s'étoient remuées lentement en ſa faveur : tout ſe réunit pour ſa défenſe. Ce changement arrivé ſi à propos fut attribué au génie du Stadhouder ; & c'étoit l'ouvrage des circonſtances. On avoit triomphé de voir humilier les Hollandois, que leurs richeſſes rendoient arrogans : mais on étoit déſeſpéré de l'aggrandiſſement de la France. La plus foible paſſion fut à l'ordinaire ſacrifiée à la plus forte : & parce qu'il s'agiſſoit de ſecourir la Hollande, celui qui la gouvernoit, ſe trouva, ſans y avoir contribué, le lien de la ligue qui ſe forma pour elle.

Avec cet avantage, le Prince d'Orange ſe rendit bientôt l'ame &

l'arbitre de l'Europe. Il répandit par ſes émiſſaires que les François, plus puiſſans que n'avoit été Charles-Quint viſoient comme lui à la monarchie univerſelle, & s'y prenoient mieux pour y parvenir. Ce fantôme révolta l'orgueil des Puiſſances, irrita leur jalouſie, fortifia leurs ſoupçons, réveilla leur politique, & les diſpoſa à former une union conſtante qui aſſûrât leur tranquillité. L'adroit Stadhouder fut le centre où ſe réunirent toutes ces haines contre la France. Avec le nom impoſant d'un ſyſtème d'équilibre qu'il imagina, il réunit les peuples les plus diviſés, il gagna la confiance des Cours les plus ſoupçonneuſes, il concilia les intérêts les plus opposés, il éteignit les haines les plus

implacables, il s'aſſujettit les eſprits les plus indépendans, il anima les Nations les plus languiſſantes, il prit un aſcendant abſolu ſur les plus grands Monarques. Le fruit de tánt d'intrigues, fut ſenſible pour la République : elle ceſſa d'être le théatre de la guerre, qui paſſa dans les Etats voiſins.

Les Partiſans du Prince d'Orange ſaiſirent cet inſtant brillant pour aſſûrer leur crédit, en augmentant le ſien. Gaſpard Fagel, qui joüiſſoit d'une grande conſidération à Harlem, diſpoſa le Sénat de cette Ville à faire propoſer aux Etats de Hollande de rendre le Stadhoudérat héréditaire dans la Maiſon où il venoit de rentrer. “ Tout le tems „ qui s'eſt écoulé depuis la mort

„ de Guillaume ſecond, a été un
„ enchaînement de malheurs pour
„ nous, diſoient les Députés. Les
„ guerres étrangeres qui, durant
„ vingt ans, ont épuiſé l'Etat, & les
„ diſſenſions domeſtiques qui l'ont
„ déchiré, ont ébranlé les fonde-
„ mens de la République. Les au-
„ teurs de tous ces déſaſtres ont ſubi
„ le ſort qu'ils méritoient: les uns
„ ont été ſagement dégradés; les
„ autres ont été immolés à la ven-
„ geance publique. L'autorité qu'ils
„ avoient laiſſé avilir, a paſſé dans
„ des mains habiles, capables de la
„ faire reſpecter par le citoyen, &
„ de la défendre contre l'ennemi.
„ Aſſûrons à nos deſcendans le
„ bonheur dont nous joüiſſons; que
„ les premieres Charges de l'Etat

„ ſoient rendues héréditaires dans
„ l'auguſte Sang qui les a rendues
„ ſi utiles aux peuples. Veniſe &
„ Gènes n'ont-elles pas leurs Do-
„ ges ? La grande Bretagne a eu ſon
„ Protecteur, dès qu'elle a penſé à
„ s'ériger en République. Le Stad-
„ houdérat eſt eſſentiel à notre
„ gouvernement ; & nous n'avons
„ été ſi long-tems malheureux, que
„ parce que nous nous ſommes op-
„ poſés à l'élévation du Prince d'O-
„ range. „

Ce diſcours rempli de ſophiſmes pouvoit être aiſément réfuté ; cependant il ne le fut pas : le parti Républicain étoit trop abbattu pour l'oſer ; & les amis du Stadhouder ne voyoient de ſalut pour eux, que dans la continuation & l'augmen-

tation de ſa puiſſance. Non contens de ſe rendre aux invitations des Députés de Harlem, ils les remercierent de leur zéle. Il ſembloit qu'on craignît de rentrer dans les droits de la liberté, & de manquer quelque jour de Souverain. Ce n'étoit pas aſſez de s'être donné un Maître pour le tems préſent, on vouloit être aſſûré d'en trouver un à l'avenir ; & on s'obligeoit avec toute ſa poſtérité, à obéir à tous les deſcendans mâles du Prince d'Orange. Ainſi fut lâchement ſacrifié par le Magiſtrat, un droit précieux qu'il étoit obligé de laiſſer auſſi entier à ſes ſucceſſeurs, qu'il l'avoit reçu de ſes ancêtres. L'exemple de la Province de Hollande entraîna ſur le champ la Zélande. Les trois Pro-

vinces qui avoient été conquises par les François & les Munstériens, Gueldre, Utrecht, Over-Yssel, formerent ces nœuds un peu plus tard : mais elles ne se virent pas plutôt délivrées de leurs vainqueurs qu'elles demanderent à rentrer dans l'ancienne union, dont une force supérieure les avoit détachées, & qu'elles accorderent au Prince d'Orange les mêmes prérogatives.

Les services que le Stadhouder avoit rendus à sa Nation, ne paroissoient pas au dessus des sacrifices qu'on venoit de lui faire. La République s'étoit dépouillée d'une partie de la souveraineté pour un de ses Sujets : mais un sujet devenu trop grand, a presque toûjours honte de l'être : un état qui tient le

milieu entre le Trône & la soûmission, est un état violent qui ne peut durer. Une ambition commune suffit alors, pour travailler à franchir les bornes de l'autorité dont on est revêtu; & le Prince d'Orange auroit été un phénomene dans l'Histoire, s'il avoit pû se résoudre à respecter les barrieres qui limitoient sa puissance. Il travailla à son élevation : mais, suivant son caractère profond & dissimulé, il s'y prit si adroitement, qu'il fit presque douter s'il avoit d'autre part au projet, que d'avoir laissé agir ses amis.

Dès que les François eurent vuidé la Gueldre, les Etats Généraux composés des partisans du Stadhouder, lui donnerent le pouvoir de réformer le Gouvernement de cette

Province, d'éloigner des Charges ceux qui lui en paroîtroient incapables, & d'en revêtir les perſonnes qu'il jugeroit propres à les remplir. Le Prince d'Orange tira de cette imprudente commiſſion, l'avantage de mettre à la tête des affaires des Magiſtrats dévoüés à ſes intérêts. Conrad Leclerc, que beaucoup de pénétration dans l'eſprit, aſſez de politeſſe dans les manieres, une inſinuation infinie dans le caractère, rendoient propre à conduire des manoeuvres importantes, & difficiles, fut fait Secrétaire des Etats du quartier de Nimegue. Il ſe ſervit du crédit que lui donnoient ſon Protecteur, ſa place, ſon mérite perſonnel, pour diſpoſer les peuples à ſacrifier leur indépendance. On lui entendoit

entendoit dire publiquement, que dans l'épuiſement où ſe trouvoit la Province, il lui étoit impoſſible de ſe ſoûtenir par ſes propres forces; qu'il ne voyoit de reſſource pour elle que dans la protection du Prince d'Orange, & qu'il ne falloit pas balancer à lui en offrir la Souveraineté. Tout bas il diſoit à ceux qu'il ſavoit avoir le plus d'autorité, qu'il feroit avoué quand il le faudroit, que leurs ſervices ſeroient reconnus, & que ſi la Gueldre ne ſe hâtoit, elle feroit prévenue par la Hollande. Les autres émiſſaires du Prince faiſoient le même manege dans les quartiers de Zutphen & d'Arnheim.

Lorſqu'on crut avoir mis les eſprits dans la diſpoſition où on les vouloit, les Etats de la Province

furent aſſemblés. Après quelques difficultés, on conféra la Souveraineté du pays, & la qualité de Duc de Gueldre au Prince d'Orange: ce beau préſent fut accompagné de tous les éloges, de toutes les ſoûmiſſions, de toutes les marques d'admiration & de reconnoiſſance qui pouvoient flatter un Prince de vingt-quatre ans.

Le Stadhouder cacha ſagement la joie que lui cauſoit l'offre qu'on lui faiſoit. Il répondit aux Députés de Gueldre, qu'il avoit beſoin de tems pour réfléchir ſur un évenement de cette importance, & qu'il devoit aux autres Provinces l'attention de les conſulter. Il ne s'adreſſa pourtant qu'à celle de Hollande, de Zélande, & d'Utrecht,

ſans doute pour leur inſinuer qu'elles lui devoient les mêmes honneurs, puiſqu'il leur avoit rendu les mêmes ſervices. Il ne crut pas devoir demander l'avis de la Friſe & de Groningue, parce que ces Provinces avoient un Stadhouder particulier. A l'égard de Lover-Yſſel, le Gouvernement n'y avoit pas encore été changé, & il y avoit dans la régence, des membres dont il avoit raiſon de ſe défier.

Les Etats d'Utrecht, où le Prince avoit beaucoup de créatures, conſentirent unanimement qu'il acceptât la Souveraineté : ceux de Hollande, après des conteſtations longues & ameres, ſe trouverent partagés : mais la Zélande lui écrivit beaucoup & de fortes raiſons pour

l'en dissuader. Elle lui représenta que les offres qu'on lui faisoit étoient incompatibles avec les lois de l'union ; qu'un vain titre lui raviroit la confiance & l'affection des peuples ; que le nom de Souverain n'ajoûteroit rien ou presque rien à l'autorité dont il joüissoit ; qu'il y auroit enfin plus de gloire à refuser les propositions qu'on lui faisoit, qu'à les accepter.

On peut juger des dispositions du Prince par la maniere dont il écrivit aux Provinces après en avoir reçû les résolutions. Sa lettre à la Province d'Utrecht est pleine de sentiment : on ne remarque que de la froideur dans celle qu'il adressa à la Hollande : il regne beaucoup d'aigreur & de ressentiment dans sa

réponſe à la Zélande. Il eſt aiſé de juger par cette conduite, combien le Prince d'Orange étoit ſenſible à l'eſpérance de régner : il y renonça pourtant, parce qu'il vit que les eſprits s'aigriſſoient tous les jours, qu'on le borneroit ſûrement à la Souveraineté de la Gueldre, & qu'il réveilleroit ſans retour les ſoupçons des Provinces.

La victoire que le Stadhouder venoit de remporter ſur lui-même, méritoit certainement des éloges. Je ne ſuis pas de ceux qui font honneur à ſa modération, du parti qu'il prit dans ces circonſtances : mais il eſt toûjours fort loüable d'avoir eu le courage & la prudence de combattre ſon ambition. Cependant le refus du Prince qui devoit guérir les

défiances publiques, les augmenta par une de ces bisarreries, dont la philosophie & la politique sont également embarrassées à trouver la cause. " Il n'est pas naturel, disoient
„ les Républicains, que la Gueldre
„ ait fait par réconnoissance ce qu'on
„ n'accorde jamais qu'à la tyrannie.
„ On veut faire passer pour un sen-
„ timent unanime la résolution de
„ quelques esprits brouillons & in-
„ téressés. Les foibles ont été séduits
„ par la crainte, les ambitieux par
„ l'espérance, & les mieux inten-
„ tionnés par l'adresse qu'on a eue
„ de leur persuader qu'ils n'étoient
„ pas en assez grand nombre pour
„ rien empêcher. Prétendre, com-
„ me on veut, que tout se soit fait
„ à l'insçu du Prince, c'est une chi-

„ mere ; ſes agens exécutoient ſes „ ordres, & n'ont remué que de ſon „ conſentement. Son refus n'eſt pas „ un effet de ſa modération, c'eſt „ un refus forcé ; & il n'a rejetté la „ Souveraineté, que lorſqu'il a vû, „ par la diſpoſition des eſprits qu'il „ avoit fait ſonder, qu'on ne pou- „ voit l'étendre aux autres Provin- „ ces, ni la poſſéder même tranqui- „ lement. „

Ces diſcours répétés avec effuſion de cœur, firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit du peuple, qu'il paſſa tout d'un coup de la paſſion qu'il avoit eue pour ſon Stadhouder, à une haine aveugle & implacable : les Etats de Hollande même partagerent les murmures des mécontens, pour avoir biaiſé dans une af-

faire où il s'agiſſoit de la ruine du gouvernement. Les choſes furent pouſſées ſi loin, que les Magiſtrats de cette Province ſe virent réduits à faire un Edit qui condamnoit à mort tous ceux qui oſeroient dire, *que le Prince d'Orange avoit voulu ſe rendre Souverain du pays, & que les Etats de la Province avoient eû intention de délibérer pour lui déférer cette Souveraineté.*

Dès que le Stadhouder eut vû ſes projets d'élévation renverſés, il n'imagina de moyen pour ſoûtenir ſon crédit, que la continuation de la guerre, & il tourna toutes ſes vûes de ce côté-là. Il ſe croyoit d'autant plus aſſûré de réuſſir, que les Princes confédérés plus aigris qu'accablés par les victoires de

Louis XIV, paroiſſoient plutôt déterminés à s'enſevelir ſous les ruines de leurs Etats, qu'à recevoir la loi d'un Monarque, qui l'offroit peut-être avec trop d'orgueil. L'Empereur Léopold peu touché des malheurs des Cercles, témérairement engagés dans une guerre cruelle par ſes intrigues, ne ſongeoit qu'à tenir ſans ceſſe l'Europe armée contre la France, ſous le prétexte impoſant de défendre la liberté publique. L'Eſpagne preſqu'entierement dépouillée des Pays-Bas, par ſa négligence ou par ſa foibleſſe, attendoit du ſort des armes une révolution heureuſe qui pourroit la remettre en poſſeſſion de ce qu'elle avoit perdu. Le Danemarck & le Brandebourg n'eſpéroient conſerver leurs

conquêtes ſur la Suede, qu'en éloignant de leurs Frontieres le François qu'ils ſavoient prêt à voler au ſecours de leur ennemi. Le Parlement d'Angleterre plus jaloux des ſuccès de la France que du Commerce de la République, n'oublioit rien pour faire paſſer ſes paſſions & ſes ſentimens dans le cœur de ſon Souverain.

Il n'y avoit que les Provinces-Unies qui penchaſſent vers la paix. Elles s'ennuyoient de fournir ſeules aux frais d'une guerre ruineuſe, qui ſembloit n'être plus que celle de leurs alliés. L'honneur de compter parmi leurs Penſionnaires l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, celui de Danemarck, preſque tous les Electeurs, & un grand nombre de Prin-

ces d'Allemagne, n'empêchoit pas qu'elles ne sentissent leur épuisement. Elles exposerent leur situation aux Ambassadeurs qui s'étoient rendus à Nimégue, moins pour rendre la tranquillité à l'Europe, que pour faire croire qu'ils l'avoient voulu. La menace que firent les Etats de conclurre une paix particuliere, si on ne travailloit sérieusement & de bonne foi à la paix générale, intimida les Princes confédérés : la crainte que ces Puissances intimidées ne se prétassent à un accommodement, allarma beaucoup le Prince d'Orange. Il fut rassûré par le Chevalier Temple, qui, en qualité de Ministre du Roi médiateur, lui promit ou de rendre la paix impossible, ou d'en éloi- Temple.

gner du moins la conclusion.

Ce Négociateur, le plus célébre, je crois, qu'ait eu sa Nation, paroissoit bien capable de ce qu'il promettoit. Quoique les Anglois aient rarement la souplesse & la dissimulation que demande l'intrigue, & qu'ils appellent eux-mêmes les négociations *l'artillerie de leurs ennemis*, M. Temple étoit devenu un des premiers politiques de l'Europe. Bien éloigné de l'usage de ses compatriotes, qui se bornent à la connoissance de leur gouvernement & de leur commerce, il avoit étudié à fonds les affaires étrangeres, & y excelloit. Dès qu'un homme pouvoit lui donner des lumieres ou des conseils utiles, il le recherchoit de quelque pays qu'il fût; & l'Histoire

obſerve qu'il n'a jamais ſouhaité la confiance ou l'amitié de perſonne, qu'il ne ſoit venu à bout de l'acquérir. Son eſprit vif & brillant, ſa converſation enjouée & ingénieuſe, le faiſoient paſſer quelquefois pour un homme ſuperficiel ; & cette perſuaſion qu'il fortifioit le plus qu'il pouvoit, avançoit beaucoup plus ſes projets, que l'air profond & myſtérieux qu'affectent les autres Négociateurs. Né avec des paſſions violentes & emportées, il employa ſa raiſon à s'en rendre maître, & ſa politique à laiſſer croire qu'il en étoit eſclave : par ces deux moyens, il avoit acquis un empire abſolu ſur ſon cœur, & beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit des autres. Son grand principe en politique étoit qu'il fal-

loit toûjours dire la vérité : l'expérience lui avoit appris que c'étoit la ſeule ruſe infaillible, & ſa délicateſſe vouloit que ce fût la ſeule digne d'un honnête homme. Plein de l'horreur qui eſt ordinaire à ſa Nation pour la ſervitude, il diſtinguoit dans ſes Ambaſſades le ſervice du Roi, du ſervice de la Patrie ; & autant qu'il étoit zélé pour l'un, autant étoit-il froid & indifférent pour l'autre. On l'accuſa peut-être avec juſtice d'avoir pouſſé trop loin les ſentimens Républicains. La paſſion qu'il avoit pour les Lettres, ne lui permettoit pas de diſſimuler ſon mépris pour les Miniſtres publics qui négligeoient de ſe cultiver ; il prétendoit que l'étude des hommes ſans celle des livres, n'eſt pas ſuffi-

ſante pour former un homme d'Etat. Une volupté douce & recherchée, plus connue ordinairement de notre Nation que de la ſienne, faiſoit ſes délices : toûjours borné à l'inſtant préſent, il regardoit les eſpérances & les craintes de l'avenir, comme des eſpérances & des craintes imaginées pour le vulgaire. Ceux qui ont le plus étudié le Chevalier Temple, prétendent qu'il aimoit ſes amis juſqu'à leur ſacrifier ſa fortune, & qu'il haïſſoit ſes ennemis au point de ne les pouvoir entendre nommer ſans chagrin ; que ſes vûes en politique étoient plus juſtes que profondes ; qu'il étoit vain dans le ſuccès, & aigre dans la diſgrace ; que ſi on étoit ſéduit d'un côté par l'agrément de ſon com-

merce, on étoit révolté de l'autre par un ridicule amour-propre qui lui faisoit tout ramener à lui. Il fut d'une humeur douce, mais inégale; singulier dans ses manières & dans ses sentimens; passionné enfin pour le plaisir & pour la gloire.

Le Chevalier Temple employa tout ce qu'il avoit de pénétration & de finesse, pour tenir la parole qu'il avoit donnée au Prince d'Orange il joignit ses intrigues au cri des peuples & aux menaces du Parlement, pour forcer le Roi d'Angleterre à se déclarer contre la France; ce qui ôtoit jusqu'à l'espérance de voir jamais rétablir la tranquilité dans l'Europe. Charles II. qui étoit tout ce qu'il vouloit, & à qui il ne manqua que de l'ambition pour être

être le premier homme de ſon ſiécle feignit de ſe rendre : pour perſuader juſqu'à ſes Sujets les plus défians, il contracta des alliances, leva des troupes, leur fit paſſer la mer, & ordonna des prieres publiques, *pour détourner la colere du ciel que les péchés de la Nation avoient irrité.* Quoique M. Temple fût inſtruit de la politique, des intérêts, du caractère de ſon Roi, il ſe laiſſa éblouïr par ces vaines démonſtrations. La honte qu'il eut de s'être laiſſé tromper, le conduiſit depuis dans la ſolitude, où ſe croyant uniquement occupé à faire paſſer à la poſtérité ſes actions, il lui tranſmit ſes haines & ſes paſſions.

Les Plénipotentiaires François, MM. Deſtrades, Croiſſy & Davaux,

profiterent en grands Politiques de la sécurité du Prince d'Orange & du Chevalier Temple son ami, pour avancer le grand ouvrage de la paix avec la Hollande. Elle fut enfin conclue à Nimegue le 10 Août 1678, malgré les brigues du Stadhouder, & les plaintes des alliés.

Le Prince d'Orange désespéré d'un évenement, qui, de Chef & d'arbitre en quelque maniere de l'Europe, le réduisoit presque à la qualité de particulier, prit un parti qui étoit également la preuve, & d'une ambition sans bornes, & d'un génie fort élevé. Il médita de surprendre le Maréchal de Luxembourg avant que la nouvelle du traité ne fût bien publique. Il se promettoit les plus grands avantages

de cette manœuvre pour peu qu'elle fût heureuſe ; de flatter le reſſentiment des Princes ligués que les Miniſtres Hollandois n'avoient pû entraîner dans leurs vûes pacifiques ; de forcer le Roi d'Angleterre à ſe déclarer contre l'ennemi commun ; d'engager enfin à la tête d'une armée victorieuſe, les Etats à rentrer en guerre.

Ces idées, qui paroîtront peut-être chimériques aux yeux du vulgaire, n'étoient que ſublimes : mais l'aſcendant ordinaire du Général François ſur ſon concurrent, les déconcerta. Ce grand Capitaine n'eut pas été plutôt averti de l'accommodement conclu à Nimégue, qu'il agit comme s'il n'y avoit plus d'ennemis à ſon voiſinage : cette ſécu-

rité enhardit le Prince d'Orange à hasarder un combat. M. de Luxembourg étoit à table lorsqu'on lui annonça l'ennemi : le coup d'œil qu'il avoit infaillible, lui fit voir à l'instant le danger de sa situation, & les moyens d'en sortir. Trop dissipé le plus souvent pour prévoir les évenemens, il avoit le précieux talent de les tourner tous à son avantage. Ces coups imprévus, qui troublent l'imagination des hommes ordinaires, élevoient la sienne : il augmentoit sa réputation de ce qui auroit ruiné celle d'un autre ; & sans avancer un paradoxe, on peut assûrer qu'il gagnoit à être surpris.

Le Stadhouder l'éprouva à la bataille de Saint Denis près de Mons. Il est vrai que comme il attaquoit

un ennemi déſarmé, le commencement de l'action lui fut favorable: mais la fin du combat ne répondit pas au commencement. Forcé à la retraite, après quelques ſuccès inutiles, le Général Hollandois n'emporta que le regret d'une perfidie honteuſe & infructueuſe.

L'entrepriſe du Prince d'Orange ne fut pas vûe du même œil partout: ſes partiſans publierent qu'elle étoit héroïque, & qu'il ne pouvoit finir la guerre plus glorieuſement. Ses ennemis ſuppoſant, ce qui eſt plus que vraiſſemblable, qu'il étoit inſtruit de la paix quand il avoit engagé ce combat, déteſtoient hautement une trahiſon ſi noire. Les indifférens regarderent cette action comme un coup de déſeſpoir, par

lequel il cherchoit à broüiller les affaires, & à rompre un accommodement qui l'alloit dépouiller d'une partie de ſon autorité, & le réduire à l'oiſiveté ou au manége des factions.

Cela ſeroit arrivé ainſi apparemment, ſi le Stadhouder n'avoit pris ſes meſures de plus loin, pour ſe ménager en Angleterre un dédommagement de ce qu'il alloit perdre en Hollande. Ce Prince avoit paſſé la mer l'année qui précéda la paix, pour tâcher d'engager charles II. ſon oncle à lui donner en mariage la Princeſſe Marie, fille aînée du Duc d'York, qu'on regardoit comme l'héritiere préſomptive des trois Royaumes de la Grande Bretagne, le Roi n'ayant point d'enfans légi-

times, ni le Duc d'enfans mâles. Trop d'obſtacles traverſoient cette importante affaire, pour qu'il parût poſſible de les lever. Le Duc zélé pour ſa religion juſqu'à lui ſacrifier trois Couronnes, ne devoit pas être porté naturellement à donner ſa fille à un Proteſtant. Le Roi trop indolent pour vouloir fortement quelque choſe, n'étoit pas d'un caractère à faire violence à un frere pour lequel il avoit de l'inclination. Le Prince d'Orange qui ſouffloit dans toute l'Europe la guerre contre la France, n'étoit pas agréable à la Cour de Londres, où juſqu'au Monarque, tout étoit penſionnaire de Louis XIV. La Princeſſe Marie, qui n'avoit que quinze ans, pouvoit être aiſément entraînée par l'auto-

rité d'un pere extrèmement vif, & par l'exemple d'une mere qui étoit morte dans la Communion Romaine. Mylord Arlington, quoique déchu de ſa premiere faveur, conſervoit encore un grand aſcendant ſur l'eſprit du Roi ; & il avoit une haine invincible contre le Stadhouder, qui ne lui avoit témoigné aucune conſidération à la Haye.

Tant d'obſtacles réunis firent une impreſſion ſi forte ſur le Prince d'Orange, qu'il ſe détermina à quitter l'Angleterre, ſans avoir eu le courage de faire les premieres ouvertures du deſſein qui l'y avoit conduit. Le Comte de Danby combattit avec ſuccès une réſolution qu'il jugeoit imprudente : par ſes conſeils le départ fut différé, & l'af-

faire du mariage proposée par lui-même au Monarque. „ Sire, lui dit-„ il, en l'abordant un gros paquet „ à la main, j'ai reçû des lettres des „ personnes du Royaume les plus „ dévoüées à vos intérêts : persua-„ dées que le Prince d'Orange n'a „ passé la mer qu'en vûe d'épouser „ la Princesse Marie, elles opinent „ unanimement à la lui donner. „ Si vous attendez que le Parle-„ ment vous demande cette union, „ vous ne pourrez, ni y consentir de „ bonne grace, ni vous y opposer „ sans danger. Forcez le Prince & „ la Nation à la reconnoissance, en „ formant comme de vous-même „ des liens qui leur sont si chers. Le „ Duc d'York consentira difficile-„ ment à cette alliance; mais avoir

„ égard à ſes répugnances, ce ſe-
„ roit trahir ſes plus précieux inté-
„ rêts. Tous les Anglois qui ſont
„ alarmés ſur ſa croyance, ont be-
„ ſoin d'être raſſûrés; lorſqu'ils ver-
„ ront une de ſes filles unie à un
„ Prince qui eſt en quelque maniere
„ le Chef du parti Proteſtant; ils
„ regarderont la religion du Duc
„ comme purement perſonnelle, &
„ ne craindront point qu'elle paſſe
„ à ſes héritiers.

Le Roi ſéduit ou intimidé par ces réflexions, céda aux prieres de ſon Miniſtre, & arracha le conſentement du Duc d'York. Le Prince d'Orange averti de ces favorables diſpoſitions, ſe rendit au Palais ſans délai : *Mon neveu*, lui dit le Monarque, *il n'eſt pas bon que l'homme*

ſoit ſeul ; je veux vous donner une aide ſemblable à vous, & lui déclara tout de ſuite ſa réſolution. Le dégoût que Charles avoit pour les affaires, lui en faiſoit précipiter ordinairement la concluſion. La pénétration de ſon eſprit lui fourniſſoit dans la plûpart des évenemens des raiſons de vouloir & de ne vouloir pas, qui le jettoient dans des réflexions qu'il ne vouloit pas faire. Pour éviter la peine qu'il avoit à ſe déterminer dans ces occaſions, il finit en deux heures un mariage qui devoit faire la deſtinée de trois Royaumes, & décider de la tranquillité de l'Europe entiere. Mylord Arlington, chagrin que cette affaire ſe fût conclue à ſon inſu, fit un compliment ſi ſingulier au Prince d'Orange, qu'il

mérite d'être rapporté. *Il y a*, lui dit-il, *certaines choses bonnes en elles-mêmes, qu'on gâte par la maniere de les faire ; il y en a d'autres au contraire mauvaises de leur nature, & que la maniere de les faire rend bonnes : mais j'avoue que celle du mariage de votre Altesse est si bonne, que de quelque maniere qu'elle fût faite, elle ne pouvoit devenir mauvaise.*

La nouvelle de cet évenement portée par les différentes Cours de l'Europe y causa de la joie, du chagrin, ou de la surprise, selon les suites qu'on crut qu'il auroit. La France qui éclata d'abord contre cette alliance, se radoucit aussi-tôt qu'on lui eût fait entendre que l'esprit du Prince d'Orange seroit infailliblement ramené par ce moyen,

à des vûes modérées & pacifiques. Les alliés ne douterent point que le Roi ne cédât aux sollicitations de son neveu & aux voeux de son peuple, & qu'il n'abandonnât enfin les intérêts de Louis XIV. Les Provinces-Unies furent alarmées pour leur liberté : elles soupçonnerent leur Stadhouder d'avoir pris avec la Cour de Londres des mesures secretes pour les asservir. Les Anglois furent partagés : les Catholiques & les Royalistes craignirent pour leur religion & pour le Thrône : les Presbytériens & les Républicains furent rassûrés contre la persécution & le despotisme : les vrais Citoyens, tous ceux qui aimoient sincérement leur patrie, virent avec chagrin un asyle ouvert à tous ceux qui l'auroient

troublée, ils ſoupçonnerent ce qui arriva, que les eſprits inquiets & inconſtans, plus commun dans la Grande Bretagne qu'ailleurs, iroient porter leurs mécontentemens au Prince d'Orange, qui étoit d'un caractère à s'en déclarer vengeur. Tels furent en effet les moyens qui le placerent ſur le Thrône.

Il faut tout dire : le Roi Jacques par ſa conduite avoit rendu la révolution facile. Ce Prince avoit aſſez légerement entrepris de changer la Réligion, & les lois de ſes Royaumes ; ſa précipitation, ou l'incapacité de ſon Conſeil, le fit échoüer. Naturellement haut & violent, il regarda comme indigne d'un Souverain, les ménagemens adroits qui gagnent les peuples. Il confondit

la fierté avec la grandeur, & l'opiniâtreté avec la conſtance. Il n'eut jamais la patience d'attendre les occaſions, ni le courage ſouvent louable, de céder aux difficultés.

Devenu Roi de la Grande Bretagne, Guillaume ne dédaigna pas la place de Stadhouder. En uſurpant l'un, il conſerva l'autre ; & il alloit ſe conſoler ſouvent à la Haye des chagrins qu'on lui donnoit à Londres. On a dit pour juſtifier ſes fréquens voyages, qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre, & Roi en Hollande. Les Anglois en effet ne l'eſtimerent que médiocrement ; & il me paroît qu'ils ſont les ſeuls qui l'aient bien connu, & qui aient jugé ſainement de ſon caractère & de ſes lumieres.

Je ne craindrai point d'avancer que la flaterie plus que la vérité, a tracé tous les portraits qu'on nous a donnés jusqu'ici de ce Prince célébre. Ses ennemis mêmes se sont laissés entraîner par le torrent, & ont copié sans discernement ce qui avoit été hasardé par ses Pensionnaires. Il fut la preuve, que le bonheur se mêle des réputations comme des fortunes, & qu'un Roi médiocre peut joüir de la plus brillante réputation dans l'Histoire. Justifions cette espece de paradoxe par des traits empruntés de ses propres panégyristes. Sa physionomie prévenoit en sa faveur; mais ses manieres le trahissoient: il les avoit fieres, austeres, rebutantes, mêlées malgré cela d'un air de finesse; toûjours

jours mauvais, quoique la finesse même soit souvent utile. Il parloit peu & désagréablement ; c'étoit le résultat de son éducation, de son indolence, & de sa fierté. La dissimulation à laquelle on l'avoit accoûtumé dans sa jeunesse, lui fut quelquefois aussi funeste qu'avantageuse : si les Hollandois l'honorerent du nom de sagesse, les Anglois la détesterent comme défiance. Il eut plus de pénétration pour connoître les hommes, que de talent pour les gagner : l'inflexibilité de son caractère ne lui permettoit pas de se plier à leurs goûts, à leurs vûes, à leur génie. On ne peut pas avoir moins d'intention, ni plus de discernement qu'il en avoit : il imaginoit mal, mais il jugeoit bien. Son

eſprit n'avoit pas aſſez d'étendue pour embraſſer pluſieurs objets ; & il ne parvint à connoître les différentes Cours de l'Europe, qu'en ignorant l'intérieur des Etats qu'il étoit chargé de conduire ou de gouverner. Le grand art des Souverains, l'art de former les hommes, lui fut tout-à-fait inconnu. Les talens ſous ſon régne ne donnoient nul droit aux honneurs : ils étoient décernés par l'humeur & par le caprice ; ce Prince cherchoit moins des Miniſtres habiles, que des Courtiſans ſoûmis. Il porta la prévention pour ou contre auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & une premiere impreſſion ne fut jamais effacée : il aimoit ou il haïſſoit ; il eſtimoit ou il mépriſoit ſans retour. La guerre ne

fut pas son côté brillant ; il ne forma presque point de siége qu'il ne levât, ne donna point de bataille qu'il ne perdît, ne se mesura avec aucun Général sans être battu. C'est avoir fini son éloge militaire, que de dire qu'il fut brave ; encore l'étoit-il moins par l'héroïsme, que par Religion : il étoit Prédestinatien. Ses succès ne prouvent pas autant qu'on le prétend, l'étendue de son génie. Le hasard seul le fit Stadhouder. L'irrésolution de Jacques II. le plaça sur le Thrône où il se repentit plusieurs fois d'être monté. De l'aveu de tous les Anglois, il y montra une grande inapplication, beaucoup d'humeur, & très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint lieu de tous les talens. Elle

le fit l'ame d'une puissante ligue ; lui attacha tous les ennemis de Louis XIV. & lui donna tous les Réfugiés pour panégyristes.

De tous les Stadhouders, Guillaume fut celui qui eut le plus d'ambition, & un de ceux qui respecterent davantage la liberté ; il vouloit pourtant régner : mais il trouva plus de facilité à déthrôner le Roi son beau-pere, qu'à asservir les Provinces-Unies. L'imprudence de Jacques II. fut le salut de la République.

Fin du Tome premier.





